
CATALOGUE 47
septembre 2023

**PAUL
ÉLUARD
1942**

Librairie Walden

9 rue de la Bretonnerie - 45000 Orléans
+ 33 9 54 22 34 75 contact@librairie-walden.com

Conditions de vente conformes aux usages du Slam
(Syndicat de la librairie ancienne et moderne) et de
la Lila (Ligue internationale de la librairie ancienne)



SLAM

Expert agréé auprès de la Fnepsa
(Fédération nationale d'experts
professionnels spécialisés en art)

Inventaires
Assurances
Expertises

fnepsa
DES EXPERTS
SPÉCIALISÉS
EN ART

	PRÉSENTATION	7
PARTIE I	LIBERTÉ	41
PARTIE II	RÉSISTANCES	89
PARTIE III	LIBÉRATIONS	127

De quelques pièces remarquables...

- 7 « Une seule pensée » / « Liberté » :
le manuscrit autographe signé par Paul Éluard
confié par le poète mi-mai 1942 à Max-Pol Fouchet à Paris
en vue de la première publication du poème (Alger, *Fontaine*, juin 1942)
- 19 « Liberté » : le premier manuscrit autographe sous ce seul titre
inclus dans le seul manuscrit complet de *Poésie et vérité 1942*
confié par le poète mi-septembre 1942 à Gabriel Audisio à Paris
pour sa publication en Suisse (Neuchâtel, *Cahiers du Rhône*, févr. 1943)

« L'œuvre de Paul Éluard, depuis la guerre, écrit Louis Parrot dans *L'Intelligence en guerre*, n'est, à vrai dire, qu'une variation sur tous les thèmes proposés par la Résistance. Relire ces poèmes aujourd'hui, alors que l'auteur lui-même nous donne la clé de la plupart d'entre eux, c'est raviver le souvenir des circonstances qui les virent naître. Ces vers sont liés à elles et ils leur survivront. En eux se trouve maintenant fixé tout ce qu'elles avaient de périssable et, s'il est encore vrai que le roman soit le miroir d'une époque, il est non moins vrai que la poésie est le refuge où celle-ci met à l'abri ce qu'elle a de plus précieux. [...] C'est ainsi que se présentent à nous les poèmes de Paul Éluard : des témoins fidèles des événements ou, plus exactement, le reflet que ces derniers éveillent dans un esprit attentif, sensible à l'extrême et doué d'une puissante faculté d'expression lyrique. [...] La poésie, telle que l'entend Éluard, est celle que lui inspire tout ce qui l'entoure. » (Parrot, p. 91-92)

L'année 1942 est de ce point de vue une année charnière dans la vie de Paul Éluard comme homme autant que comme poète, mû désormais par « une seule pensée » : celle de la liberté à reconquérir, qu'il place en tête de *Poésie et Vérité 1942* et vit comme le préalable à son engagement communiste.

Notre nouveau catalogue présente les plus importants manuscrits, plaquettes, livres et documents témoignant de l'évolution de Paul Éluard vers la résistance littéraire clandestine (cf. n° 1 à 21), puis de cette résistance intellectuelle et littéraire elle-même dans sa diversité jusqu'à la Libération, sous le manteau en zone occupée (cf. n° 22 à 33) ou au grand jour dans le monde (cf. n° 34 à 54), jusqu'à l'après-guerre et les conséquences des choix politiques opérés par les uns et les autres (cf. n° 55 à 87).

PAUL ÉLUARD 1942

« Une seule pensée » / « Liberté » :
à propos de deux manuscrits du poème

*Mes poèmes sont tous des poèmes de
circonstance, ils s'inspirent de la réalité,
c'est sur elle qu'ils se fondent et reposent.*

Goethe

À l'approche du trentième anniversaire de la mort de Paul Éluard (1895-1952), les publications (fortuitement ?) concomitantes de *La Grande Espérance des poètes* et de *l'Histoire du surréalisme sous l'Occupation* (Scheler et Fauré, mars 1982) avaient incidemment permis d'établir l'ordre des parutions du célèbre poème passé à la postérité sous le titre « Liberté » : d'abord publié dans la revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet à Alger en juin 1942 sous le titre « Une seule pensée », il est repris à Paris, titré « Liberté », par le groupe surréaliste de la Main à plume en tête de la plaquette *Poésie et Vérité 1942* en octobre de cette année-là (l'achevé d'imprimer ayant été antidaté au 3 avril pour le soustraire au contrôle instauré fin avril par les autorités d'occupation sur l'allocation du papier aux fins de publication). **La certitude ainsi acquise que Fouchet avait le premier publié le poème dans *Fontaine* ne levait pas pour autant tous les doutes et ambiguïtés, et subsistaient, relativement aux dates, des zones d'ombre et des contradictions ou incohérences.**

Crucial en apparence aux seuls bibliophiles – dont Éluard au demeurant était, ce qui n'est pas sans importance –, ce point de détail est moins anodin qu'il n'y paraît. Il recouvre en effet des enjeux décisifs dans la réception, nationale et internationale, du poème mythique, et dans la signification politique, et par-là même historique, que le poète et ses hérauts entendaient lui donner : par son contenu bien sûr, mais plus explicitement encore par le choix de son titre et par la maîtrise du récit de sa genèse et de son rayonnement. Car ces deux premières parutions du poème sous des titres différents ont donné lieu jusqu'en 1945 à d'autres publications par des circuits de diffusion distincts et d'un certain point de vue concurrents, chacun sous son titre inaugural : depuis Alger, en zone non occupée et dans le monde anglo-américain pour « Une seule pensée » ; depuis Paris, en Suisse, à Londres et en France occupée, puis libérée, pour « Liberté ».

Cet imbroglio est encore compliqué par l'origine du poème elle-même et ses vicissitudes subséquentes. Poème d'amour composé à l'été 1941 en hommage à la femme aimée, objet d'« Une seule pensée » qui les concentre et les y réduit toutes, il se transforme en une ode mythique chantant dans le secret des cœurs et des consciences la « Liberté » invaincue,

MANUSCRIT DOMINIQUE ÉLUARD **A**
BROUILLON, signé [été 1941]
17 strophes (1^{re} à 8^e et 12^e à 20^e)
+ ajout de 3 strophes (9^e à 11^e) et modification de 2 autres (7^e et 8^e)
Titre : « Une seule pensée » raturé et remplacé par « Liberté » [mai 1942]
📖 Musée d'art et d'histoire St-Denis (don Dominique Éluard, 1955)

Ajout d'une 21^e strophe et du mot Liberté final
[avant mai 1942]

MANUSCRIT JACQUELINE TRUTAT **B**
PREMIÈRE MISE AU PROPRE DU POÈME INITIAL, signée [été 1941]
20 strophes, sans la 21^e et dernière ni le mot final *Liberté*
avec modification de 2 strophes (2^e et 3^e) et repentirs abandonnés (8^e à 10^e strophes)
Titre : « Une seule pensée »
📖 Bibliothèque nationale de France (don Jacqueline Trutat, 2016)

— INÉDIT sous cette forme

MANUSCRIT MAX-POL FOUCHET **C**
SECONDE MISE AU PROPRE DU POÈME INITIAL [été 1941]
COMPLÉTÉE PAR L'AJOUT DE LA DERNIÈRE STROPHE
ET DU MOT LIBERTÉ FINAL, signée [avant mai 1942]
21 strophes, avec le mot final *Liberté*, un repentir (11^e strophe, 2^e vers)
et une substitution de mot (13^e strophe, 3^e vers)
Titre : « Une seule pensée » biffé ensuite et remplacé par « Liberté » [mai 1942]
📖 LE PREMIER MANUSCRIT QUE NOUS PROPOSONS *cf. n° 7*

Ajout d'une 21^e strophe et du mot Liberté final
[avant mai 1942]

Remis par Éluard à Fouchet (Paris, mi-mai 1942)

PREMIÈRE PUBLICATION (revue)

« Une seule pensée »

en ouverture de revue

Alger, *Fontaines*, juin 1942

cf. n° 12

MANUSCRIT NOËL ARNAUD **D**
DEUXIÈME MISE AU PROPRE INTÉGRALE, non signée [mi-mai 1942]
Texte corrigé, sans nouvelle modification
Titre : « Une seule pensée » biffé ensuite et remplacé par « Liberté » [mai 1942]
📖 Musée de la Résistance nationale (acquisition Arnaud, 2002)

Remis par Éluard à Arnaud (Paris, sept. 1942)

DEUXIÈME PUBLICATION (plaquette)

« Liberté » [coquille aux 19^e et 20^e strophes]

Paris, Éd. de la Main à plume, [octobre] 1942
en tête de *Poésie et Vérité* 1942 *cf. n° 15-18*

MANUSCRIT LOUIS PARROT **E**
PREMIÈRE MISE AU PROPRE sous le nouveau titre seul, signée [mi-sept. 1942]
Même texte, sans nouvelle correction
Titre : « Liberté »
📖 LE SECOND MANUSCRIT QUE NOUS PROPOSONS *cf. n° 19*

*Remis par Éluard à Gabriel Audisio (Paris, sept. 1942)
pour Parrot en contact avec Albert Béguin*

TROISIÈME PUBLICATION (livre)

« Liberté »

Neuchâtel, Éd. de la Baconnière, [avril] 1943
dans *Poésie et Vérité* 1942 (2^e éd.) *cf. n° 20-21*

MANUSCRIT GÉRALD CRAMER
RECOPIE POSTÉRIEURE [1943] probablement d'après *Poésie et Vérité* 1942
Titre : « Liberté »
📖 En main privée (vente Christie's, 6.11.2013)

Recopie probablement d'après Poésie et Vérité 1942

PROJET DE PUBLICATION AVORTÉ

« Liberté »

dans *Livre ouvert III* 1^{re} mouture (43 poèmes)

MANUSCRIT JACQUES MILLOT
RECOPIE POSTÉRIEURE [1944] d'après *Fontaine*
Titre : « Une seule pensée »
📖 En main privée (vente Ader, 15.6.1991)

Recopie d'après Fontaine

PROJET DE PUBLICATION AVORTÉ

« Une seule pensée »

dans *Livre ouvert III* 2^e mouture (50 poèmes)

MANUSCRIT sans provenance avérée
RECOPIE POSTÉRIEURE [après 1944]
Titre : « Liberté »
📖 En main privée (vente Laurent-Guillox-Buffetaud, 18.4.1991)

Recopie d'après Poésie et Vérité 1942

— SANS DESTINATION ÉDITORIALE

retrouvée par la plume. Dans une conférence sur « La poésie de circonstance » qu'il prononcera le 17 janvier 1952, Éluard fixera lui-même cette métamorphose légendaire :

En composant les premières strophes [...] je pensais révéler pour conclure le nom de la femme que j'aimais, à qui ce poème était destiné. Mais je me suis vite aperçu que le seul mot que j'avais en tête était le mot *liberté*. Ainsi, la femme que j'aimais incarnait un désir plus grand qu'elle. Je la confondais avec mon aspiration la plus sublime. Et ce mot, liberté, n'était lui-même, dans tout mon poème, que pour éterniser une très simple volonté, très quotidienne, très appliquée, celle de se libérer de l'occupant.

*Le seul mot
que j'avais
en tête était
le mot liberté*

Intrigués par la présence des deux titres et des traces de ses états successifs sur le brouillon du poème offert après la mort d'Éluard par sa dernière épouse Dominique au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis (cf. A), d'aucuns, à l'instar de Sabine Boucheron, portés par une foi dans les progrès de la génétique littéraire, en quête du signe de la profanation sacrilège que serait la biffure du nom de la femme aimée, se sont attachés à interroger la véracité de cette mutation. Or, le fait est qu'il existe, apparemment ignorés de tous, **DEUX POÈMES DISTINCTS** sous ces titres. **Le premier, dépourvu de la dernière strophe et du mot final *Liberté*, titré « Une seule pensée », date de l'été 1941 et demeure inédit** : Éluard en composera deux mises au propre successives (cf. B et C), signées de sa main, la première offerte après la mort en 1946 de Nusch, sa femme, à Jacqueline Trutat, laquelle en fera don à la Bibliothèque nationale de France en 2016 (cf. B), conservée sous la cote RES 4-Z TRUTAT-125 ; la seconde, inachevée et complétée ultérieurement, présentée au paragraphe suivant. **Le second poème, avec la dernière strophe et le mot *Liberté* final, conservé d'abord sous le même titre, puis biffé et remplacé par « Liberté »,** connu sous cette bannière désormais ; le poète en établira trois mises au propre, au gré des publications dont elles constituent autant de jalons de la diffusion initiale :

- une première, constituée par la deuxième mise au propre précédemment citée du premier poème et complétée avant la mi-mai 1942 par l'ajout de la strophe et du mot ultimes, signée, destinée à Max-Pol Fouchet aux fins de paraître dans la revue *Fontaine*, sur laquelle figurent les deux titres (le premier étant biffé) et une correction à la 11^e strophe ; conservée par Fouchet, puis par sa fille Marianne, cette version, précieuse entre toutes – la seule à présenter l'état initial complété de la strophe légendaire –, est proposée ici (cf. C – n° 7) ;
- une deuxième, postérieure, non signée (avec les deux mêmes titres, intégrant la correction à la 11^e strophe) qui sera utilisée en septembre 1942 par Noël Arnaud pour l'édition de *Poésie et Vérité 1942* (où les mots *désirs* et *souvenirs* des 19^e et 20^e strophes du manuscrit seront fautivement imprimés au singulier) ; conservée par Arnaud, elle a été acquise auprès de lui par le Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne en 2002 (cf. C) ;
- une troisième, portant le seul titre « Liberté », établie en septembre 1942 et remise avec le manuscrit complet de *Poésie et Vérité 1942* par Éluard à Gabriel Audisio (lequel le postera depuis Marseille à Clermont-Ferrand pour Louis Parrot en contact avec Albert Béguin préparant l'édition suisse du recueil) ; acquise avant 1982 par le libraire Lucien Scheler, qui l'offrira (ou le vendra) à l'héritier José Corti, elle est aussi proposée ici (cf. D – n° 19).

cf. n° 7

Manuscrit
Fouchet

cf. n° 19

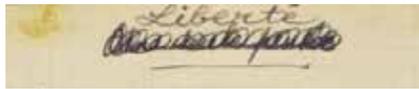
Manuscrit
Parrot

Sont également connues trois recopies postérieures à 1942, dont deux incluses dans les versions successives d'un projet avorté de *Livre ouvert III* en partie repris (sans « Liberté ») dans une édition refondue du *Livre ouvert 1938-1944* chez Gallimard en 1947 : les manuscrits Gérard Cramer de 1943 et Jacques Millot de 1944 (cf. *infra*, recension, p. 60).



A. Manuscrit Dominique Éluard

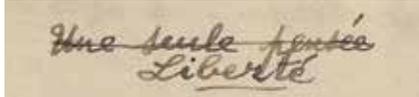
Musée d'art et d'histoire Paul Éluard – Saint-Denis. Cliché : I. Andréani



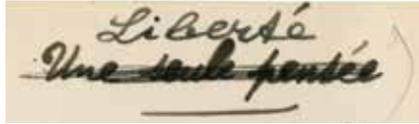
A. Manuscrit Dominique Éluard



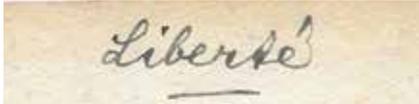
B. Manuscrit Jacqueline Trutat



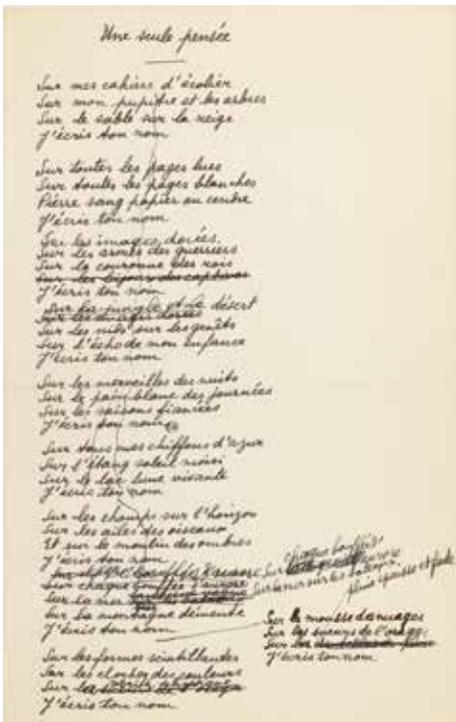
C. Manuscrit Max-Pol Fouchet cf. n° 7



D. Manuscrit Noël Arnaud



E. Manuscrit Louis Parrot cf. n° 19



B. Manuscrit Jacqueline Trutat

Bibliothèque nationale de France



C. Manuscrit Max-Pol Fouchet cf. n° 7

Librairie Walden

Sur la santé revenue
 Sur le risque disparu
 Sur l'espoir sans souvenirs
 Y'écrit ton nom
 Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer
 Liberté.

A. Manuscrit Dominique Éluard

Sur la santé revenue
 Sur le risque disparu
 Sur l'espoir sans souvenirs
 Y'écrit ton nom
 Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer
 Liberté.

C. Manuscrit Max-Pol Fouchet cf. n° 7

Sur mes refuges détruits
 Sur mes phrases écroulées
 Sur les murs de mon ennui
 Y'écrit ton nom
 Sur l'absence sans desirs
 Sur la solitude nue
 Sur les marches de la mort
 Y'écrit ton nom
 Sur la santé revenue
 Sur le risque disparu
 Sur l'espoir sans souvenirs
 Y'écrit ton nom.

B. Manuscrit Jacqueline Trutat

Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer
 Liberté.

D. Manuscrit Noël Arnaud

Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer
 Liberté.

E. Manuscrit Louis Parrot cf. n° 19

Liberté
 Sur mes cahiers d'écolier
 Sur mon pupitre et les arbres
 Sur le sable et sur la neige
 Y'écrit ton nom
 Sur toutes les pages lues
 Sur toutes les pages blanches
 Pierre sang papier au centre
 Y'écrit ton nom
 Sur les images dorées
 Sur les yeux des guerriers
 Sur la couronne des rois
 Y'écrit ton nom
 Sur la jungle et le désert
 Sur les nuits sur les gonds
 Sur l'écho de mon enfance
 Y'écrit ton nom
 Sur les nouvelles des ruines
 Sur le pain blanc des pauvres
 Sur les décisions éternelles
 Y'écrit ton nom
 Sur tous mes chiffons d'eau
 Sur l'éponge au lit mouillé
 Sur la robe humide mouillée
 Y'écrit ton nom

Sur les champs sur l'herbe
 Sur les ailes des oiseaux
 Et sur la mouille des ombres
 Y'écrit ton nom
 Sur chaque bouffée d'air
 Sur la mer sur les latitudes
 Sur la montagne éternelle
 Y'écrit ton nom
 Sur la maison des anges
 Sur les murs de l'église
 Sur la tête grise et fade
 Y'écrit ton nom

D. Manuscrit Noël Arnaud

Liberté
 Sur mes cahiers d'écolier
 Sur mon pupitre et les arbres
 Sur le sable et sur la neige
 Y'écrit ton nom
 Sur toutes les pages lues
 Sur toutes les pages blanches
 Pierre sang papier au centre
 Y'écrit ton nom
 Sur les images dorées
 Sur les yeux des guerriers
 Sur la couronne des rois
 Y'écrit ton nom
 Sur la jungle et le désert
 Sur les nuits sur les gonds
 Sur l'écho de mon enfance
 Y'écrit ton nom
 Sur les nouvelles des ruines
 Sur le pain blanc des pauvres
 Sur les décisions éternelles
 Y'écrit ton nom
 Sur tous mes chiffons d'eau
 Sur l'éponge au lit mouillé
 Sur la robe humide mouillée
 Y'écrit ton nom
 Sur les champs sur l'herbe
 Sur les ailes des oiseaux
 Et sur la mouille des ombres
 Y'écrit ton nom
 Sur chaque bouffée d'air
 Sur la mer sur les latitudes
 Sur la montagne éternelle
 Y'écrit ton nom

Sur la maison des anges
 Sur les murs de l'église
 Sur la tête grise et fade
 Y'écrit ton nom
 Sur mes refuges détruits
 Sur mes phrases écroulées
 Sur les murs de mon ennui
 Y'écrit ton nom

E. Manuscrit Louis Parrot cf. n° 19

Une seule pensée

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées.
Sur les armées des guerriers
Sur la couronne des rois
Sur ~~les bijoux des captives~~
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
~~sur les images dorées~~
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur ~~chaque goutte d'aurore~~
Sur chaque goutte d'aurore
Sur la mer ~~sur les bateaux~~
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur les formes sciabillantes
Sur les cloches des couloirs
Sur les ~~trains de vapeur~~
J'écris ton nom

Sur ~~chaque goutte d'aurore~~ chaque bouffée
Sur ~~la mer sur les bateaux~~ la mer sur les bateaux
Sur ~~les trains de vapeur~~ pluie épaissie et fade
Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur les ~~drapeaux de France~~
J'écris ton nom

~~Une seule fontée~~
Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable et sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armées des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers écaillés
Sur les routes impossibles
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Sur miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille ouverte
J'écris ton nom

Sur mon chien grommant et tandre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tympan de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phrases écroulées
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom.

A stylized signature in black ink, consisting of a large, sweeping 'P' followed by 'e', 'l', 'u', 'a', 'r', 'd'. The signature is written over a large, faint 'X' mark that spans across the bottom of the page.

Sur les tendres oreilles
Sur les routes ~~imp~~ déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tramplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon canui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans desirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

Paul Eluard

« LIBERTÉ » PUBLIÉ AVANT « UNE SEULE PENSÉE » : UNE CROYANCE ERRONÉE PERSISTANTE

La première édition des *Œuvres complètes* d'Éluard établie par Marcelle Dumas et Lucien Scheler dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en avril 1968 affirmait, sur la seule foi de son achevé d'imprimer, que *Poésie et Vérité 1942* avait paru le 3 avril 1942 : publié en tête, « Liberté » précédait ainsi logiquement « Une seule pensée » (*Fontaine*, juin 1942) tant dans la chronologie des parutions que dans la recension des éditions ultérieures du poème (en plaquette, ouvrage ou revue)¹. Se comprenait dès lors pourquoi l'*Album Éluard* que sortaient en même temps les éditions Gallimard ne mentionnait les noms ni de *Fontaine* ni de Fouchet : « La parution de *Poésie et Vérité 1942* contenant le célèbre poème “Liberté”, parachuté par la R.A.F. à des milliers d'exemplaires au-dessus de la France, fait [d'Éluard] un ennemi public » y écrivait Roger-Jean Ségalat (p. 233) sans préciser que ledit poème parachuté par la *Royal Air Force* l'avait été, dans une livraison de *La Revue du monde libre*, sous le titre « Une seule pensée », et non « Liberté ».

Seules les deux lettres d'Éluard à Louis Parrot (1906-1948) des 20 et 28 août 1942 que Robert Valette avait reproduites à tout petit format, à peine lisibles, dans son recueil de documents *Éluard livre d'identité*, édité par Tchou en 1967, pouvaient auparavant interroger l'ordre des deux premières publications du poème :

*Demandez
de suite
à Fouchet
la copie
du grand
poème
qu'il a*

Puisqu'il y a si peu de papier maintenant en France et que l'on donne si difficilement des autorisations de publier, ne pourriez-vous vous entendre avec un éditeur suisse (sinon, avec un imprimeur, auquel cas je ferai les frais) pour une publication rapide des poèmes suivants, sous le titre *Poésie et Vérité 1942* : 1° le poème de *Fontaine* (à paraître au prochain n°). 2° Sur les pentes inférieures. 3° Dimanche après-midi (à prendre dans *Le Livre ouvert* 2). 4° Écrivez plus vite (publiés dans *Messages* n° 2). 5° La dernière nuit (Seghers a une bonne copie et les publie dans son n° 4). Cela fait en tout 23 poèmes. L'éditeur de Jouve [Ides et Calendes, à Neuchâtel] serait peut-être favorable à ce projet. Demandez de suite à Fouchet la copie du grand poème qu'il a et à Seghers les 7 de la dernière nuit. Pour *Messages* vous l'aurez. Écrivez-moi à Paris. (Lettre du 20 août 1942, p. 179)

Pourquoi, en effet, si la Main à plume avait déjà édité *Poésie et Vérité 1942* – et donc « Liberté » – au printemps 1942, Paul Éluard cherchait-il fin août un éditeur suisse voire un simple imprimeur « pour une publication rapide » sous le même titre des mêmes poèmes avec « le poème de *Fontaine* » en tête dont, sans en mentionner le titre, il invitait son correspondant à demander la copie à Fouchet ? Au reste, une semaine plus tard, « de peur que la carte où je vous exposais mon projet d'édition ne vous soit pas parvenue », il le lui présentait à nouveau, parlant alors du « grand poème publié dans le dernier n° de *Fontaine* » sans davantage en donner le titre et s'interrogeant cette fois à nouveaux frais :

1. Après la publication en 1982 de la longue lettre de Jean-François Chabrun à Louis Parrot relative à la Main à plume dans *La Grande Espérance des poètes* et de l'étude que Michel Fauré consacrait au groupe surréaliste, la Pléiade modifiait la chronologie des *Œuvres complètes* d'Éluard (p. LXXI) mais non l'ordre de ses publications successives dans le corps du volume (*Poésie involontaire et Poésie intentionnelle* publié en juillet 1942 était toujours placé après *Poésie et Vérité 1942* imprimé en septembre) et ajoutait, sans citer de sources, ce commentaire dans les notes : « Afin d'échapper aux nouveaux ukases de l'occupant, relatifs au contingentement du papier, l'achevé d'imprimer de *Poésie et Vérité 1942* fut antidiaté au 3 avril 1942 par l'éditeur. En fait la plaquette ne sortit des presses que fin septembre 1942 » (p. 1606).

Serait-ce possible en zone n[on] o[ccupée] ? Aurait-on l'autorisation, qu'en pensez-vous ? Ce serait bien à *Poésie 42*, à cause du titre, ou aux Éditions Charlot ? Sinon, en Suisse ? L'éditeur de Jouve ? Ou à mes frais. Mais en tout cas, il faut le sortir avant la fin de l'année. Sa publication pourrait avoir une certaine efficacité. (Lettre du 28 août 1942, *ibid.*)

Ce serait bien
à *Poésie 42*,
à cause
du titre

Quoique l'absence de mention d'une édition parisienne de *Poésie et Vérité 1942* dans ces lettres pouvait s'expliquer, le cas échéant, par un cloisonnement strict opéré par Éluard avec ses activités d'édition à Paris pour ne pas exposer ceux qui s'y trouvaient impliqués, il y avait malgré tout, au regard de ces formulations épistolaires, d'ores et déjà lieu de penser que la plaquette n'avait pas encore paru à la fin août 1942 ni même peut-être que le projet fût dès ce moment en débat.

Il reste, et c'est assez cocasse, que Max-Pol Fouchet (1913-1980) demeura lui-même persuadé toute sa vie qu'il n'avait fait que rééditer le poème ! Aussi tard qu'à l'automne 1978, dans un numéro que la revue *Poésie 1* consacre aux « poètes de la revue *Fontaine* », il assurait en effet :

Au cours d'une mission en zone occupée [en mai 1942], j'avais pris contact avec Paul Éluard. [...] Paul me fit lire un de ses textes, « Une seule pensée ». Tel était le premier titre du poème « Liberté », devenu si célèbre par la suite. Il avait déjà paru dans une revue quasi clandestine, *La Main à plume*, dirigée par Noël Arnaud. Je décidai de le publier de nouveau, dans *Fontaine*, afin qu'il bénéficiât de la diffusion de cette revue en zone dite libre, et en pleine lumière. Paul me dit que c'était là « une folie » propre à nous faire interdire et que la censure s'y opposerait. J'étais résolu à tenter le diable. (p. 179)

Max-Pol Fouchet tenta donc le diable et parvint à ses fins en juin 1942 lorsque, ayant réussi à abuser la censure, il fit paraître « Une seule pensée » dans sa revue ; avant de rééditer en début d'année suivante le *Poésie et Vérité 1942* de la *Main à plume* à ses Éditions de la revue *Fontaine*, dans sa nouvelle collection « Les relais de *Fontaine* » lancée pour « prolonger la parole [de ceux] dont la voix lointaine ne nous parvient plus » et « maintenir la France aussi, quand nos amis la réclament et ne la trouvent plus aux vitrines de nos librairies ». Or, dès ce printemps 1943, le colophon de la plaquette rééditée par ses soins indiquait :

Poésie et Vérité 1942 parut, pour la première fois, en mai 1942, à Paris, aux Éditions de la *Main à plume*. [...] Les poèmes « Liberté », « Sur les pentes inférieures », « Première marche », « Le rôle des femmes », « Patience », « Un feu sans tache », « Bientôt », « La halte des heures » avaient été précédemment publiés dans *Fontaine*.

C'est en effet en janvier 1942 que ces poèmes avaient paru dans *Fontaine*, à l'exception de « Patience » qui n'y a jamais été publié et de « Liberté » / « Une seule pensée » qui le sera en juin 1942, soit aux dires mêmes, quoique contradictoires, de Fouchet, un mois après avoir été édités par la *Main à plume*. Le directeur de *Fontaine* n'aura, de ce point de vue, pu qu'être conforté dans son idée par la lecture après la Libération des « Raisons d'écrire, entre autres, et Bibliographie » que Paul Éluard publiera le 15 décembre 1944 en clôture d'*Au rendez-vous allemand* :

En mai 1942, Noël Arnaud prend la responsabilité de publier aux Éditions de la *Main à plume* [sic], sous le titre : *Poésie et Vérité 1942, La Dernière Nuit* et quelques autres poèmes dont le sens ne peut guère laisser de doutes sur le but poursuivi : retrouver, pour nuire à l'occupant, la liberté d'expression. (p. 50)

En mai 1942,
Noël Arnaud
prend la
responsabilité
de publier

Cette assertion étonnante, qui fixe à mai 1942 la parution de *Poésie et Vérité 1942*, Louis Parrot la fera sienne dans *L'Intelligence en guerre* (28 décembre 1945), en reprenant sans guillemets les mots mêmes du poète (p. 98-99) jusqu'à reproduire la même coquille à « la Main à la plume » (nom tiré d'*Une saison en enfer* : « la main à plume vaut la main à charrue ») ; avant d'apporter ces éléments qui les contredisent :

*Il fut d'abord
publié par
Fontaine
et connut
un succès
immédiat*

Il allait être donné à l'un des poèmes réunis dans *Poésie et Vérité 1942* de connaître la plus grande diffusion en zone libre et à l'étranger. Je devais recevoir un jour, par des voies détournées, *Une seule Pensée*, publiée plus tard sous le titre *Liberté* et le transmettre en Suisse et en Algérie. Il fut d'abord publié par *Fontaine* et connut un succès immédiat. Audisio le lut en public à Marseille. Max-Pol Fouchet le fit connaître aux correspondants alliés ; je le lus de mon côté lors d'une conférence à Clermont-Ferrand à laquelle assistaient les premiers chefs de la Résistance de l'Auvergne : partout ce poème souleva l'enthousiasme et réveilla les énergies. C'était un message d'espoir qui nous venait de l'autre zone, un message semblable à celui que les prisonniers parvenaient parfois à nous transmettre de leurs cellules. La R.A.F. en lança des milliers d'exemplaires dans toute la France. (p. 99)

Trente ans plus tard, en 1974, Pierre Seghers reprendra à son tour la formulation d'Éluard, y ajoutant des détails, erronés, mais précis ! et qui plus est antinomiques :

*Dorénavant,
et pour
l'histoire,
il s'appellera
« Liberté »*

En mai 1942, Paul Éluard me fait parvenir à Villeneuve-lès-Avignon [où réside Seghers] une centaine d'exemplaires de *Poésie et Vérité 1942*, mince cahier de poche édité par le poète-éditeur Noël Arnaud, et achevé d'imprimer à Paris, le 3 avril 1942, sans visa de censure, aux éditions de "la Main à Plume". [...] Dans *Poésie et Vérité 1942*, sont repris les poèmes publiés par *Fontaine* auxquels Éluard a ajouté « Patience », « Dimanche après-midi », « Couvre-feu », d'autres poèmes encore et « La dernière nuit ». Le poème « Une seule pensée » a changé de titre. Dorénavant, en tête de la mince plaquette et pour l'histoire, il s'appellera « Liberté ».

Aussitôt diffusés par nos soins en zone non occupée et en Suisse auprès de nos amis, les poèmes d'Éluard illuminent la nuit des résistants et celle des prisons. [...] « Liberté », publié à Alger sous son titre original « Une seule pensée » dans *Fontaine*, n° 22, en juin 1942, paraît donc à Paris le 3 avril 1942 sous son titre définitif, grâce à Noël Arnaud. (p. 171-173)

La répétition de la même assertion problématique – mai 1942 – par les protagonistes de la publication et de la diffusion de « Liberté » / « Une seule pensée » (Fouchet, Éluard, Parrot et, secondairement, Seghers) **pose** évidemment **question**. S'il ne s'agit pas, en pointant les contradictions de ces témoignages univoques, de les invalider ni même de les révoquer en doute, il importe de comprendre pourquoi Éluard et ses messagers à sa suite datent du mois de mai 1942 l'édition voire la diffusion ou à tout le moins la décision d'éditer *Poésie et Vérité 1942* que, selon la singulière formulation du poète, « en mai 1942, Noël Arnaud prend la responsabilité de publier ».

Tenter d'élucider ce point délicat suppose de restituer la vie de Paul Éluard pendant la guerre jusqu'à l'année 1942 à partir des lettres publiées dans *La Grande Espérance des poètes* (adressées pour l'essentiel à Louis Parrot, dont cinquante du poète pour cette seule année) et dans *l'Histoire du surréalisme sous l'Occupation*, en les complétant d'informations glanées à d'autres sources, en particulier dans la presse de l'époque.

LA VIE DE PAUL ÉLUARD PENDANT LA GUERRE JUSQU'AU PRINTEMPS 1942

Mobilisé au début de la guerre à Mignéres dans le Loiret, tout près de Montargis, dans le service de l'intendance, puis démobilisé le 19 juillet 1940 dans le Tarn à Saint-Sulpice-la-Pointe, Éluard, après un détour par Carcassonne pour y revoir Joë Bousquet, regagne Paris désormais occupé, où il publie dès octobre aux éditions Cahiers d'art de Christian Zervos le premier tome de son *Livre ouvert*, placé en fin d'année en librairie (cf. n° 2). Pour s'assurer quelque revenu en les vendant à de fortunés collectionneurs, il recopie à la main dès novembre, à quinze reprises, *Blason des fleurs et des fruits*, inédit, qu'il assortit d'un frontispice gravé sur bois par Valentine Hugo. Le texte est publié en février 1941 dans *La Nouvelle Revue française* (cf. n° 3) qui reparait depuis décembre 1940 sous la direction, imposée par l'occupant, de Pierre Drieu la Rochelle, auprès duquel Éluard insiste pour que soit rétablie en tête de son poème la dédicace à Jean Paulhan, l'ancien directeur de la revue écarté par les Allemands, qui a été retranchée des épreuves à son insu. Il reste que des encarts, où le nom d'Éluard apparaît aux côtés de ceux de Chardonne et de Gide, paraissent dans la presse parisienne collaborationniste pour annoncer la sortie du nouveau numéro (*Aujourd'hui, Je suis partout, L'Œuvre*, 6-7 février 1941), Robert Desnos saluant ce « poème qui est un beau jardin où l'on aimerait se promener en toutes saisons » dans le quotidien *Aujourd'hui* du 12 février. Toujours dans l'intention de les vendre à des bibliophiles, Éluard recopie à nouveau de sa main en avril, quinze fois, *Divers poèmes du livre ouvert II* encore inédit, joignant à chaque exemplaire autographe un dessin original de Pablo Picasso, et publie *Moralité du sommeil*, illustré de dessins de René Magritte (avec un tirage de tête à cinquante exemplaires), aux éditions de l'Aiguille aimantée dirigées à Anvers par Marcel Mariën.

cf. n° 2

cf. n° 3

Peut-être est-ce aussi parce qu'il forme quelque remords d'avoir laissé pâlir son « Blason des fleurs et des fruits » dans *La N.R.F.* de Drieu la Rochelle qu'Éluard, après le tournant de l'attaque allemande lancée contre la Russie soviétique le 22 juin 1941, fait en septembre le choix de publier « Blason des arbres » dans *Fontaine* (cf. n° 3), dont il avait salué la valeur le 25 mai 1940 dans une lettre à son directeur que nous proposons ici (cf. n° 1), « surtout en ce moment, et je vous admire de faire un tel effort » avait-il écrit à Fouchet en lui disant son intention de lui confier de courts poèmes à l'avenir. C'est là une première inflexion dans un cheminement qui le mènera bientôt *Sur les pentes inférieures* (cf. n° 4-6) que publieront à la toute fin du mois d'octobre, illustré d'un portrait de lui exécuté par Picasso le 6 de ce mois et préfacé par Paulhan, la librairie la Peau de chagrin de la rue des Beaux-Arts dans la revue *Poètes* dirigée par Yvette Delétang-Tardif, future lauréate 1942 du prix Mallarmé. La plaquette, comme avant elle *Le Visage nuptial* de René Char, ami d'Éluard, sortira des presses de l'imprimerie Beresniak, fondée par un émigrant juif de Galicie, dont trois de ses fils qui y travaillent seront arrêtés en décembre 1941, puis déportés et assassinés en 1942, l'entreprise ayant été soumise à « aryanisation économique » entretemps. Le portrait d'Éluard par Picasso sera publié dans *Comœdia* le 15 novembre en regard du texte intégral de « Blason des arbres » paru dans *Fontaine* et destiné à figurer dans *Choix de poèmes* à paraître chez Gallimard.

cf. n° 3

cf. n° 1

cf. n° 4-6

Car en cet automne 1941 Éluard, tout en s'engageant sur la voie d'une poésie plus combattante, n'en continue pas moins de préparer une anthologie de ses poèmes que la presse annonce au long de l'automne (*Aujourd'hui* le 27 septembre, *Le Figaro* le 7 octobre,

Comœdia le 11, *La France socialiste* le 15 novembre, *L'Effort* le 22, *Le Journal* le 25), mais dont le tirage à trois mille exemplaires, considérable pour un recueil de poésie, ne sera mis en vente qu'en janvier 1942. À cette occasion, est annoncée sur les ondes de *Radio-Paris* pour le 30 décembre la présence du poète, accompagné d'Agnès Capri (*Le Figaro* du 25 décembre et *Le Jour* du 28), et le 12 janvier 1942 *Paris-Soir* salue la parution du « *Choix de poèmes*, de Paul Éluard (N.R.F.), [qui] donne la juste mesure du talent de ce poète, qui est un vrai poète, un poète spontané, tour à tour sobre et tourmenté, un poète ardemment poète » ; cependant que le livre atteint deux mois plus tard Max-Pol Fouchet qui s'enthousiasme dans *L'Écho d'Alger* du 25 mars :

Choix de poèmes, qui vient de paraître, ruisselle d'extraordinaires beautés, de beautés qui exigent du lecteur une collaboration, une participation active s'il les veut pénétrer. Le simple et bel amour, l'enivrement de la passion, cette chaleur qui mue l'adolescent en poète et l'homme en adolescent, la sentimentalité gentiment expansive et bavarde, ce n'est pas cela qu'il faut chercher chez Éluard. Il poursuit, à la façon d'un Poë ou d'un Mallarmé, l'amour unique, l'inaltérable, le parfait.

C'est à cette époque aussi qu'Éluard commence, depuis Paris, à confier à Louis Parrot, journaliste avant-guerre au quotidien *Ce soir* dirigé par Aragon et désormais rédacteur à l'agence Havas repliée à Clermont-Ferrand, le soin d'assurer son service de presse en zone non occupée. Aussi lui demande-t-il le 10 novembre 1941 d'adresser *Sur les pentes inférieures* à « Jouve, Bousquet, Itkine, Ballard [des *Cahiers du Sud*], L.-G. Gros, Fouchet, Ilo de Franceschi, Michaux, Gide, [Seghers de] *Poésie 41*, Aragon, Albert Béguin, Cassou, Marcel Raymond, René Laporte, Malraux » (p. 87). En le priant de faire de même pour *Choix de poèmes* et *Le Livre ouvert II*, il ajoute à ces noms ceux de Mauriac, Jaloux et Tzara le 6 février 1942 et de Miomandre, Barbezat (de *L'Arbalète*), Georges Auric (le compositeur), Maurice Noël (du *Figaro*) et Maurice Saillet (de *L'Effort*) le lendemain, précisant : « J'en oublie, mais je compte sur vous pour compléter cette liste » (p. 97). À trois reprises, dans ses lettres des 10 et 21 février et 7 mars, Éluard exprime aussi le souhait de recevoir la revue *Fontaine*, qui vient de publier dans sa livraison de janvier les poèmes réunis dans *Sur les pentes inférieures* (sans « Patience »), jusqu'à montrer quelque agacement dans sa dernière missive : « J'insiste : j'aurais bien voulu avoir les derniers numéros de *Fontaine* que j'ignore depuis l'armistice » (*ibid.*).

Éluard se trouve alors à Vézelay avec sa femme, Nusch, depuis la fin janvier et jusqu'à la mi-mars 1942 – tantôt au hameau de La Goulotte, chez l'éditeur des *Cahiers d'art*, Christian Zervos et son épouse, tantôt à l'hôtel du Cheval blanc – où, à en croire l'*Album Éluard* de la Pléiade, il « entre dans une semi-clandestinité » (p. 231) en apparence si relative que la presse bruit des échos de son séjour ! Ainsi, de cet entrefilet paru le 7 février 1942 dans *Le Jour* :

Si le poète Pierre Reverdy refuse de quitter Solesmes – où il vit à l'ombre de l'abbaye – pour revenir à Paris, Paul Éluard quitte avec joie la capitale pour s'installer, provisoirement d'ailleurs, à l'ombre de celle de Vézelay.

Mais cette dernière retraite n'a évidemment pas les mêmes causes : c'est pour travailler en toute tranquillité que Paul Éluard vient d'arriver dans l'Yonne.

L'auteur de *Capitale de la douleur* et de nombreux recueils de poèmes qui ne cessent d'exercer une profonde influence sur la jeunesse française, travaille à la correction du deuxième tome de son *Livre ouvert*, publié à trop petit nombre l'an dernier. [...]

Une brève du même journal reprend d'ailleurs l'information le 5 mars : « Paul Éluard vient de corriger à Vézela[y] les épreuves de la seconde partie de son *Livre ouvert*. » Peut-être, le journal étant replié à Clermont-Ferrand, cet entrefilet et cette brève, non signés, sont-ils rédigés par Louis Parrot lui-même dont les initiales apparaissent en signature d'un article titré « Poésie 42 » (la revue éditée par Pierre Seghers) dans l'édition du 8 mars de ce quotidien, avec cette phrase à double sens : « Le premier numéro de *Poésie 42* nous apporte en ces tristes jours sans soleil le message d'un printemps qui tarde bien à venir. » Et le fidèle correspondant d'Éluard d'ajouter que cette publication est « une des plus intéressantes de nos revues poétiques, avec *Fontaine* ». Aurait-il alors délibérément allumé un contrefeu pour banaliser l'éloignement du poète de la « capitale de la douleur » ?

Dans sa rubrique « Vient de paraître », *La France socialiste* annonce le 14 mars 1942 la sortie dans ce Paris occupé du second tome du *Livre ouvert* (cf. n° 2) qu'elle salue comme « un des sommets de la poésie d'aujourd'hui », de même que *Le Journal* le 24. Le 28, André Rousseaux consacre dans *Le Figaro* un long article à « La poésie d'Éluard », le « plus pur poète que possède notre temps », avant qu'André Gide y fasse dire à son contradicteur dans l'une de ses « interviews imaginaires », celle publiée le 11 avril : « avec Éluard, c'est un étonnement à chaque phrase, à chaque image, à chaque mot ; avec lui toute attache est rompue ; et même avec la ressemblance ». Deux mois plus tard, le 7 mai, Claude Roy redoute dans *L'Action française* que le « retour au chant » de la poésie ne se fasse « au détriment de cet éclat lyrique qui brille justement dans la prose de Fargue ou les fragments épars d'Éluard » quand le même journal approuvait le 5 mars l'auteur d'une anthologie prétendant que « si M. Éluard, par exemple, est un grand poète, il faut en refuser le nom à La Fontaine et à Lamartine ». La reconnaissance dont jouit l'œuvre d'Éluard jusque dans les milieux qui lui étaient les plus hostiles irrite certains organes de presse collaborationnistes, à l'exemple de *Gringoire* qui déplore le 22 mai la diffusion sur la « radio nationale » d'une interview du poète ou de *L'Appel* qui dénonce le 4 juin « la Soviétie de M. Paul Éluard » qu'elle moquera le 5 novembre considérant qu'il « se laisse encenser de-ci de-là et publie ses œuvres complètes comme si rien ne s'était passé ». Ces critiques et railleries demeurent cependant marginales, et il n'est pas jusqu'à l'austère *Journal des débats* qui ne loue le 1^{er} juillet chez Éluard, sous la plume de Maurice Blanchot (qui vient de quitter ses fonctions de secrétaire de rédaction à *La N.R.F.* prises en mars précédent), « une extraordinaire coïncidence entre les mots qu'il semble réinventer et les choses qu'il semble redécouvrir » voire jusqu'à *Je suis partout* qui, sous la plume de Robert Brasillach, ne concède le 31 juillet que « d'Éluard et de Desnos, on peut tirer quelques chansons noires, encore enchantées » du « fleuve boueux du surréalisme ».

Toujours est-il que, dès son retour à Paris au début d'avril 1942, Éluard retrouve Noël Arnaud et le groupe surréaliste de la Main à plume qu'il a rejoint à l'automne précédent et auquel *Le Figaro* du 17 mars consacre un long entrefilet soulignant l'apport de ces « néo-surréalistes » et tout particulièrement de Jean-François Chabrun qui « manifeste la séduction révolutionnaire d'une jeunesse véritable ». Éluard a confié au groupe un poème, « Les raisons de rêver », publié fin décembre dans *Transfusion du verbe* (qu'a signalé *Paris-Soir* le 20 janvier 1942 dans une brève), après l'aplanissement du différend qui l'opposait à l'un des membres, Adolphe Acker, et l'avait à regret conduit à annoncer son retrait. Le poète, qui dans sa lettre à André Breton du 12 octobre 1938 scellant leur rupture

cf. n° 2

disait avoir perdu « le peu de confiance que j'avais dans la possibilité pour moi de participer à une activité collective » (*Correspondance*, p. 429), regrettait, dans sa lettre à Noël Arnaud du 5 décembre 1941, d'avoir perdu là « l'espoir incommensurable que j'ai eu si longtemps en une action surréaliste collective » (Fauré, p. 91). C'est dire comme le souci de renouer avec la force d'un groupe, si féconde au surréalisme de l'entre-deux-guerres, l'animait toujours à l'heure sombre du nouveau conflit mondial : « Avez-vous *Transfusion du verbe*, plusieurs exemplaires, à laquelle je collabore ? » s'inquiète-t-il ainsi auprès de Parrot le 14 avril 1942 (Scheler, p. 106). Par l'intermédiaire de Jacques Panijel, ancien camarade de lycée d'Arnaud, la Main à plume commence en effet à se faire connaître en zone non occupée, et notamment de Seghers qui salue dès le 10 mars son effort « magnifique » : « Nous devons tous nous estimer, nous connaître et ce "signal" de Paris prouve que les veilleurs demeurent. [...] Comptez sur ma sympathie de camarade. La Poésie est une union de tous les espoirs » (Fauré, p. 105). Un « enthousiasme débordant » commente Michel Fauré que tempère toutefois le même Seghers lorsqu'il écrit à Louis Parrot le 20 avril : « Je connais *T[ransfusion] du verbe*. Mais, hormis Éluard et Picasso, cela me paraît manquer de force, ou plutôt s'épuiser dans de trop nombreux rameaux » (Scheler, p. 108). Il faut dire que le groupe, qui bénéficie bientôt de trois dépôts en zone sud (à Grenoble, Lyon et Marseille), voue un certain mépris aux revues qui y sont établies (*Cahiers du Sud*, *Poésie 42*, *Confluences*, *L'Arbalète*...), leur reprochant la soumission de leurs écrits à la censure (encore plus injustifiable après le retour imposé par les Allemands de Pierre Laval à la tête du gouvernement le 18 avril 1942). Aussi, pour ne pas avoir à solliciter d'autorisation auprès des autorités d'occupation à quoi ses membres se refusent absolument, la Main à plume ne publie-t-elle pas à proprement parler une revue, qui devrait quémander la permission de paraître, mais une suite de plaquettes collectives, dispensées de contrôle préalable dès lors que leur tirage n'excède pas cinq cents exemplaires et que leur distribution ne passe pas par les messageries Hachette, chacune portant des titres différents : *La Main à plume* en mai 1941, *Géographie nocturne* en septembre, *Transfusion du verbe* en décembre, *La Conquête du monde par l'image* en juin 1942.

Tout est alors si paradoxal que, comme le fera remarquer André Thirion dans *Révolutionnaires sans révolution*, à cette époque, « la zone occupée et singulièrement Paris connurent un climat de libéralisme intellectuel relatif par rapport à la zone dite libre. Pour tout ce qui n'était pas directement une propagande antiallemande ou antinazie, de multiples complications, le laisser-faire adopté par certains services allemands ou de collaboration permettaient à une pensée non conformiste de s'exprimer » (p. 541)². L'ordonnance allemande du 27 avril 1942 « tendant à assurer l'utilisation rationnelle du papier d'imprimerie » va modifier la situation en imposant l'apposition d'un « numéro de contrôle » sur toute publication, l'éditeur devant désormais s'en remettre au bon vouloir de l'occupant pour obtenir du papier et espérer paraître. La première solution que trouve la Main à plume pour ne pas devoir solliciter une autorisation légale qui lui répugne,

2. André Thirion poursuit : « Carné et Prévert purent tourner *Les Visiteurs du soir*. Dominguez fit une exposition, Sartre fit représenter *Les Mouches*, etc. Devait-on ces morceaux de libéralisme à l'influence d'hommes comme Luchaire ou Drieu la Rochelle, à la présence d'officiers comme Ernst Jünger dans la *Kommandantur* ? Toujours est-il que des livres parurent dont Vichy eût refusé l'impression. Ainsi Pierre Naville publia son *d'Holbach*, Queneau des romans, Georges Hugnet *Non Vouloir*, Noël Arnaud les plaquettes de la Main à plume dont *Poésie et Vérité 1942*, de Paul Éluard (où figure le poème "Liberté"). Cette énumération n'est pas complète. » (*Ibid.*) Pourrait y être en effet ajouté, entre autres, *L'Étranger* d'Albert Camus, publié en avril 1942.

est, grâce à la complaisance d'un imprimeur, Lucien Cario en l'occurrence, l'antidatation de ses publications : *La Conquête du monde par l'image* paraît ainsi en juin avec un achevé d'imprimer du 24 avril 1942.

Paul Éluard se fait alors de l'action collective une conception moins exclusive que la Main à plume en ce sens qu'en même temps qu'il s'apprête à faire paraître dans leur *Conquête du monde* six pages de fragments de « Poésie involontaire et Poésie intentionnelle », il cherche auprès de Parrot un éditeur en zone non occupée pour publier l'intégralité du texte dès le 14 avril : « Seghers pourrait-il publier de moi, rapidement, très rapidement un texte suivi d'une petite anthologie, sous le titre *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle*. 48 pages environ. Mais la première condition est la rapidité » (p. 106) ; et le 29, après avoir reçu l'accord de Seghers : « J'aimerais bien le format de la revue [*Poésie 42*]. Il serait bon de tirer une quarantaine d'ex[emplaires] de luxe. [...] Vous corrigerez les épreuves : je vous plains et vous remercie » (p. 111) ! Il est à noter, ce qui n'a semble-t-il jamais été fait, qu'Éluard, soucieux de marquer la cohérence de son activité poétique en la replaçant dans la continuité des interventions surréalistes, reprend ici le texte d'une conférence d'avant-guerre et les fragments lus ce soir-là. Le 21 février 1939, en effet, à l'initiative de la compagnie du Diable écarlate dirigée par Sylvain Itkine dont la troupe avait joué dans les usines occupées lors des grandes grèves de juin 1936, le poète était intervenu au Proscenium d'Europe du Théâtre Pigalle. Dans son édition du 25 mai 1939, *Excelsior* parlait ainsi expressément à ce sujet d'une

« séance de poésie involontaire et de poésie intentionnelle » présentée par une conférence de Paul Éluard, où, à côté des poèmes de Rimbaud, d'Apollinaire, de Laforgue et de Raymond Roussel, on entendait *le Vieux Paralytique*, de Jules Jouy, *les Admirables Secrets du Grand Albert*, un rêve d'un enfant de onze ans, une lettre de la religieuse portugaise et *les Impudiques*, de Victor Litschfousse.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'Éluard écrive à Seghers le 29 avril, dans une lettre que nous proposons ici (cf. n° 8) que son texte « s'appuie sur la partie forte de ce qui a été une volonté commune, un désir très élevé » (Scheler, p. 110) ; et à Parrot le 24 mai :

cf. n° 8

Comprendra-t-on mon intention profonde : amener l'esprit poétique en France dans des contrées mal appréciées jusqu'ici, à une plus vaste objectivité, à sa mère « la Vie de tous les hommes »... Je m'explique mal, mais c'est par des exemples que je veux me faire comprendre. Ce livre doit être utile, fécond. [...] Ce que j'écris maintenant me paraît s'imposer. La poésie doit militer. (p. 117-119)

Ce que j'écris maintenant me paraît s'imposer. La poésie doit militer.

Luc Decaunes, prisonnier en Allemagne pendant la guerre et par ailleurs le premier gendre du poète, écrira avec justesse en 1982 que

si profond que soit l'engagement de Paul Éluard dans la vie politique et nationale, il n'en renonce pas pour autant à ce qui demeure, à ses yeux, la plus haute fonction de la poésie : la découverte, la conquête, par le moyen du langage à travers le langage, de tous les trésors de l'homme [...]. C'est pourquoi la publication, en pleine Occupation, de *Poésie involontaire [et] Poésie intentionnelle*, est, d'un certain point de vue, un acte au moins aussi significatif que celle des poèmes de résistance. (p. 202)

LA RENCONTRE AVEC MAX-POL FOUCHET À PARIS EN MAI 1942

Dans *Un jour, je m'en souviens...* qu'il publiera en août 1968, Max-Pol Fouchet évoquera longuement ses entretiens parisiennes de mai 1942 avec Paul Éluard qu'il « voulai[t] rencontrer, avant tous autres » : « Je l'admirais et savais quel était son combat. Il représentait pour moi, à en juger par ses poèmes, une Résistance non pas limitée à l'événement immédiat, dont il souffrait pourtant atrocement, mais consciente de l'avenir des hommes » (p. 87). Une première rencontre a lieu chez le poète dont le surprend la « sérénité » à l'évocation de la situation présente : « comme un lac de calme, de certitude » (p. 88). S'ensuit une deuxième entrevue, dans un restaurant de la rue de Grenelle, environné d'inconnus dont certains parlaient l'allemand, où le poète « à haute voix [lui] parla de la victoire inéluctable des Alliés, de la défaite certaine des Allemands » (p. 88)... puis sans doute une troisième, au cours de laquelle il lui remet le fameux poème : « Un autre jour, je reçus de lui ce texte intitulé "Une seule pensée", aujourd'hui plus connu sous le titre de "Liberté" » (p. 89). « J'ai eu la visite de M.-P. Fouchet. Gentil, enthousiaste. Lui ai donné un long poème », écrit Éluard à Parrot le 16 mai (p. 115) sans autres détails, tout occupé qu'il est encore à l'établissement du texte de *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle*. Peut-être a-t-il alors seulement l'idée d'une publication par défaut dans la revue de Max-Pol Fouchet (au cas où un projet d'édition parisien concomitant aurait des conséquences tragiques), ne croyant ni possible ni même souhaitable de faire paraître un tel poème, comme le racontera le directeur de *Fontaine* :

*Jamais la
censure ne
permettrait
l'impression
d'un tel texte*

Je donnai à Paul l'assurance que je publierais [sic] le poème dans *Fontaine*, et même en tête de la revue, en éditorial. C'est impossible, me répondit-il, jamais la censure ne permettrait l'impression d'un tel texte, et si par inadvertance elle le laissait passer, nous aurions des « ennuis ». C'était pour moi comme un défi. Il me fallait publier « Une seule pensée ». (p. 89-90)

cf. n° 7
Manuscrit
Fouchet

Dès le 18 mai 1942 en tout cas, Max-Pol Fouchet a quitté Paris (il se trouve à Lyon ce soir-là lorsque la foule enfin réunie se fait peuple en entonnant *la Marseillaise* pour protester contre un concert donné par l'orchestre philharmonique de Berlin), emportant avec lui les deux feuillets manuscrits pliés du précieux poème, que nous proposons ici (cf. n° 7) : cette mise au propre par Éluard, qui ne comporte que deux ratures, détient déjà les deux titres, « Une seule pensée » ayant été barré et remplacé par « Liberté ». Des agrandissements poussés réalisés en laboratoire sur une photographie de Max-Pol Fouchet prise pendant la guerre à Alger dans son bureau avec, encadrés derrière lui, les deux feuillets manuscrits de part et d'autre d'un portrait d'Éluard, nous permettent en effet d'affirmer que le poème présente dès alors le titre originel « Une seule pensée » rayé avec, au-dessous, son nouveau titre : « Liberté ». Déjà signé par le poète, il contient aussi dès ce moment les corrections autographes (*et biffé* au troisième vers ; *impossibles* biffé pour *déployées* à la onzième strophe) ; tandis que le portrait d'Éluard, lui, n'est pas encore dédicacé. Il est d'ailleurs fort probable que le poète exécute dans la foulée une autre mise au propre pour son usage, celle-là même qu'utilisera Noël Arnaud en septembre pour l'impression de *Poésie et Vérité 1942* et que conserve à présent le Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne : le document présente en effet les mêmes biffures au titre et au troisième vers, mais non la correction à la onzième strophe, intégrée, ce dernier élément le laissant supposer postérieur, cependant que les deux biffures correspondraient à des corrections de relecture, une fois les deux copies achevées, de même, surtout, que le raturage du titre « Une seule pensée », également remplacé par « Liberté ». De façon similaire, lorsqu'il s'agira pour Éluard de

remettre en septembre à Gabriel Audisio pour Louis Parrot le manuscrit complet de *Poésie et Vérité* 1942 dont l'impression est sur le point d'être lancée à Paris, il recopiera à nouveau le poème et y portera le titre définitif, seul : « Liberté ».

Pour l'heure, et outre le fait qu'il trouve ce titre meilleur, c'est dans l'espoir d'abuser la censure que Max-Pol Fouchet fait composer le poème sous le titre « Une seule pensée » avant d'en soumettre les épreuves au censeur français :

Un censeur allemand se tenait à ses côtés, mais heureusement ne comprenait guère notre langue. Le Français commença de lire le poème. Au bout d'une dizaine de quatrains, il me regarda, l'air excédé : « Ah, je vois ce qu'il en est, c'est un poème d'amour... Vous, poètes, vous répétez toujours la même chose ! » Je ne le détrompai pas. « Oui, monsieur, c'est un poème d'amour. » Il haussa les épaules, lança un clin d'œil coquin à l'Allemand, apposa le cachet d'autorisation sur les épreuves, sans poursuivre sa lecture jusqu'au dernier quatrain. Je sortis de son bureau, le cœur battant. Un miracle, un miracle, me répétais-je. (p. 90)

Je sortis de son bureau, le cœur battant. Un miracle, un miracle, me répétais-je

S'il n'est pas diffusé en zone sud avant la fin août, le numéro de *Fontaine* s'ouvrant sur « Une seule pensée » paraît à la mi-juin (cf. n° 12), au moment où Éluard veille encore à mener à bien depuis Paris, par des échanges épistolaires nourris entre lui et Seghers, lui et Parrot, ainsi qu'entre ces deux derniers, son projet de publication de *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle* (cf. n° 8-10) : ajout de citations nouvelles ; entente sur l'importance du tirage ; exécution de deux jeux d'épreuves ; rencontre à Paris de Seghers qu'Éluard juge « extrêmement gentil, ardent et simple » le 18 juin (p. 133) ; retard à cause de la censure, l'imprimeur craignant l'autorisation « très problématique en raison du caractère non urgent du livre » rapporte Seghers à Parrot le 30 juin (p. 139) ; télégramme de l'imprimeur « disant que tout est arrangé », ce que s'empresse d'annoncer Seghers le 7 juillet (p. 141) ; et bientôt, avec quelque retard sur l'achevé d'imprimer du 24 juin, sortie du livre des presses. À ce moment-là, Éluard a assurément gagné l'estime du public : « J'ai eu hier la surprise d'apprendre que le *Choix de poèmes*, tiré à 3 000, est épuisé » se réjouit-il le 26 juin (p. 137). Un record, donc, probablement, en moins de six mois.

cf. n° 12

cf. n° 8-10

Sans doute est-ce également au cours de ce mois de juin, dans sa première quinzaine, qu'Éluard rédige les « 7 poèmes de La dernière nuit » comme il désignera dans sa lettre à Parrot du 28 août (p. 151-152) cet ensemble que Jean-Charles Gateau son biographe, sans citer de sources, tient pour avoir été écrit en réaction aux exécutions les 23 et 30 mai des trois communistes fondateurs au mois de février 1941 de *La Pensée libre* clandestine, Georges Politzer, Jacques Solomon et Jacques Decour, ce dernier à l'origine aussi des *Lettres françaises* avec Jean Paulhan. Il est fort probable en effet que ce soit de ces textes dont le poète se soucie lorsqu'il demande à Parrot le 16 juin : « Avez-vous mes poèmes ? Paraîtront-ils ? Je suis curieux de le savoir » (p. 131) ; lui indique le 26, en réponse à l'étonnement de son correspondant qui lui assurait le 23 ne pas avoir « reçu les poèmes dont vous me parlez » (p. 134), avoir « remis à Seghers une autre copie de mes poèmes égarés » (p. 137) quand ils se sont vus à Paris ; encore d'eux dont il s'agit lorsqu'il lui indique le 1^{er} août : « Cette suite de poèmes que vous recevez avec tant de retard, Seghers les a depuis longtemps. J'espère qu'il les publie dans son n° 4. Je voudrais en être certain » (p. 145) ; d'eux, toujours, lorsqu'il lui précise le 14 : « Pour les poèmes, ils sont à l'impression, pour le n° 4 de *Poésie* 42 » ; et d'eux, enfin, lorsqu'il cite explicitement le 20 août et pour la première fois « *La dernière nuit* (Seghers a une bonne copie et les publie dans son n° 4) » (p. 148). La

censure refusera la publication du poème : « Éluard massacré. Voici les épreuves originales, voulez-vous les faire parvenir au poète. J'y tiens beaucoup, je veux qu'il ait en main ce document » écrit Seghers à Parrot le 20 octobre (p. 170) ; mais une édition confidentielle, de luxe, paraît auparavant dès juillet aux Cahiers d'art de Christian Zervos, à 65 exemplaires (cf. n° 11), Éluard signant deux envois datés, l'un du 9 juillet à Max Jacob sur les épreuves qu'il lui offre (Scheler, p. 258) et l'autre du 1^{er} août à son ami le compositeur Francis Poulenc sur l'exemplaire qu'il lui destine.

L'ÉDITION À PARIS DE *POÉSIE ET VÉRITÉ* 1942 ET SES CONSÉQUENCES

C'est à *Dichtung und Wahrheit* de Goethe, dont a paru au mois d'octobre 1941 chez Aubier la première traduction intégrale par Pierre du Colombier, couronnée par la Société des gens de lettres en février 1942, qu'Éluard emprunte son titre. Frappé du sombre millésime, *Poésie et Vérité* 1942 s'ouvre en son édition parisienne sur le poème publié par *Fontaine* sous le titre « Une seule pensée » auquel il substitue, inscrit en lettres capitales de couleur rouge (comme les autres pièces), celui de « LIBERTÉ ». Le poème-manifeste est suivi des brefs poèmes, déjà publiés en revue à Paris : « Sur les pentes inférieures » (*Poètes*, octobre 1941) et « Écris plus vite » (*Messages*, printemps 1942) ; ou bien en zone non occupée : « Dimanche après-midi » (*Poésie* 42, n° 1, janvier 1942) ; le recueil étant clos par « La dernière nuit », prévu pour le n° 4 de *Poésie* 42, mais censuré.

À quel moment se forme le projet ? La première mention, dans la correspondance entre Éluard et Parrot, date du 20 août 1942 : « Puisqu'il y a si peu de papier maintenant en France et que l'on donne si difficilement des autorisations de publier, ne pourriez-vous vous entendre avec un éditeur suisse (sinon, avec un imprimeur, auquel cas je ferai les frais) pour une publication rapide », plaide le poète, d'un ensemble de poèmes déjà parus ou sur le point de paraître « sous le titre *Poésie et Vérité* 1942 » (p. 148). Au regard de cette formulation, il paraît bien improbable que le projet soit de beaucoup antérieur à sa présentation épistolaire et guère imaginable qu'il soit très avancé avec le groupe parisien de la Main à plume. En est-il même déjà question ? Éluard, affairé de mi-avril à mi-juillet à la mise au point de *Poésie involontaire* et *Poésie intentionnelle*, qui se dit « très étonné et même un peu irrité du silence qui s'est fait depuis trois semaines autour de mon livre », « Seghers a [yant] disparu littéralement », écrit-il à Parrot le 1^{er} août alors qu'il est sur le point de partir « après-demain pour Vézelay, chez les Zervos » (p. 144-145), semble peu disponible pour un autre projet qui paraît bien plutôt avoir mûri au calme de son séjour estival morvandiau. Au demeurant, les membres de la Main à plume, qui reçoivent les premières réponses à leur « enquête sur la poésie » lancée en juin dans *La Conquête du monde par l'image*, se trouvent en butte à des problèmes d'une gravité autrement immédiate en cet été 1942 marqué par les arrestations massives de juifs en vue et au cours de la rafle du Vel d'hiv des 16 et 17 juillet : Tita (Edith Hirchova), artiste juive d'origine tchèque vivant dans la clandestinité et membre du groupe, qui s'est résignée à porter l'étoile jaune imposée par l'ordonnance allemande du 29 mai entrée en vigueur le 7 juin, est arrêtée à son domicile (elle sera déportée à Auschwitz le 14 septembre 1942) ; par suite de son interpellation, Cécile Arnaud, venue lui rendre visite, est conduite avec son mari Noël au siège de la Gestapo française rue Lauriston où ils sont interrogés avant d'être relâchés ;

Hans Schoenhoff (Schomonhof), mécène du groupe, est lui aussi arrêté (et également déporté en septembre) ; Jean-François Chabrun, son théoricien, recherché, quitte Paris et se réfugie en zone non occupée, notamment dans la propriété familiale iséroise de Crémieu où Arnaud vient le rejoindre avec sa femme avant de regagner Paris occupé et y poursuivre les activités de la Main à plume dont il assume seul désormais la responsabilité, Chabrun se retrouvant bientôt enrégimenté dans un chantier de jeunesse du département. Les risques auxquels les membres de la Main à plume sont alors exposés et la désorganisation autant que l'éparpillement qui s'ensuivent paraissent alors peu compatibles avec le lancement d'un projet éditorial aussi aventureux que celui de *Poésie et Vérité 1942*.

Une mention, dans une lettre d'Éluard à Parrot du 8 septembre 1942 laisse penser que, sans être lancé, le projet est désormais dans l'air. Éluard, embarrassé d'apprendre que les couvertures des Cahiers du Rhône où Béguin lui « laisse entrevoir la possibilité de publier » *Poésie et Vérité 1942* sont ornées de la devise « Dieu premier servi », qui lui « paraît assez incompatible avec [s]a plaquette et [s]a conduite générale », mais « ne voudrai[t] d'aucune façon [le] froisser » (p. 153), suggère cette issue :

Il y a évidemment une autre solution, la plus simple : publier ces poèmes ici en z[one] occupée], sans s'occuper de rien. L'on verrait bien ce qui arriverait. Mais quel est l'éditeur qui en acceptera le risque [?] (p. 154)

Publier ces poèmes ici en zone occupée, sans s'occuper de rien

Le 15 septembre en tout cas, Éluard s'en dit désormais convaincu : « il faut renoncer à ce projet de publication comme nous l'avions prévu. Ce sera beaucoup mieux de le faire ici, beaucoup plus opportun et c'est la raison qu'il faut donner à Béguin, la seule raison pour ne pas le décevoir ni le choquer » (p. 157). La première édition de *Poésie et Vérité 1942* paraîtra donc dans Paris occupé. « J'espère bien répondre à toutes vos cartes », écrit le poète à Parrot le 19 septembre, conscient qu'il pourrait bien être arrêté : « au cas où je ne v[ou]s répondrais plus, sachez que je vous fais entièrement confiance et que ce serait une raison de plus pour publier ce livre dans une bonne maison suisse. Nusch aurait alors besoin d'argent » (p. 158-159).

Aussi Éluard remet-il dès le lendemain 20 septembre le manuscrit complet de *Poésie et Vérité 1942* – que nous proposons ici (cf. n° 19) – à Gabriel Audisio qui rentre à Marseille, à charge pour lui de l'adresser par voie postale au domicile de Louis Parrot à Clermont-Ferrand afin que ce dernier puisse communiquer à Albert Béguin les poèmes dont il ne dispose pas en vue de l'édition suisse ; ce qu'Audisio s'empresse de faire en adressant à Parrot le jour même, transporté d'enthousiasme, ce message au clin d'œil valéryen :

Je débarque de Paris. Avant de partir, j'ai vu notre Éluard qui m'a remis pour vous son manuscrit de *Poésie et Vérité 42* que vous trouverez ci-joint. Quelle joie pour moi d'avoir pris le risque de faire passer « cet amas de merveilles » ! Je ne me lasse pas de donner des auditions publiques de la « seule pensée » qui avait paru dans *Fontaine* et que je retrouve ici, en tête, sous son vrai titre éclatant. Quel magnifique chef-d'œuvre ! (Scheler, p. 159)

« Une seule pensée » que je retrouve ici, en tête, sous son vrai titre éclatant

Moins de deux semaines plus tard, sans doute dans les premiers jours d'octobre, paraît *Poésie et Vérité 1942*, antidaté au 3 avril 1942, la quatrième de couverture indiquant, pour forcer la crédibilité, « à paraître très prochainement » *La Conquête du monde par l'image*, déjà paru, lui aussi antidaté, au 24 avril. En plus du tirage de tête (qui n'est pas annoncé)

cf. n° 19
Manuscrit Parrot

cf. n° 15 à 65 exemplaires (5 japon, 10 hollandaise, 30 Ronsard gris et 20 vergé teinté ; cf. n° 15) destinés à en couvrir les frais, le tirage en serait, à en croire Michel Fauré, de rien moins que cinq mille exemplaires, la plupart diffusés sur-le-champ par courrier ou distribués jusque dans les lycées et au cours de Gaston Bachelard en Sorbonne (cf. n° 16-18). Très vite, affluent les éloges : « Liberté 42. Comme je serais heureux que le groupe surréaliste réussisse à se garder libre » (Jean Simonpoli, le 4 octobre *in* Fauré, p. 160) ; « le premier poème en particulier est admirable » (René-Guy Cadou, le 6, *in ibid.*) ; « J'applaudis à la publication de *P V 42* [...]. Rien de plus sauveur que de tellement se serrer les coudes » (Charles Bocquet, le 9, *in ibid.*, p. 161). Éluard entend aussi toucher la zone non occupée et compte pour cela sur Parrot auquel il annonce le 6 octobre :

*Je vous fais
parvenir par
colis postal
500 exem-
plaires de
Poésie et Vérité*

Je vous fais parvenir par colis postal 500 exemplaires de *Poésie et Vérité*, une petite plaquette que vous pourrez distribuer à votre guise : 2 ou 300 à envoyer comme lettre ou à faire distribuer comme s[ervice de] p[resse] par des amis comme Seghers, Ballard ou Fouchet et le reste à vendre, si c'est possible, à des librairies, de façon à vous rembourser les frais de poste (p. 162-3)

Il a ainsi l'intention de solliciter les relais que constituent les revues *Poésie 42*, *Fontaine*, *Les Cahiers du Sud* et *L'Arbalète*, comme il le lui précise le 9 octobre : « Je pense que Seghers pourrait en distribuer (gratuitement naturellement) 75, Fouchet autant, Ballard 25, Barbezat 25. Tant pis si certains envois font double emploi. N'oubliez pas les milieux gouvernementaux de Vichy et tous nos amis. » (p. 164) ; et de lui adresser le 12 une « liste d'habitants de la zone n[on] o[ccupée] pour service »³ ; puis de se féliciter le 18 à mots couverts de la bonne marche à Paris de l'opération, rondement menée : « Le petit ouvrage de votre ami connaît un bien grand succès et, grâce aux précautions qu'il prend, il en jouit sans trop de tourments » (p. 168) ; et de se soucier le 21 que la plaquette soit transmise, par l'intermédiaire de Cicero Dias, à Roland Penrose, à Londres, qui la traduira en anglais (cf. n° 50). À cette date, Paul Léautaud note dans son *Journal littéraire* :

cf. n° 50

*La première
pièce, Liberté,
ne manque
pas d'une
certaine
beauté*

J'ai reçu mercredi dernier [14 octobre] une toute petite brochure de Paul Éluard : *Poésie et Vérité 1942*, recueil de quelques courts poèmes sur la guerre actuelle, il semble bien. La première pièce, *Liberté*, ne manque pas d'une certaine beauté. C'est bien la première fois que je lis d'Éluard quelque chose à quoi je suis sensible. (III, p. 722)

Avant de préciser deux jours plus tard que Marie Dormoy lui « apprend, le tenant de Paulhan, que la petite brochure de Paul Éluard : *Poésie et Vérité 1942* a été interdite. Paulhan a ajouté : « On dit même qu'il a été arrêté. » Communiste. » (*Ibid.*)

Tout se précipite. Déjà, le 2 septembre, sans doute par l'entremise de Parrot, avait étonnamment paru dans *Candide*, l'hebdomadaire maurrassien d'extrême-droite replié à Clermont-Ferrand, les deux dernières strophes, avec le mot final *Liberté* (cf. n° 13), du poème paru dans *Fontaine* tout juste diffusé en zone sud (cf. n° 12) que rééditait intégralement le 15 la revue londonienne *La France libre* (cf. n° 14) publiée sous la houlette d'André Labarthe et de Raymond Aron. Ensuite, dans la foulée de la publication de *Poésie et Vérité 1942*, c'est au tour du *Figaro* de reproduire le 20 octobre sept strophes,

cf. n° 13

cf. n° 12

cf. n° 14

3. Suivent, accompagnés de leur adresse, les noms de Rose Adler, René Bertelé, Jacques Béry, Jean Marcenac, Jean Lartigou, Robert Rebufa, Conrad Beerly, Michel Roche-Varger, Mlle Sorel Taube, Jean François, Beizylenok, René de Berval, Mme Christiane Loriot de la Salle, Georges Auric, Jean Hugo, Francis Ponge, Mme Vve Decaunes, Jacques Matarasso, Mme Passerat, Gaston Massat, Mr. Mirouze et Pierre Prévert.

dont la dernière, du « merveilleux poème qu'a publié d'abord *Fontaine* et qui, avec son feu unique, restera l'un des diamants qui ont brillé dans la nuit », réédité dans « une mince plaquette de très petit format, qui va bien au portefeuille », due « aux Éditions de la Main à la plume [sic] (11, rue Dautancourt, Paris) », soit l'adresse personnelle de Noël Arnaud figurant sur la couverture. Dans une interview accordée au *Journal* publiée le 29 octobre, Pierre Emmanuel proclame que « Paul Éluard devient le chantre de la liberté » ; et le 19 décembre, à une date où la zone sud a été envahie par les armées allemande et italienne (le 11 novembre en riposte au débarquement allié en Afrique du Nord le 8), *L'Effort* de Clermont-Ferrand publie un compte rendu de cette « miniature de brochure tenant dans le creux d'une forte main de travailleur et dont le format était jadis réservé aux libelles de propagande » sous ce titre programmatique : « Paul Éluard clame sa foi en une humanité meilleure ». Anita Estève qui le signe dit du « premier poème ["Liberté" qu'il] est une profession de foi » et cite sa dernière strophe, avant d'écrire cette phrase qui peut aussi se lire comme un avertissement : « *Poésie et Vérité 1942* témoigne qu'une âme ardente peut encore s'exprimer de nos jours ». Ce sera le dernier article dans *L'Effort* de cette ancienne du *Populaire* d'avant-guerre (l'organe du parti socialiste S.F.I.O.) qui avait rejoint dès le début ce quotidien socialiste lancé en août 1940 en soutien au régime de Vichy et qui a pu la remercier après cet article (elle rejoindra en février 1943 la rédaction de *La Voix ouvrière*, l'organe des Groupes légionnaires d'entreprise issus de la Légion française des combattants, pilier de Vichy, entièrement inféodé désormais à l'occupant).

Paul Éluard
devient
le chantre
de la liberté

Au regard de la visibilité acquise par « Une seule pensée » / « Liberté » dans la presse de zone sud et à Londres, il est grand temps de s'éloigner de leurs domiciles parisiens respectifs pour Arnaud et Éluard, lequel, après avoir sollicité l'éditeur José Corti qui ne peut l'accueillir (étant lui-même surveillé), trouve refuge rue de Tournon, chez Lucien Scheler, et entre dans la clandestinité jusqu'à la Libération. Le libraire se souvient des propos tenus dans sa boutique par le poète lorsqu'il s'est présenté à lui :

Sur le conseil de Monny de Bouilly, [...] je suis venu vous trouver. Il m'a confié que votre sympathie va aux irréguliers, votre tendresse à ceux qui sont traqués, et que vous l'avez dépanné une ou deux fois déjà. Or, j'ai publié il y a quelques semaines, ce que vous n'êtes pas sans ignorer sans doute, un petit recueil de poèmes dont la B.B.C. fait aujourd'hui état trop peu discrètement pour ne pas m'attirer des ennuis avec la police. Les flics sont d'ailleurs déjà venus ces jours derniers enquêter à mon domicile. Il me faut, il nous faut donc, Nusch et moi, disparaître. Je sais, toujours par Monny, que vous n'êtes pas inscrit au parti communiste ; il y a donc moins de chances que vous soyez fiché à la Préfecture, ce qui nous assure une relative sécurité. (p. 179)

Les flics sont
déjà venus
enquêter à
mon domicile.
Il nous faut,
Nusch et moi,
disparaître

Alors que l'édition parisienne de *Poésie et Vérité 1942* produit donc pleinement ses effets au point de pousser Éluard à gagner la clandestinité, le projet parallèle d'une édition suisse progresse avec lenteur, absurdement retardé par l'éditeur (cf. n° 20-21). Bien qu'il ait reçu de Parrot dès la mi-octobre les poèmes qui lui faisaient défaut (cf. n° 19) et annoncé le manuscrit à la composition dès le 3 novembre, Béguin se met en quête, pour remplacer la maxime « Dieu premier servi » honnie par le poète, de « cette vignette sans importance (dont on aurait pu se passer) » – dixit Éluard le 17 décembre (p. 199) –, que Balthus, sollicité mi-octobre, a finalement refusé d'exécuter début décembre. « On m'a joué avec la promesse de fin d'année, Balthus surtout », ne décolère pas Éluard, si attaché à une parution en 1942 : « Dites bien à Béguin que j'aimerais paraître cette année » écrivait-il

cf. n° 20
cf. n° 19

Manuscrit Max-Pol Fouchet C
[été 1941]
Titre : « **Une seule pensée** » (biffé) ;
remplacé par « **Liberté** » (mai 1942)
☞ LIBRAIRIE WALDEN cf. n° 7

remis par Éluard à Fouchet
(Paris, mi-mai 1942)

première parution en revue

[1] « **Une seule pensée** » R1
Alger, *Fontaine*, 6.1942 cf. n° 12

Clermont, *Candide*, 2.9.1942 (extrait) cf. n° 13

[2] « **Une seule pensée** » R2
Londres, *La France libre*, 15.9.1942 cf. n° 14

[5] « **Une seule pensée** » R3
Londres, *Revue du monde libre*, 1.4.1943 cf. n° 41

Londres, *France*, 12.10.1943 (extrait)

[7] « **Une seule pensée** » R4
New York, *France Amérique*, 19.12.1943

[10] « **Une seule pensée** » R5
Alger, *Fontaine*, 6.1944

[13] « **Une seule pensée** » L6
in *L'Honneur des poètes*, Rio, 14.7.1944 cf. n° 51

Paris, *L'Aube*, 31.8.1944 (extrait)

[16] « **Une seule pensée** » R8
Rio de Janeiro, *Fontaine*, 1945

Manuscrit Noël Arnaud D
[mi-mai 1942]
Titre : « **Une seule pensée** » (biffé) ;
remplacé par « **Liberté** » (mai 1942)
☞ Musée de la Résistance nationale

remis par Éluard à Arnaud
(Paris, septembre ? 1942)

première parution en plaquette
(coquille aux 19^e et 20^e strophes)

[3] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L1
Paris, Main à plume, 10.1942 cf. n° 15-18

Lyon, *Le Figaro*, 20.10.1942 (extrait)

Clermont, *L'Effort*, 19.12.1942 (extrait)

[6] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L3
Alger, Éd. la revue Fontaine, 4.1943 cf. n° 42

[8] « **Liberté** » / « **Liberty** » L4
in *Poésie et Vérité 1942 / Poetry and Truth 1942*
London Gallery Ed., 5.1944 cf. n° 50

[11] « **Liberté** » R6
Londres, *Choix*, 7.1944 cf. n° 52

[17] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L9
2^e éd. d' *Au rendez-vous allemand*.
Paris, Éd. de Minuit, 4.1945 cf. n° 61

[19] **Liberté** [plaquette] L11
Paris, G.L.M., 12.1945 cf. n° 74

[20] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L12
Paris, 1.10.1947 [2^e éd. illustrée] cf. n° 82
Illustré par Oscar Dominguez

Manuscrit Louis Parrot E
[mi-septembre 1942]
Titre : « **Liberté** »
définitivement établi (mai 1942)
☞ LIBRAIRIE WALDEN cf. n° 19

remis par Éluard à Gabriel Andiso
(Paris, mi-septembre 1942)
pour Parrot en contact avec Albert Béguin

deuxième parution en livre

[4] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L2
Neuchâtel, 20.2.1943 cf. n° 20-21

[9] « **Liberté** » in *Paul Éluard, par Parrot*
Lyon, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 10.5.1944

[12] « **Liberté** » in *Dignes de vivre* L7
Monaco et Paris, Julliard, 1.7.1944

première parution séparée

[14] **Liberté** [plaquette] L8
Cahors, Éd. FTP du Lot, 8.1944

[15] « **Liberté** » R7
Cahors, *Les Étoiles du Quercy*, 20.9.1944

première parution en édition illustrée

[18] « **Liberté** » in *Poésie et vérité 1942* L10
Bruxelles, 11.1945 [1^{re} éd. illustrée] cf. n° 73
Illustré par Franz Sébastien

[21] **Liberté j'écris ton nom** L13
Paris, Seghers, 22.10.1953 cf. n° 86
Illustré par Fernand Léger

à Parrot le 23 novembre (p. 191) ; « J'espère que l'édition d'Albert [Béguin] ne traîne pas. Elle risquerait, passée une certaine date, de ne plus avoir le même sens », renchérisait-il le 30 (p. 193). L'irritation du poète a aussi des raisons très matérielles : « Mes droits d'auteur pourraient-ils demeurer en Suisse, en dépôt à mon nom dans une banque (?) Qu'ils soient aussi énormes que possible. Plus le tirage sera limité, plus il faudra vendre cher. Ma cupidité est naturelle. La petite plaquette m'a coûté très cher », écrivait-il à Parrot le 18 octobre (p. 169). Béguin, dans une lettre au même du 9 novembre, lui a promis « un tirage de luxe, deux papiers je pense. Pour ses droits, je les calcule sur la base du 10 % de la vente » (p. 190). Quant à la vignette, après le refus de Balthus, elle est demandée à Hans Bellmer, même si, se désolant Éluard auprès de Parrot le 19 décembre, lui et Léonor Fini, pour être « des amis adorables et des artistes étonnants » (p. 200), « n'ont jamais très bien compris quelle sorte de dessin il faut pour un cliché au trait » ! Mais le retard du projet tient également aux « difficultés de communication, les relations postales [étant] interrompues depuis plus d'un mois » avec la Suisse, explique Parrot à Éluard le 26 janvier 1943 (p. 209) : « Aucune de mes lettres, depuis le début de décembre n'est parvenue à Béguin, et les livres de Suisse n'arrivent plus du tout à Lyon ». Le livre sera publié au printemps, sans la vignette de Bellmer que ne recevra jamais Béguin, et avec retard sur l'achevé d'imprimer du 20 février, Éluard pensant même encore le 11 avril que son livre n'a toujours pas paru (p. 221). Il ne l'aura en main que le 25 avril.

Or, à partir du printemps 1943, le poème « Liberté » va connaître une diffusion nationale et internationale, dont le point de départ est sa publication **sous le titre « Une seule pensée »** dans le numéro d'avril 1943 de *La Revue du monde libre* à Londres (cf. n° 41). Il paraît ensuite, et sous cette même bannière, en Amérique du Nord (à New York, dans *France Amérique*, le 19 décembre 1943) et du Sud (à Rio de Janeiro le 14 juillet 1944, dans un « choix de poèmes de la Résistance française » intitulé *L'Honneur des poètes*, cf. n° 52, qui provoquera l'ire de Benjamin Péret, et dans une édition brésilienne de *Fontaine* en 1945) ; mais aussi en France métropolitaine, désormais entièrement occupée. La *Royal Air Force* y largue en effet des milliers d'exemplaires du numéro de *La Revue du monde libre* qui le contient au moment où une partie croissante de la jeunesse – ces hommes âgés de vingt à vingt-deux ans des classes 1940 à 1942 –, rejoint les maquis pour échapper au Service du travail obligatoire instauré par Laval le 16 février 1943.

cf. n° 41

cf. n° 52

Le poème paraît aussi sous son titre définitif « Liberté » dans le « monde libre » en ouverture du recueil *Poésie et Vérité 1942* que réédite à Alger en avril 1943 les Éditions de la revue *Fontaine* (cf. n° 42) et dans une édition bilingue de mai 1944 donnée par Roland Penrose (cf. n° 50), puis le même mois à Lyon dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers qu'inaugure Éluard, ainsi qu'en juillet à Londres, en tête de la première livraison de la revue *Choix* (cf. n° 51), et à Monaco, au sein d'un nouveau recueil du poète, *Dignes de vivre* ; avant d'être imprimé en plaquette et en revue dans le *Lot* en août et septembre 1944. **Après la Libération, le poème ne paraît plus que sous le titre « Liberté »** : dans de nouvelles parutions de *Poésie et Vérité 1942*, adjointe à la deuxième édition parisienne d'*Au rendez-vous allemand* en avril 1945 (cf. n° 61) ou bien illustrées, par Franz Sébastien en novembre 1945 (cf. n° 73) ou Oscar Dominguez en octobre 1947 (cf. n° 82) ; voire en plaquettes séparées, chez Guy Lévis-Mano en décembre 1945 (cf. n° 74) ou en livre-objet, par Fernand Léger en octobre 1953 (cf. n° 86).

cf. n° 42

cf. n° 50

cf. n° 51

cf. n° 61

cf. n° 73

cf. n° 74

cf. n° 86

POÉSIE ET VÉRITÉ « MAI 1942 » : PROSE INVOLONTAIRE OU PROSE INTENTIONNELLE ?

cf. n° 60

Tous les auteurs qui citent les deux pages introductives du texte d'Éluard titré par lui « Raisons d'écrire, entre autres, et Bibliographie » à la fin de son premier livre publié après la Libération, *Au rendez-vous allemand* achevé d'imprimer le 15 décembre 1944 – le premier titre public des Éditions de Minuit – (cf. n° 60), soit en font un argument d'autorité, soit en relève les inexactitudes factuelles, implicitement tenues pour secondaires venant d'un poète, dont nul n'oserait sans ridicule exiger la précision d'un greffier.

Alors que Louis Parrot et Pierre Seghers reprennent les « Raisons d'écrire » avancées par Éluard pratiquement mot pour mot, les éditeurs de ses *Cœuvres complètes* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Marcelle Dumas et Lucien Scheler, ne traitent curieusement pas ce texte comme partie intégrante de son œuvre, mais comme un « appendice » contenant, ici un « commentaire », là une « précision » ou une « note » (tels sont les mots employés), en sorte qu'au lieu de le placer comme dans l'édition originale à la suite des poèmes du recueil, le rejette dans le volumineux appareil de notes et l'y fragmente entre les notes des poèmes qui le composent, eux-mêmes éventuellement détachés dudit recueil et disséminés dans les *Cœuvres complètes* à la date de leur première parution en plaquette ou dans un précédent recueil... S'y perdent ainsi et son unité et sa cohérence. Un tel traitement a pour autre conséquence de n'appeler aucune observation sur le texte et de lui conférer la qualité d'une référence bibliographique à visée descriptive des conditions d'écriture des poèmes, non critique, et dont l'exactitude ou la précision n'est pas questionnée. D'autres, à l'exemple de Michel Fauré dans son *Histoire du surréalisme sous l'Occupation*, s'en tiennent à relever en note, au passage, l'erreur factuelle sans l'interroger : « On remarquera qu'Éluard lui-même se trompe sur la date de la publication de *Poésie et Vérité 1942* » (p. 162). Dans les deux cas, le contenu du texte n'est pas soumis à examen.

Que dit précisément ce texte ? Dans un style moins transparent qu'allusif, Paul Éluard énumère et commente les œuvres qu'il a publiées depuis la débâcle de juin 1940 :

En octobre 1940, je publie aux Cahiers d'Art le premier tome du LIVRE OUVERT (1938-1940). La blême avant-guerre, la guerre grise aux prises avec les éternels prodiges. Et si je ne résiste pas à la tentation d'introduire, dans ce que j'écris de puérides devinettes (par exemple au début de Quatre deuils [la première syllabe des premiers mots de chaque vers dissimule la maxime internationaliste prohibée « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »], je laisse tout leur champ à la beauté et à l'horreur, au désir et à la rébellion.

Vers la fin de 1941, une très légère brochure : SUR LES PENTES INFÉRIEURES, qui se trouve à la Librairie La Peau de Chagrin. Préfacée par Jean Paulhan qui déclare ne pouvoir me lire sans me croire. [...]

En mai 1942,
Noël Arnaud
prend la
responsabilité
de publier
aux éditions
de la Main
à plume
Poésie et
Vérité 1942

Puis, c'est en janvier 1942 et toujours aux Cahiers d'Art, le second tome du LIVRE OUVERT, dédié à Pablo Picasso, mon ami sublime. Et presque en même temps, LA DERNIÈRE NUIT, avec un frontispice dessiné et gravé par Henri Laurens [...]

En mai 1942, Noël Arnaud prend la responsabilité de publier, aux Éditions de la Main à la Plume [sic], sous le titre : POÉSIE ET VÉRITÉ 1942, La dernière nuit et quelques autres poèmes dont le sens ne peut guère laisser de doutes sur le but poursuivi : retrouver, pour nuire à l'occupant la liberté d'expression. Et partout en France des voix se répondent, qui chantent pour couvrir le lourd murmure de la bête, pour que les vivants triomphent,

pour que la honte disparaisse. Chanter, lutter, crier, se battre et se sauver. Une vaste solidarité s'établit qui permettra la publication, en juillet 1943, du premier volume de *L'Honneur des Poètes*.

Mais il fallait bien que la poésie prit le maquis. Elle ne peut trop longtemps jouer sans risque sur les mots. Elle sut tout perdre pour ne plus jouer et se fondre dans son éternel reflet : la vérité très nue et très pauvre et très ardente et toujours belle. Et si je dis « toujours belle », c'est qu'elle prend la place chérie de toute la beauté dans le cœur des hommes, c'est qu'elle devient la seule vertu, le seul bien. Et ce bien n'est pas mesurable.

*Mais il fallait
bien que la
poésie prit
le maquis*

Loin de signaler tous les ouvrages qu'il a publiés pendant la guerre (significativement, ne sont mentionnés ni *Choix de poèmes* chez Gallimard fin 1941 ni *Poésie involontaire* et *Poésie intentionnelle* chez Seghers en zone sud en juillet 1942), Éluard s'en tient à mentionner les seuls qui marquent les étapes de son engagement résistant depuis « la blême avant-guerre, la guerre grise aux prises avec les éternels prodiges », jusqu'à ce début de l'année 1943 où « il fallait bien que la poésie prit le maquis » et fût publiée clandestinement, après donc la parution de *Poésie et Vérité 1942* qui constitue le point de bascule et dont Éluard rejette en note les éléments relatifs à sa diffusion : « *POÉSIE ET VÉRITÉ 1942* a été réédité en Suisse, en Algérie, en Angleterre et, sous le titre *DIGNES DE VIVRE*, illustré par Fautrier, aux Éditions littéraires de Monaco. *La Revue du monde libre* (apporté[e] par la R.A.F.) l'a reproduit intégralement dans ses numéros d'avril 1943 et janvier 1944 » (p. 50) ; ce qui est d'ailleurs inexact, « Liberté » ayant paru, comme il vient d'être vu, dans la livraison de la revue parachutée sous le titre « Une seule pensée » (cf. n° 41) et huit des vingt-trois poèmes de *Poésie et Vérité 1942* ne se trouvant pas dans sa livraison de 1944.

cf. n° 41

Au rendez-vous allemand réunit ainsi pour la période de la guerre les poèmes clandestins dont ils constituent la première édition publique (*Poésie et Vérité 1942* n'y sera adjoint avec « Liberté » que dans l'édition d'avril 1945 ; cf. n° 61), en sorte que les deux pages introductives de ces « Raisons d'écrire » sont suivies d'une série de notices présentant les vingt-deux poèmes qui le composent selon l'ordre chronologique de leur première parution sous le manteau : anonymement dans *Les Lettres françaises* à partir de janvier 1943 (trois poèmes, dont « Courage ») ; sous le pseudonyme de Maurice Hervent dans les deux volumes de *L'Honneur des poètes* publiés par les Éditions de Minuit à Paris le 14 juillet 1943 (« Chant nazi » et un autre poème) et le 1^{er} mai 1944 (« Les armes de la douleur ») ; ou celui de Jean du Haut pour *Les Sept Poèmes d'amour en guerre* (cf. n° 31) à Toulouse en décembre 1943 par la Bibliothèque française, ainsi que dans les numéros de *L'Éternelle Revue* (cf. n° 29) qu'il lance avec Parrot en juin 1944 (deux poèmes) et dans le second volume de *L'Honneur des poètes* (un poème). À ces dix poèmes publiés en France occupée, Éluard en ajoute quatre parus en Suisse : l'un, « Avis », qui ouvre le recueil, initialement « demandé par Paulhan pour un journal qui ne put paraître » et publié dans *Poèmes français*, aux éditions à la Porte d'ivoire, de Genève et Lausanne, en 1943 ; trois dans *Le Lit la Table*, aux éditions des Trois Collines à Genève (cf. n° 49). À ces poèmes publiés sous l'Occupation, Éluard en adjoint huit parus après la Libération : un, dans *Les Armes de la douleur* édité par la Bibliothèque française (cf. n° 32) ; un, dans *L'Éternelle Revue* relancée au grand jour ; trois inédits ; et trois parus dans la presse communiste (*Cahiers du communisme* ainsi que *L'Humanité* pour « Gabriel Péri ») ou sous l'influence du Parti (*Les Lettres françaises* pour « Comprenez qui voudra »).

cf. n° 61

cf. n° 31

cf. n° 29

cf. n° 49

cf. n° 32

Car la présentation par Éluard de son activité littéraire de guerre, engagée puis clandestine, qui oscille de la politique à la bibliophilie, et la composition même du recueil *Au rendez-vous allemand* mettent l'accent, sans les nommer, sur **deux éléments fondamentaux**, indissociables, qui **justifient ses « Raisons d'écrire » : la Résistance intérieure et le militantisme communiste**, lesquels, loin de se limiter à l'Occupation et selon l'expression testamentaire de Gabriel Péri, s'ouvrent sur les lendemains qui chantent, dans un continuum de luttes immédiates contre les oppressions nazie et capitaliste. En s'en tenant à recenser au prix de certains silences les éditions originales des plaquettes et recueils publiés dans Paris occupé, Éluard s'abstient de mentionner les revues ayant accueilli antérieurement ses poèmes, tant en zone non occupée (*Cahiers du Sud, Confluences, Poésie 42*) qu'en Algérie (*Fontaine*) pour en faire de simples relais de diffusion ultérieure, quand ce n'est pas pour signaler leur légèreté à propos d'un poème publié sans nom d'auteur et « repris, sans mon autorisation, signé et sous le titre ILS... », dans *Lettres* et dans *Fontaine* (p. 52).

À l'évidence, il s'agit pour le poète d'insister sur le rôle fondamental de la Résistance en zone occupée, dominée par les communistes, en évitant de devoir mentionner notamment celle ayant pris appui sur Alger, devenue la capitale de la France libre en juin 1943 et soumise à l'influence gaulliste. C'est pendant la guerre, en effet, qu'Éluard, qui s'en était écarté en 1935, a demandé à rejoindre le parti communiste, illégal depuis fin septembre 1939 par suite de la signature le 24 août du pacte germano-soviétique, et qui le demeure après la débâcle de juin 1940 et l'attaque allemande contre l'URSS le 22 juin 1941, tournant à partir duquel il recouvre pleinement sa place et sa légitimité au sein de la Résistance. Il est de ce point de vue peu probable que ce soit aussi précocement qu'au printemps 1942 qu'Éluard « renoue progressivement avec Aragon », comme l'affirme Michel Fauré (p. 155), en même temps qu'il « demande sa réinscription au parti communiste », comme le soutient Lucien Scheler dans sa préface aux *Ceuvres complètes* de la Pléiade (p. XLV). Si Fauré assure, sans en citer le texte ni la provenance, que « dès qu'il reçoit la première lettre d'Aragon au printemps 1942 lui faisant des propositions, Éluard s'en montre très flatté » (p. 156), la lettre que le poète adresse le 15 avril 1942 à Paulhan révèle un état d'esprit tout autre : « Je voudrais savoir dans quelle mesure tu surestimes Aragon et sous-estimes Picasso pour les comparer. Picasso crée, Aragon détruit. Aragon, c'est "le scandale pour le scandale" » (*Correspondance*, p. 171). Quant au retour d'Éluard au Parti au printemps 1942, il paraît bien précoce à cette date eu égard à ses formes d'engagement dans la résistance littéraire : activisme surréaliste collectif dans le groupe trotskysant voire anarchisant de la Main à plume ; édition de *Poésie involontaire* et *Poésie intentionnelle* chez Seghers ; laisser-faire de l'édition du poème « Une seule pensée » / « Liberté » dans *Fontaine*.

Il semble bien plutôt que le rapprochement avec Aragon et la demande de réintégrer le parti communiste se fasse à la faveur de la publication de *Poésie et Vérité 1942* : « Il y a dans *Les Yeux d'Elsa* des vers bien émouvants. Cher L[ouis] A[ragon] ! Toujours le même ! » écrit Éluard en post-scriptum d'une lettre du 19 septembre 1942 à Parrot (Scheler, p. 159) après en avoir reçu un exemplaire de Béguin, l'éditeur du livre, qui vient de lui donner son accord de principe à la publication en Suisse de *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 19-21). S'agissant du rapprochement avec le Parti, c'est au mois de décembre 1942, après avoir pris connaissance de la plaquette d'Éluard transmise par un camarade, que Claude Morgan, qui a succédé à Jacques Decour, martyr, aux *Lettres françaises* dont le premier numéro

cf. n° 19
-21

clandestin a paru en septembre, prend contact avec le poète pour lui demander d'y collaborer et de rejoindre le Front national des écrivains (Morgan, p. 139). Son acceptation, malgré un jugement sévère sur la qualité formelle du mensuel ronéotypé (« Nous ne sommes pas le journal des FTP »), et la publication dans la foulée de son poème « Courage » conduisent Morgan à le sonder sur la possibilité de sa réinscription au Parti, mais Éluard s'y montre réticent, de peur de perdre sa liberté de parole (« Je ne pourrais plus dire ce que je veux en tant que poète et je ne pourrais pas le supporter »), mais Morgan lui assure qu'il n'est pas question de la lui restreindre, si bien qu'Éluard en accepte le principe. Morgan est intervenu auprès de lui à la demande de l'architecte Pierre Villon (le successeur à la direction des intellectuels communistes de Georges Politzer, fusillé par les nazis), certainement conforté dans son souhait d'arrimer le poète au Parti par l'opinion du conseiller que le responsable du PCF clandestin Jacques Duclos lui a désigné, le normalien Pierre Cogniot, qui lui écrit le 3 février 1943, jour de la victoire de Stalingrad :

Je te renvoie enfin *Poésie et Vérité 1942*. À mon avis, l'auteur est un vrai poète, sans doute même un grand poète. J'ai presque tout copié pour mon propre contentement. La facture est très belle : il y a des vers magnifiques tels que

Gorge haut suspendue orgue de la nuit lente [deuxième vers de « Patience »]
et des stances d'une profonde résonnance mystérieuse comme

Aussi bas que le silence
D'un mort planté dans la terre
Rien que ténèbres en tête [première strophe de « Sur les pentes inférieures »]

D'autre part, l'intention, l'inspiration est bonne, sans conteste. Le malheur, c'est qu'il y faudrait pour le grand public un commentaire perpétuel, à chaque poème son article explicatif, cinq à dix fois plus long que le texte. Je ne dis pas cela pour me moquer de l'auteur : c'est, je le répète, vraiment quelqu'un [...]. En résumé : pour l'instant, il s'agit d'utiliser cela auprès des intellectuels selon la ligne générale d'illustration de notre cause par les hommes de haute valeur qui la servent ; plus tard, nous verrons à rapprocher le poète et les masses. Quant à trop insister maintenant auprès de lui pour qu'il se clarifie, ce serait indiscret et très probablement inopérant, il ne le peut pas encore [...] (cité par Gisèle Sapiro, in *La Guerre des écrivains*, p. 507-508).

Plus tard,
nous verrons
à rapprocher
le poète
et les masses

À la lumière de cette lettre didactique, se comprennent bien les propos que tient, d'après Lucien Scheler témoin de l'entretien ayant eu lieu à son domicile, Pierre Villon fin mars 1943 lors de la visite qu'il rend au poète et qui a dû être retardée de plusieurs mois : « délégué par le Comité central, déclare-t-il en effet, il vient exprimer au résistant qu'est Paul Éluard le sentiment de fierté que tous éprouvent à la pensée de compter parmi eux l'auteur de "Liberté" » (Scheler, p. 217). **La substitution dès le mois de mai 1942 du titre « Liberté » à celui d'« Une seule pensée » avait déjà certainement aux yeux d'Éluard la visée éminemment politique**, que l'énoncé de Pierre Villon souligne avec éclat, **d'acculturer l'idée de liberté à l'idéal communiste**, à rebours de l'opinion courante, et faire de cet hymne à la « Liberté » un instrument de propagande efficace.

Le
sentiment
de fierté
que tous
éprouvent
à compter
parmi eux
l'auteur de
« Liberté »

Le texte qui clôt *Au rendez-vous allemand* ne peut dès lors se comprendre sans tenir compte de la situation hégémonique du parti communiste dans les champs politique et littéraire à la Libération, due au rôle majeur qu'il a joué dans la Résistance et au prestige

que lui a conféré la victoire de l'armée rouge à Stalingrad, annonciatrice de la fin du nazisme. Auréolé de son active participation aux combats clandestins, à la tête notamment des Éditions de Minuit depuis l'été 1943 (cf. n° 22-23), Éluard apparaît comme le grand poète de la Résistance, porteur d'une responsabilité particulière qu'il va mettre au service du communisme et de son parti : « Nous vivons un temps blanc et noir où, lorsque l'horreur s'écarte un peu, des promesses inouïes partout se font jour, éclairant l'avenir », écrit-il en une de *L'Humanité* ce 5 octobre 1944, fier d'annoncer au monde la bonne nouvelle : « J'ai vu aujourd'hui Pablo Picasso et Marcel Cachin s'embrasser. Et j'ai vérifié la noblesse de l'intelligence et du cœur en entendant Picasso remercier le peuple de France en adhérant à son plus grand Parti : celui des Fusillés ». Et le quotidien communiste que dirige Cachin depuis 1918 de reproduire sous sa déclaration, pour lui donner tout son poids, la signature chevaleresque, en croisement d'épées, du poète.

Il est significatif, de ce point de vue, qu'Éluard, sûr de la force de sa position, cite dans ses « Raisons d'écrire » deux écrivains, Noël Arnaud et Jean Paulhan, avec lesquels il a rompu : le 3 mai 1943, un mois après sa réinscription au parti communiste pour le premier et les membres du groupe de la Main à plume qu'il aurait accusés de trotskysme devant des inconnus, ce qu'ils tinrent pour une dénonciation : « Entre n[ous], je leur ai déplu exprès », confie le poète à Parrot le 14 mai (p. 238) ; à l'automne 1944 pour le second, quand Éluard laissera sans réponse sa lettre du 1^{er} octobre faisant suite à la décision prise la veille (mais non suivie d'effet) par le Comité national des écrivains, l'émanation du Front national des écrivains où siègent les deux hommes, d'établir et de porter au ministère de la Justice une « liste des grands coupables » parmi les écrivains ayant collaboré. Paulhan lui écrit :

Ne me réponds pas que nous avons nos victimes, qu'il y a eu de notre côté d'horribles souffrances. Je le sais comme toi. Je sais aussi que cela n'a aucune espèce de rapport avec la question dont il s'agit. Il s'agit de savoir si l'honneur d'un écrivain lui permet, lui ordonne de dénoncer d'autres écrivains. Moi, je ne crois pas. C'est tout.

*Tu le dirais
comme moi,
si tu n'étais
possédé par le
communisme*

Bien cher Paul, j'ai un peu le sentiment que ce que je te dis est très naïf, très naturel ; que tu le dirais comme moi, si tu n'étais possédé – comme tu l'as été jadis par le surréalisme – par le communisme, et par les devoirs qu'il te dicte, du dehors. Peut-être as-tu raison, peut-être faut-il ainsi s'abandonner, dans les moments de grand désespoir, de grand espoir... Pourtant, je ne le crois pas tout à fait. (*Correspondance*, p. 186)

Parmi les dix-huit membres du comité directeur du Comité national des écrivains, tout-puissant à la Libération, Éluard, à en croire Eugène Guillevic, n'est pas le moins intransigeant : « Éluard était très dur [...], très rigoureux, très dur. [...] C'était son caractère, c'était un homme très tranchant, [...], très anxieux, [...] un homme de passion et... de violence [...], pas un petit élégiaque » (entretien avec Gisèle Sapiro, 1.7.1991, p. 615).

Au comité directeur appartient aussi, au titre de la résistance extra-métropolitaine, Max-Pol Fouchet, qui, dès l'annonce de la Libération, a quitté Alger pour rejoindre Paris ; à trente-et-un ans, il en est le benjamin, et le seul représentant des revues littéraires de zone sud, les membres de l'ex-comité clandestin de cette zone y étant eux-mêmes minoritaires par rapport à ceux de l'ex-comité clandestin de zone nord. En cet automne de liberté reconquise, le jeune homme retrouve dans la capitale Éluard, notamment aux

« déjeuners du mardi » qui se tiennent au « Catalan », ce bistrot de la rue des Grands-Augustins où Picasso a son atelier et qu'avec le surréaliste Georges Hugnet, libraire installé au 9 ter boulevard du Montparnasse (qui, peu après Éluard, avait été admis puis exclu du groupe de la Main à plume), il dénomme ainsi pendant la guerre parce qu'il est tenu par un natif de Catalogne. Fouchet raconte ces déjeuners à la Libération :

Nous étions quatre, cinq ou six, rarement davantage. Les plus assidus étaient Paul Éluard, Jean Cocteau, Georges Hugnet. Parfois Pablo Picasso arrivait, à la fin du repas. [...]

[...] J'ai surpris, là, plus d'une fois, son génie, à l'improviste. Cet homme, comme Hugo, ne peut s'arrêter, s'empêcher de créer. [...] Un jour, je m'en souviens, de trois morceaux de papier il fit une étonnante petite sculpture. Paul Éluard tendit la main pour la prendre. Picasso, à ce moment-là, souffla sur les trois fragments que rien ne reliait. Il n'y eut plus d'objet, plus de Picasso. Le peintre se tourna vers le poète, en riant de sa mine déconfitée : « Celui-là, Paul, tu ne l'auras pas ! » (p. 173-174)

Sans doute est-ce au cours de l'un de ces mardis qu'Éluard dédicacera son portrait « à Max-Pol Fouchet, au nom de tout ce qui nous unit et nous libère », proposé ici (cf. n° 55). Le directeur de *Fontaine* s'efforce alors d'installer sa revue à Paris et formule dès la mi-septembre une première demande en ce sens, apparemment acceptée, en mettant notamment en avant le nom du poète, mais la première livraison parisienne de la revue ne paraîtra qu'en avril 1945 (Vignale, p. 201-205). Entretemps, après un attentat perpétré par la « cinquième colonne », Fouchet, signera le 4 novembre 1944, avec Éluard et d'autres écrivains, une protestation dans les *Lettres françaises*, dont il prendra en charge le 9 décembre le feuilleton littéraire :

Les écrivains soussignés tiennent à marquer que de pareils attentats pourraient être rendus impossibles si l'on voulait utiliser et rendre efficace la force populaire qui s'est spontanément dressée depuis l'insurrection contre les agissements des hitlériens.

Si la France est un pays d'ordre dans la liberté, elle le doit depuis toujours à son instinct et à la sagesse qui est celle des meilleurs de ses fils, pour ne pas dire de tous ses fils.

Que penser, dans ce contexte de bonne entente, de la mention par Éluard de « mai 1942 » dans ses « Raisons d'écrire » ? L'unique hypothèse où l'assertion selon laquelle « en mai 1942 Noël Arnaud prend la responsabilité d'éditer *Poésie et Vérité 1942* » ne serait pas erronée voire fallacieuse supposerait, dans la mesure où il est établi que la réalisation matérielle de la plaquette n'est pas antérieure à septembre 1942, d'entendre *responsabilité* au sens d'un engagement moral qui n'a pas encore été exécuté. Pourrait alors mieux se comprendre la formulation d'Éluard, sa mise en retrait ; et ce, d'autant qu'elle épouse la manière dont, d'après Fauré, la décision se serait nouée entre les deux hommes (sans que rien ne permette d'en déterminer précisément la date entre le printemps et la fin de l'été 1942) : « Ce que j'écris maintenant, personne ne le publierait », lui aurait dit Éluard ; « Si, la Main à plume », lui aurait crânement rétorqué Arnaud (p. 156). Dans cette hypothèse, pourrait également se concevoir que Fouchet ait pu croire que « *Poésie et Vérité 1942* parut, pour la première fois, en mai 1942, à Paris, aux Éditions de la Main à plume » comme il l'inscrira sur le colophon de sa réédition algéroise au printemps 1943. Il se conçoit en effet fort bien qu'au cours de leur dernière rencontre, précisément à la mi-mai 1942 à Paris, Éluard, en lui confiant « Une seule pensée » / « Liberté » dont il ne croit pas la publication immédiatement possible ni même souhaitable (« jamais la censure ne

cf. n° 55

Au nom de ce qui nous unit et nous libère

Ce que j'écris maintenant, personne ne le publierait.

Si, la Main à plume

permettrait l'impression d'un tel texte, et si par inadvertance elle le laissait passer, nous aurions des "ennuis" », aurait-il dit à Fouchet), lui précise qu'il est sur le point de paraître dans la capitale occupée, de façon sinon clandestine, du moins assez confidentielle, aux bons soins de la Main à plume. Un article de Fouchet dans *L'Écho d'Alger* du 30 août 1942 titré « La poésie à Paris » atteste qu'il en connaît l'existence : « L'esprit surréaliste, toujours vivant, anime les livraisons de "La main à plume" ». Est-ce cette publication incluant « Liberté » dont il saurait la publication encore en devenir de la bouche même d'Éluard et dont il parlera comme d'une « revue quasi clandestine » dans *Poésie 1*, qu'il a en tête lorsqu'il explique, dans *Un jour, je m'en souviens...*, comment il a su triompher de la censure ? « Ainsi "Liberté" ou plutôt "Une seule pensée" d'Éluard put paraître dans *Fontaine*, en éditorial, et non pas clandestinement, ce qui aurait réduit son audience, mais en pleine lumière, et non pour quelques-uns, mais pour tous », y écrit-il en effet (p. 90-91).

Par une élégante formulation ambiguë, qui ne serait donc pas mensongère, Paul Éluard passe habilement sous silence le rôle premier de Max-Pol Fouchet, antérieur à celui de la Main à plume comme éditeur de son plus célèbre poème. En ce mois de décembre 1944 où il relance *L'Éternelle Revue* fondée avec Parrot sous l'Occupation (cf. n° 29) et donne ses « Raisons d'écrire » à la fin d'*Au rendez-vous allemand*, Paul Éluard fait montre d'un certain activisme à l'adresse d'un plus large public : le 9 de ce mois-là, il écrit le poème « Athena » en soutien aux partisans grecs en lutte contre l'impérialisme britannique dont nous proposons ici le manuscrit (cf. n° 59) qui paraîtra le 15 dans l'hebdomadaire communiste *Action*, deux jours après la parution d'un poème d'hommage à « Gabriel Péri » dans *L'Humanité* ; et il édite le 18 sa plaquette *À Pablo Picasso* (cf. n° 63). Pour des raisons politiques (et intimes, comme l'atteste la conservation du manuscrit du poème initial), **Éluard veut que l'histoire retienne exclusivement « Liberté » et non « Une seule pensée »** dont il est probable qu'il ait abandonné le titre peu après avoir changé le sens du poème ; et il y tient certainement d'autant plus que, s'il apprécie Fouchet en tant qu'homme, il se montre très critique envers sa revue, comme il l'écrivait à Parrot le 8 septembre 1942 en émettant pour la première fois l'idée de publier *Poésie et Vérité 1942* en zone occupée :

À bas
cette sale
littérature
en vers

Je dois v[ou]s avouer que *Fontaine* me désole souvent : la poésie comme exercice spirituel [thème du n° 20 d'avril 1942] devient trop souvent « l'Exercice spirituel comme poésie ». Aller à la messe ! ça suffit. Dans ce n° 22 [de juin 1942, où paraît « Une seule pensée »], un article comme celui de M. Henri Hell est crasseusement réactionnaire. Voilà, mon cher ami, à quoi vous devriez répondre. À bas cette sale littérature en vers qui montre de plus en plus son cul et qui ose parler de l'échec de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et des romantiques allemands et des surréalistes. (p. 154)

Il y a là, dans ces reproches passés envers la revue de Max-Pol Fouchet qui manifestent si bien la volonté résolue de Paul Éluard de demeurer fidèle au surréalisme, assez de très sérieux griefs pour que deux ans plus tard, trois mois après la Libération, le poète estompe *Fontaine* du clair-obscur de ses trop méconnues « Raisons d'écrire ».

PIERRE BOUDROT

Sources

- BRETON - ÉLUARD, *Correspondance*. Paris, Gallimard, 2019.
- CORTI, *Souvenirs désordonnés*. Paris, Corti, 2010 [1983].
- ÉLUARD, *Ceuvres complètes*. Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1993-1996 [1968-1976], 2 vol.
- ÉLUARD, « La poésie de circonstance ». *La Nouvelle Critique*, n° 35, avril 1952, p. 32-44.
- ÉLUARD - PAULHAN, *Correspondance*. Paris, Éditions Claire Paulhan, 2003.
- FOUCHET, *Un jour, je m'en souviens...* Paris, Mercure de France, 1968.
- FOUCHET, « Les poètes de la revue Fontaine ». *Poésie 1*, n° 55-61, sept.-nov. 1978.
- LÉAUTAUD, *Journal littéraire*. Paris, Mercure de France, 1986-1987, 3 vol.
- MORGAN, *Les Don Quichotte et les autres*. Paris, Roblot, 1979.
- PARROT, *L'Intelligence en guerre*. Pantin, Le Castor astral, 1990 [1945].
- SCHELER, *La Grande Espérance des poètes*. Paris, Temps actuels, 1982.
- SEGHERS, *La Résistance et ses poètes*. Paris, Seghers, 2004, [1974].
- VALETTE, *Éluard livre d'identité*. Paris, Tchou, 1967.

Bibliographie

- ADAM, « Re-lire "Liberté" d'Éluard ». *Littérature*, n° 14, 1974, p. 94-113.
- BOUCHERON, « À propos du poème "Liberté" de Paul Éluard ». *Langage et société*, n° 97, 2001, p. 71-97.
- CARIGUEL, *Panorama des revues littéraires sous l'Occupation*. [Paris], Imec, 2007.
- DECAUNES, *Paul Éluard*. Paris, Balland, 1982.
- FAURÉ, *Histoire du surréalisme sous l'Occupation*. Paris, La Table ronde, 1982.
- GATEAU, *Paul Éluard ou le frère voyant*. Paris, Laffont, 1998.
- Minuit au cœur, au cœur de Minuit*. Paris, Librairie Métamorphoses, 2019.
- SAPIRO, *La Guerre des écrivains*. Paris, Fayard, 1999.
- SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*. Paris, Imec, 1994.
- THIRION, *Révolutionnaires sans révolution*. Paris, Laffont, 1972.
- VIGNALE, *La Revue Fontaine*. Rennes, PUR, 2012.

PARTIE I

LIBERTÉ

ELUARD

Fontaine

29 mai 1940

Cher Monsieur,

non, je ne vous oublie pas.
Fontaine m'est utile, surtout
en ce moment, et je vous admire
de faire un tel effort. J'écris
en ce moment des très petits
poèmes, que je vous destine,
mais je les voudrais aussi
nombreux que possible

Je n'ai depuis déjà longtemps
aucune nouvelle de Decaunes.
Je crains le pire pour lui, si
insouciant.

Recevez-vous l'Usage de
la Parole ? Sinon, j'en aver-
tirai Georges Hugnet.

Fraternellement vôtre

Lié:
Lieutenant Grindel

S. M. - Mignères (Loiret) Land / hard

PAUL ÉLUARD

1 Lettre autographe signée à Max-Pol Fouchet

1 600 €

25 mai 1940

1 page en 1 f. (135 x 210 mm) rédigée à l'encre noire.

Sollicité par Max-Pol Fouchet, le directeur de la revue *Fontaine* fondée à l'automne 1938 à Alger sous le nom de *Mithra*, peut-être pour lui rappeler une intention d'y collaborer, Paul Éluard, alors mobilisé dans le service de l'intendance à Mignéres dans le Loiret près de Montargis, lui répond avec chaleur, saluant toute l'utilité de la revue qu'il dirige, « surtout en ce moment, et je vous admire de faire un tel effort ». *Fontaine*, en effet, dont le rythme bimestriel ne s'est pas relâché avec la guerre, s'attache, selon le titre de sa dernière livraison d'avant-guerre, à discerner les « droits et devoirs du poète ».

Ce 25 mai 1940, au quinzième jour de l'offensive allemande, tombe Boulogne-sur-Mer après trois jours de siège, mais le front est encore loin du cantonnement du poète : « J'écris en ce moment des très petits poèmes, que je vous destine, mais je les voudrais aussi nombreux que possible » confie-t-il à Max-Pol Fouchet. Il pense rester là longtemps, comme il l'écrit six jours plus tard à Roland Penrose : « Nous ne bougeons plus d'ici, où je travaille 16 heures par jour. J'ai maigri. Mais ma vie me paraît de plus en plus étrange. J'écris un peu. [...] Il n'est plus guère question que je parte. J'aimerais pourtant changer un peu : le 10^e mois va commencer » (*Éluard livre d'identité*, p. 177). Replié dès le 15 juin à Saint-Sulpice-la-Pointe dans le Tarn où il sera démobilisé le 19 juillet après qu'auront été signé l'armistice le 22 juin et votés les pleins pouvoirs au maréchal Pétain le 10 juillet, Éluard regagnera Paris, désormais occupé.

Dans sa missive, Éluard répond à Fouchet, inquiet, parmi les jeunes poètes qu'il publie dans sa revue, du sort de Luc Decaunes, qui n'est autre que le gendre du poète dont il a épousé la fille Cécile en octobre 1938 : « Je n'ai depuis déjà longtemps aucune nouvelle de Decaunes, lui écrit-il. Je crains le pire pour lui, si insouciant. » Et de fait, le jeune impétueux (il est né en 1915), mal noté et jugé « inapte au commandement » jusqu'à faire de la cellule pendant la guerre, a été fait prisonnier huit jours plus tôt, le 17 mai. Il venait de répondre à l'enquête « Y aura-t-il une poésie de guerre ? » dans le n° 9 de *Fontaine* de mai 1940 qu'Éluard a peut-être en main lorsqu'il s'adresse à Fouchet, tenant aussi à s'assurer que ce dernier bénéficie du service de *L'Usage de la parole*, la revue qu'il a lancée avec Georges Hugnet en septembre 1939 et que publient les Cahiers d'art.

Lettre remarquable, annonciatrice de la participation décisive d'Éluard à *Fontaine* qui un an plus tard – au moment où Aragon y aura déjà publié « Le crève-cœur » (n° 13, mars 1941) et « La leçon de Ribérac » (n° 14, juin 1941), si importants pour la résistance intellectuelle à venir – fera paraître « Blason des arbres » (n° 15, sept. 1941 ; cf. n° 3) et « Sur les pentes inférieures » (n° 17, janvier 1942 ; cf. n° 6). Avant « Une seule pensée » au printemps 1942 (cf. n° 12).

28680

Ex Libris René Char

René, mon ami insaisissable,

~~René~~

LE LIVRE OUVERT

PAUL ELUARD

LE LIVRE OUVERT

(1938-1940)

★

*Je suis bien sûr qu'à tout moment
Aïeul et fils de mes amours
De mon espoir
Le bonheur jaillit de mon cri
Pour la recherche la plus haute
Un cri dont le mien soit l'écho.*

PARIS

Aux Éditions Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon, VI^e

OCTOBRE 1940

PAUL ELUARD

LE LIVRE OUVERT

(1939-1941)

★★

*Pourrai-je prendre où elle est
L'apparence qui me manque
Sur les rives d'un visage
Le jour la force délatante
Le dur besoin de durer.*

PARIS

Aux Éditions Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon, VI^e

JANVIER 1942

PAUL ÉLUARD

2 Le Livre ouvert (1938-1940) *

Le Livre ouvert (1939-1941) **

2 500 €

Paris, Éditions Cahiers d'art, (octobre) 1940 et (janvier) 1942

2 vol. (120 x 195 mm) de 51 p. et 1 f. ; 64 p. et [1] f. Brochés.

Édition originale.

Un des 250 et 500 exemplaires sur papier hélió.

Exemplaire offert par l'auteur avec, au tome II :

« Ex-libris René Char. René, mon ami invincible. Paul É[luard] ».

Premier ouvrage publié sous l'Occupation par Paul Éluard, en octobre 1940, le volume inaugural du *Livre ouvert* rassemble 21 poèmes composés à partir de 1938, la plupart avant juin 1940 et l'entrée des Allemands dans Paris, certains à Mignéres dans le Loiret où le poète est mobilisé depuis 1939 (cf. n° 1). Quelques-uns ont déjà été publiés en revue : en 1939 dans les *Cahiers d'art* (« Je veux qu'elle soit reine ! ») et *La Nouvelle Revue française* (« Pour vivre ici », parties I, IV et V) ou 1940 dans *Mesures* (« Crier », « Jouer », « Mourir », « Finir » et « Règnes » pour une strophe) et *L'Usage de la parole* (« Deux voix en une » et « Onze poèmes de persistance »).

Dès le mois suivant, puis cinq mois plus tard, Éluard copie quinze fois certains des poèmes appelés à constituer le deuxième volume du *Livre ouvert* qui sera publié en janvier 1942 : « Blason des fleurs et des fruits » en novembre 1940 et « Divers poèmes du livre ouvert II » en avril 1941, chacune de ces quinze copies autographes étant illustrée d'un frontispice gravé sur bois par Valentine Hugo pour le premier et de dessins originaux, tous différents, par Picasso pour le second.

« Blason des fleurs et des fruits », dédié à Jean Paulhan, est aussi publié dans *La N.R.F.* de février 1941 (cf. n° 3) et deux autres poèmes paraissent en revue : « Blason des arbres » en septembre 1941 dans *Fontaine* (cf. n° 3) et « Sur les pentes inférieures » (qui clôt le volume) fin octobre 1941 dans une édition séparée (cf. n° 5), puis en janvier 1942, sans le poème « Patience », à nouveau dans *Fontaine* (cf. n° 6).

Précieux exemplaire offert au résistant-poète René Char, « invincible » depuis qu'il a pris le maquis (l'envoi à « mon ami invincible » fait aussi écho à la dédicace à Picasso, « mon ami sublime », sur le second volume). En cette année 1942, Char entre dans l'armée des ombres avec le grade de capitaine sous le nom de guerre « Alexandre » ; il prendra la responsabilité de la Sap (Section des atterrissages et des parachutages) de la « Région 2 » qui couvre la Drôme, le Vaucluse, les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes, les Alpes-Maritimes, le Var et les Bouches-du-Rhône.

29036

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

MARÉCHAL LYAUTEY ...	Notes de Jeunesse	257
PAUL ÉLUARD	Blason des Fleurs et des Fruits....	274
JACQUES CHARDONNE ..	Les Vocations tardives.....	279
JULES LAFORGUE.....	Lettres (I).....	291
GEORGES MAGNANE.....	La Bête à concours (I).....	307

ANDRÉ GIDE : Feuilletts

FONTAINE

REVUE BIMESTRIELLE DE LA NOUVELLE POÉSIE FRANÇAISE

15

CHARLES PEGUY	Cantique d'Eve (inédit)
JOSÉ BERGAMIN	La Tête aux Oiseaux
	(Traduction de Rolland-Simon)
PAUL ELUARD	Blason des Arbres
MARC BERNARD	Pareils à des Enfants
G. E. CLANCIER	Espoir
RABINDRANATH TAGORE	Les Chaînes
CLAUDE ROY	Poèmes

PAUL ÉLUARD

3 « Blason des fleurs et des fruits »

« Blason des arbres »

400 €

La Nouvelle Revue française, n° 324, 1^{er} février 1941 et *Fontaine*, n° 15, septembre 1941
2 vol. (145 x 225 ; 155 x 235 mm), p. 258-384, catalogue de février 1941 des ouvrages parus ;
92 p. et [6] f. Brochés.

Édition pré-originale en revue.

Un des exemplaires sur pur fil (n° 22) pour *La N.R.F.*

Réunion des deux « Blasons », poèmes-témoins de l'inflexion de stratégie éditoriale opérée par le poète : « Blason des fleurs et des fruits » paraît en février 1941 dans le Paris occupé au sein de *La Nouvelle Revue française* relancée en décembre 1940 par Pierre Drieu La Rochelle qu'ont imposé les autorités d'occupation en remplacement de Jean Paulhan ; « Blason des arbres » est publié en septembre de la même année à Alger dans *Fontaine* aux bons soins de Max-Pol Fouchet qui s'enthousiasme auprès de Louis Parrot le 21 août : « Grâce à vous, *Fontaine* va publier un admirable poème de Paul Éluard. Ce “Blason des arbres” me paraît supérieur à ce qui parut dans la “nouvelle” NRF. Il y a des moments bouleversants de “transparence”. Permettez-moi de vous remercier mille fois, et de vous dire ma joie. » (Scheler, p. 76-77)

Le dédicataire du « Blason des fleurs et des fruits », Jean Paulhan, dont le nom avait été biffé des épreuves et rétabli à la demande instante du poète, lui rappelait quant à lui cette publication contestable à la Libération : « à ce moment-là tu collaborais – comme le faisaient Gide et Valéry, comme Mauriac se déclarait prêt à le faire – à la revue. Tu as changé ensuite, comme eux – mais non pas, je pense, pour la même raison. Ç'a dû être, pour Gide et Valéry, les protestations de leurs amis ; pour toi, l'entrée en guerre de la Russie. » (*Correspondance*, p. 185)

Les deux « Blasons » au tournant de 1941 pour Éluard.

29075

SUR LES PENTES INFÉRIEURES

Aussi bas que le silence

Aussi bas que le silence
D'un mort planté dans la terre
Rien que ténèbres en tête

Aussi monotone et sourd
Que l'automne dans la mare
Couverte de honte mate

Le poison veuf de sa fleur
Et de ses bêtes dorées
Crache sa nuit sur les hommes.

Première marche la voix d'un autre

Riant du ciel et des planètes
La bouche imbibée de confiance

Les sages
Seulent des fils
Et des fils de leurs fils
Jusqu'à pérorer d'usure

Le temps ne pèse que les fous
L'abîme est seul à verdoyer
Et les sages sont ridicules.

Le rôle des femmes

En chantant les servantes s'élancent
Pour rafraîchir la place où l'on tuait
Petites filles en poudre vite agenouillées
Leurs mains aux soupiraux de la fraîcheur
Sont bleues comme une expérience
Un grand matin joyeux

Faites face à leurs mains les morts
Faites face à leurs yeux liquides
C'est la toilette des éphémères

PAUL ÉLUARD

4 « Sur les pentes inférieures »

14 000 €

S.l.n.d. [circa octobre 1941]

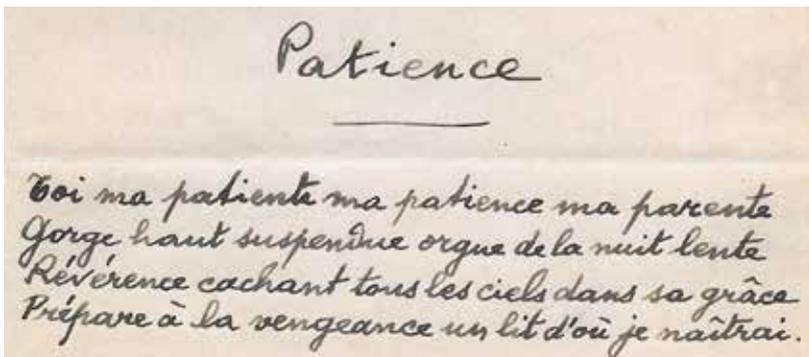
1 vol. (165 x 290 mm) de 6 feuillets montés sur onglets. Demi-box moutarde à bandes, plats de papier noir, pièce de titre en long (reliure signée de Georges Gauché).

Manuscrit autographe de sept poèmes de Paul Éluard : « Aussi bas que le silence », « Première marche la voix d'un autre », « Le rôle des femmes », « Patience », « Un feu sans tache », « Bientôt » et « La halte des heures ».

L'ensemble réunit les premiers poèmes composés par Éluard dans le Paris occupé et forme le recueil complet de *Sur les pentes inférieures*, quatrième cahier de la revue *Poètes*, que publiera fin octobre 1941 la librairie La Peau de chagrin (cf. n° 5-6) et qui sera repris dans le deuxième volume du Livre ouvert en 1942 (cf. n° 2).

Les poèmes sont distribués sur 4 feuillets (130 x 270 mm), de formats identiques, avec les mêmes marques de plis, et rédigés de la même encre. Ils portent plusieurs corrections conformes au texte définitif, laissant supposer que ce jeu est bien le dernier état avant publication, postérieur au manuscrit princeps, conservé par Éluard pour son propre exemplaire. Le feuillet au centre duquel ont été recopiés seuls les quatre vers de « Patience », d'une graphie légèrement différente, a pu être réalisé séparément et ajouté ensuite à l'ensemble (il est à noter que, s'il figure bien dans la plaquette, il est absent de *Fontaine*). La préface que Jean Paulhan donnera pour l'édition a également été copiée par Éluard sur 3 feuillets (135 x 210 mm) à l'encre noire sur papier rose, montés en tête.

Le présent exemplaire, sans provenance avérée, a été établi avec soin par Georges Gauché, actif à Paris de 1937 à 1983, qui « excellait dans la reliure classique et la demi-reliure » selon Fléty. Il est selon toute vraisemblance contemporain de l'édition elle-même : la comparaison avec le jeu d'Éluard présente de fortes analogies en termes d'encre, de graphie, et même de papier. Il s'agit sans doute d'une mise au propre du manuscrit de travail, mais non celui ayant servi pour l'impression que nous proposons aussi (cf. n° 19). 29160





PAUL ÉLUARD, par *Picasso*

PAUL ÉLUARD

5 Sur les pentes inférieures

200 €

Poètes, [n° 4], [fin octobre 1941]

1 feuillet (330 x 470 mm) plié en quatre et 1 feuillet volant (165 x 235 mm) de bibliographie des œuvres de Paul Éluard.

Édition originale. Préface de Jean Paulhan. Note de Francis Dumont.

Bien complet du feuillet volant présentant les œuvres d'Éluard de 1918 à 1941.

Sur les pentes inférieures rassemble les premiers poèmes d'Éluard écrits sous le joug allemand, pendant l'hiver 1940-1941 au cours duquel, dira-t-il après la guerre dans ses « Raisons d'écrire » en fin d'*Au rendez-vous allemand*, « nous restâmes, à cause du froid, un mois sans ouvrir les volets ». Ce sont les premiers à évoquer l'occupant, « rien que ténèbres en tête » ; la solitude, qui « prépare à la vengeance un lit d'où je naîtrai » ; et déjà la fraternité naissante des hommes en guerre, qui formeront bientôt « une foule enfin réunie » selon les derniers mots du dernier poème.

Il s'agit du quatrième cahier de la revue *Poètes*, dirigée par Yvette Delétang-Tardif, que publie la librairie La Peau de chagrin sise 2 rue des Beaux-Arts. Avant lui ont paru trois cahiers consacrés à Jean Folain (juillet), Fernand Marc et Pierre Guéguen (sept.) ; suivront cinq autres sur Yvette Delétang-Tardif (nov.), Jacques Audiberti (janvier 1942), Maurice Betz, Thérèse Aubray (mars) et Eugène Guillevic (juin).

Sur les pentes inférieures est illustré en tête d'un portrait inédit par Picasso qui l'a spécialement réalisé au cours d'une rencontre avec Éluard le 6 octobre 1941. Le tirage d'ensemble est inconnu ; celui de tête est constitué de 36 exemplaires sur papier japon.

Cette plaquette est l'avant-dernière publication de guerre de l'imprimerie Beresniak, fondée en 1912 par Abraham Lazare Beresniak, émigrant juif de Galicie austro-hongroise, des presses duquel était sorti en 1938 *Le Visage nuptial* de René Char. En décembre 1941, en effet, le gérant Léon Beresniak et deux de ses frères liés à l'imprimerie, Maurice et Wolf, sont arrêtés et déportés, ces deux derniers par le premier convoi parti de France le 27 mars 1942 ; le premier par le trente-cinquième, le 21 septembre 1942. Soumise à « aryanisation économique » comme « entreprise juive », l'imprimerie sera restituée après la Libération à Serge Beresniak, survivant de la fratrie, qui la gèrera jusqu'à sa fermeture en 1975.

Les premiers poèmes d'Éluard écrits sous l'Occupation.

26142

6 Sur les pentes inférieures

100 €

Le même, sans le feuillet volant. Petite déchirure en marge droite.

Joint : le n° 17 de *Fontaine* de janvier 1942 où paraît le recueil (sans « Patience »). 26161

Une seule pensée
Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable et sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armées des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les riffs sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les bassons fiévreux
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'écarlaté soldat moisi
Sur le sac laine vibrant
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'air
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les usures de l'orage
Sur sa pluie éparse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes spirituelles
Sur les cloches des couleurs
Sur sa verdeur péripétique
J'écris ton nom

chairs brisées
cette ~~maison~~ de bois
lacs qui débordent
- nom

empis qui d'allume
surtout qui d'éclaircit
maisons réunies
- nom

ait coupé en deux
x et de ma chambre
dit coquille vide
- nom

chère gourmand et bête
elles d'elles
atte-maladroite
- nom

ouflet de ma porte
cils familiers
et que que être
- nom

chair accorde
est de mes amis
ce matin qui se tend
- nom

de des surprises
mes attendus
cette du silence
- nom

épave éternité
chairs éternité
est de mon cœur
- nom

seux sans être
étendu non
cette de la mort
- nom

andé ressource
épave disparu
ce sont souvenirs
- nom

l'œuvre d'un mot
cette ma vie
à faire le connaître
- nom

Paul Eluard

PAUL ÉLUARD

7 « Une seule pensée » / « Liberté »

110 000 €

[été 1941 – mai 1942]

2 feuillets (150 x 270 mm), sur vélin fin, signés en fin, contrecollés sur un papier plus épais.
Trace ancienne de pli central, aux deux feuillets.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE SIGNÉ PRÉSENTANT UN PREMIER ÉTAT INCONNU
DE L'UN DES PLUS CÉLÈBRES POÈMES DE LA LANGUE FRANÇAISE.

AVEC LA STROPHE ULTIME ET LE MOT LIBERTÉ FINAL AJOUTÉS AVANT
LA PREMIÈRE PUBLICATION, TRANSFORMANT LE POÈME D'AMOUR ORIGINEL
EN UN CHANT POLITIQUE EMBLÉMATIQUE DE LA RÉSISTANCE.

Le titre initial « Une seule pensée » est biffé, remplacé par « Liberté ».

Les feuillets (rognés de 15 mm sur la largeur, évidemment sans atteinte au texte) avaient été montés par Max-Pol Fouchet sur un bristol léger, puis des cartons rigides (conservés par ailleurs) pour être encadrés de part et d'autre d'un portrait d'Éluard en sa possession. L'ensemble, imposant, était accroché dans le petit salon du 43 rue Lys-du-Pac à Alger, au-dessus du lit-bibliothèque du directeur de *Fontaine*, comme en témoignent deux photographies prises à Alger datant de la fin de l'année 1943 ou du début de 1944.

L'étude approfondie de ces clichés, témoins précieux et irréfutables pour l'histoire du document, révèle que le portrait photographique d'Éluard n'est alors pas encore dédié par le poète et que, surtout, à l'inverse, le manuscrit du poème, signé par lui, porte bien déjà les deux titres, le premier étant biffé. Cela permet d'affirmer que dès mai 1942, Éluard a choisi « Liberté » comme titre définitif du poème, bien avant donc la préparation à la mi-septembre 1942 des éditions, parisienne et suisse, de *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 15 à 21).

Dès l'été 1941, Paul Éluard, à l'en croire, conçoit et commence à écrire le futur « Liberté », un poème d'amour pour Nusch, son épouse, en première intention. Dans une conférence sur la « poésie de circonstance » prononcée le 17 janvier 1952, le poète dira qu'« en composant les premières strophes [...] je pensais révéler pour conclure le nom de la femme que j'aimais, à qui ce poème était destiné. Mais je me suis vite aperçu que le seul mot que j'avais en tête était le mot *liberté*. Ainsi, la femme que j'aimais incarnait un désir plus grand qu'elle. Je la confondais avec mon aspiration la plus sublime. Et ce mot, liberté, n'était lui-même, dans tout mon poème, que pour éterniser une très simple volonté, très quotidienne, très appliquée, celle de se libérer de l'occupant ».

Or, il se trouve qu'il existe – apparemment inconnu de tous –, un manuscrit de la main de Paul Éluard qu'il a offert après la mort de Nusch (novembre 1946) à Jacqueline Trutat (elle en a fait don en 2016 à la Bibliothèque nationale de France qui l'a catalogué en 2021) sur lequel figure, seul, le titre « Une seule pensée » et qui, surtout, est dépourvu de la strophe ultime et du mot *Liberté* final métamorphosant, et dans le fond et dans la forme,

le poème. (N'y est pas non plus porté le nom de la femme aimée d'Éluard qu'il pensait, dira-t-il, « révéler pour conclure ».) Cette mise au propre, qui compte vingt strophes et porte encore un ajout et des changements dans l'ordre des vers aux troisième et quatrième strophes ainsi que des corrections aux huitième et neuvième (cette dernière, déjà retravaillée sur le brouillon conservé au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis), mais qui est signée, et donc achevée aux yeux d'Éluard, est probablement contemporaine de sa composition à l'été 1941. Le poème d'amour n'est donc pas seulement l'inspiration originelle, mais la forme achevée d'un premier état se terminant par une ultime reprise de l'excipit « J'écris ton nom » de chaque strophe, en l'occurrence suivi du point final, et il est frappant de constater comme, de « l'absence sans désirs » à « l'espoir sans souvenirs », les ultimes strophes, lues dans la perspective d'un poème d'amour scandé jusqu'à la dernière par la récurrence de l'excipit, retrouvent naturellement leur sens originel.

Le manuscrit Fouchet que nous proposons ici, composé comme le manuscrit Trutat sur deux feuillets de même format présentant la même pliure centrale et ne s'en distinguant que par un seul adjectif (*vide* substitué à *ouverte* au troisième vers de la treizième strophe), **en constitue la mise au propre immédiatement postérieure**, rédigée à l'identique en deux fois dix strophes, de la même écriture – jusqu'au trait soulignant à même distance le titre « Une seule pensée » –, et **comme lui dépourvu à ce stade de l'ultime et future vingt-et-unième strophe et du mot *Liberté* final** ; l'aspect différent du papier sur lequel ils ont été écrits (sa blancheur ou sa brunissure) s'expliquant par les conditions dissemblables de leur conservation pendant huit décennies : dans une chemise ou un tiroir pour le premier ; dans un cadre exposé à la lumière du jour pour le second (les deux manuscrits sont présentés en regard aux pages 12 à 15).

« Et par le pouvoir d'un mot / Je recommence ma vie / Je suis né pour te connaître / Pour te nommer / Liberté. » De quelle façon et à quel moment Éluard ajoute-t-il cette fameuse vingt-et-unième strophe finale à visée politique qui transforme radicalement le sens de son poème sur cette deuxième mise au propre que nous proposons ici, exécutée dans la foulée de la première, mais qui contrairement à elle n'est sans doute pas encore signée et dont, surtout, l'excipit « J'écris ton nom » n'est pas suivi du point final ? La porte-t-il en premier lieu sur son brouillon ou l'y reporte-t-il après l'avoir inscrite directement sur le manuscrit qu'il destine à Max-Pol Fouchet ? Il est évidemment impossible de répondre à ces questions sans se perdre en conjectures, mais il est à remarquer qu'elle figure sans rature sur notre manuscrit comme sur le brouillon sur lequel Éluard reporte quelquefois la dernière des corrections successives qu'il fait au fil de la plume (le deuxième vers de la huitième strophe du manuscrit Trutat par exemple).

Il apparaît en tout cas hors de doute que **Paul Éluard porte dans un second temps la strophe et le mot ultimes sur le manuscrit** : ces vers s'y distinguent des strophes précédentes par l'encre plus foncée, le trait de plume plus épais et l'inclinaison plus accusée de la graphie. Ces éléments ne sauraient suffire en eux-mêmes à établir la réalité de l'ajout, mais le fait qu'ils soient corroborés par l'extrême similitude des manuscrits Trutat et Fouchet en termes de présentation matérielle, de graphie et de contenu (un seul mot distingue leur forme finale), c'est-à-dire tant dans le fond que dans la forme, autorisent à l'affirmer.

Il reste en revanche difficile d'établir à quel moment ces derniers vers ont été ajoutés par le poète sur ce manuscrit qu'il remettra à Fouchet à la mi-mai 1942. Est-ce peu après la recopie des vingt premières strophes dès l'été 1941 de sa composition ? mais alors comment expliquer le maintien sur trois manuscrits (Trutat, Fouchet et Arnaud) du titre « Une seule pensée » pour deux poèmes si radicalement différents désormais ? Est-ce plus vraisemblablement au moment où s'approfondit la dimension politique de son engagement de plus en plus palpable dans ses poèmes à l'automne (avec la publication de *Sur les pentes inférieures*) ou à l'hiver (peut-être à Vézelay où il passe près de deux mois avec Nusch jusqu'à la mi-mars) voire au début du printemps 1942 (à Paris dans le mois précédant sa rencontre avec Fouchet) ? La question reste ouverte.

Sur le tramplin de ma porte
 Sur les objets familiers
 Sur le flot du feu béni
 Y'écris ton nom

 Sur toute chair accordée
 Sur le front de mes amis
 Sur chaque main qui se tend
 Y'écris ton nom

 Sur la vitre des surprises
 Sur les lèvres attentives
 Bien au-dessus du silence
 Y'écris ton nom

 Sur mes refuges détruits
 Sur mes phares écroulés
 Sur les murs de mon ennui
 Y'écris ton nom

 Sur l'absence sans desirs
 Sur la solitude nue
 Sur les marches de la mort
 Y'écris ton nom

 Sur la santé revenue
 Sur le risque disparu
 Sur l'espoir sans souvenirs
 Y'écris ton nom

 Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer
 Liberté.

Paul Arnaud

HISTORIQUE MANUSCRIT AUTOGRAPHE SIGNÉ DU POÈME TEL QU'IL PARAÎT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN JUIN 1942 À ALGER DANS LA REVUE FONTAINE.

Peut-être même l'intention initiale de Paul Éluard était-elle de publier un poème d'amour (ce qui paraît de lui pendant la guerre n'a pas nécessairement de caractère politique) et non le poème à visée performative qu'il était déjà devenu, sans cette dernière strophe donc, puisque, à en croire Max-Pol Fouchet lui-même, le poète ne paraissait pas vraiment souhaiter la publication, à tout le moins exhaustive, de son poème, qu'il a pu surtout vouloir mettre en sécurité : « jamais la censure ne permettrait l'impression d'un tel texte, et si par inadvertance elle le laissait passer, nous aurions des "ennuis" ». Il est en tout cas établi que **le manuscrit Fouchet proposé ici est la première version définitive du poème, signée, sur laquelle apparaît pour la première fois, et ajoutée par Éluard à son premier état, la strophe finale donnant au poème le sens qui le rendra célèbre.**

À quel moment Éluard change-t-il alors le titre « Une seule pensée » qui apparaît biffé, et remplacé par « Liberté », sur ce manuscrit Fouchet, mais aussi sur celui qu'utilisera Noël Arnaud en septembre 1942 pour l'impression de *Poésie et Vérité 1942* et que conserve aujourd'hui le Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne ? Est-ce dès le stade du brouillon où le titre initial raturé, se lit à peine ? mais alors pourquoi le porter, puis le biffer, sur deux manuscrits se voulant définitifs ? Dans une conférence à l'Institut français de Prague le 9 avril 1946, Éluard assurera que « le poète ne connaît le titre de son poème qu'après l'avoir écrit » ; et de fait, ces deux mises au propre réalisées coup sur coup (celle pour Fouchet en premier, comme le prouve l'adjectif *impossibles* biffé et remplacé par *déployées* à la onzième strophe, alors que seul ce dernier mot figure sur celle pour Arnaud) portaient initialement toutes deux le seul titre « Une seule pensée ». **La décision de biffer le titre initial** (qu'impose aussi la nécessité de distinguer le nouveau poème de sa version primitive achevée) **et d'y substituer « Liberté » aura certainement été prise à la relecture** (ainsi que la biffure, sur les deux manuscrits, de la conjonction *et* au troisième vers), **lorsque Éluard s'apprête à le confier à Fouchet** et à en garder la copie qu'il vient sans doute de réaliser (l'encre, la graphie et la composition sur trois pages en est différente) et remettra à Arnaud en vue de la publication de *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 15 à 18). Ce ne serait ainsi qu'après avoir modifié le titre sur ces deux mises au propre qu'Éluard aurait reporté le titre « Liberté » sur son brouillon en raturant le titre originel jusqu'à le faire pratiquement disparaître, estompant la trace du poème d'amour initial que seul préservait désormais le titre « Une seule pensée » intact du manuscrit Trutat.

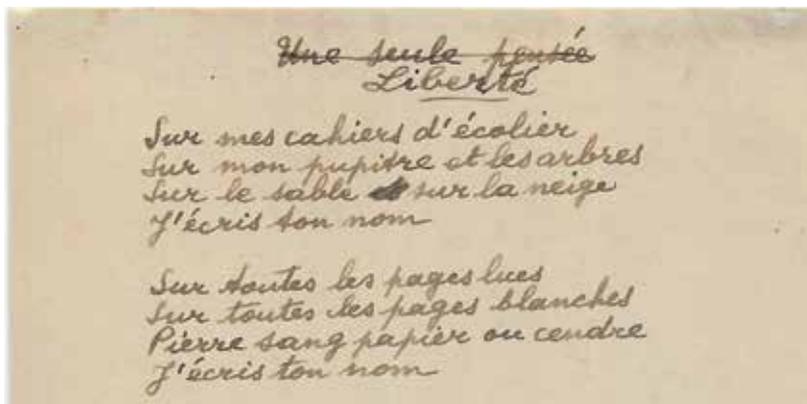
C'est au cours du seul voyage qu'il effectue en métropole cette année-là, entre les 7 et 22 mai 1942, que Fouchet voit le poète à trois reprises : « Je voulais rencontrer, avant tous autres, Paul Éluard. Je l'admirais et savais quel était son combat. Il représentait pour moi, à en juger par ses poèmes, une Résistance non pas limitée à l'événement immédiat, dont il souffrait pourtant atrocement, mais consciente de l'avenir des hommes. Je me rendis chez lui. Aussitôt j'éprouvai la séduction qu'il exerçait par la gravité, la beauté même du visage, la noblesse du ton. Le tremblement presque constant de ses mains s'accordait avec celui de la voix. Ce tremblement des doigts résultait peut-être d'une maladie, je ne sais, mais je ne l'interprétais pas ainsi. Il me semblait traduire une approche vers le secret des choses et des êtres, vers leur fragilité. Ces mains tremblantes m'émurent

plus encore que le regard. Pour l'homme jeune que j'étais, Éluard apparaissait comme "le" poète. Sa sérénité aussi, lorsque nous parlions des événements, me surprenait. Cette entrevue première fut comme un lac de calme, de certitude. » (*Un jour je m'en souviens*, p. 87-88). Après une deuxième rencontre dans un restaurant de la rue de Grenelle, où il lui parle « de la victoire inéluctable des Alliés, de la défaite certaine des Allemands », le poète lui remet des tracts, des imprimés clandestins ; puis, lors d'une troisième et ultime entrevue, **Éluard confie à Fouchet le texte de « Liberté », ces deux feuillets qu'il emporte, pliés, avec lui à Alger : le précieux et emblématique manuscrit proposé ici.**

Ces deux feuillets sont ceux à partir desquels sera publié pour la première fois le poème mythique dans la livraison de juin 1942 de la revue *Fontaine* sous le titre premier « Une seule pensée », seul moyen d'échapper à la censure, alors qu'Éluard lui avait déjà choisi « Liberté » comme l'atteste la biffure du titre original et sa substitution par le mot-symbole.

Le texte manuscrit est rigoureusement identique au texte imprimé avec au pluriel, conformes, les deux mots *désirs* et *souvenirs* des antépénultième et avant-dernière strophes (qui sont d'ailleurs au pluriel sur tous les manuscrits rédigés par Éluard en 1942, y compris sur celui confié à Arnaud pour l'édition en tête de *Poésie et Vérité 1942* où ils seront fautiveusement imprimés au singulier, une coquille maintes fois reproduite par la suite).

« UNE SEULE PENSÉE » TRANSMUÉE EN « LIBERTÉ » :
UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL
SUR LEQUEL EST VISIBLE LE PREMIER ÉTAT
JUSQU'ICI INCONNU DU POÈME



Les deux chronologies ci-après répertorient les 8 versions autographes connues du poème et ses 20 publications identifiées entre 1942 et 1944, intégrales pour quinze d'entre elles, sous l'un ou l'autre titre.

28681

8 VERSIONS AUTOGRAPHES CONNUES DU POÈME

- Manuscrit Dominique Éluard : brouillon, signé, avec modifications aux 7^e et 8^e strophes et ajout des 9^e à 11^e et de la 21^e (et dernière) strophes avec le mot final *Liberté* ; conservé par Éluard, il a été offert après sa mort par sa dernière épouse au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis en 1955.
↳ *Ce premier manuscrit porte la trace de plusieurs états successifs.*
- Manuscrit Jacqueline Trutat : première mise au propre, titrée « Une seule pensée », signée, ne comportant que 20 strophes (la dernière avec le mot final *Liberté* en est absente) avec corrections aux 3^e et 4^e, 7^e à 9^e et 12^e strophes ; offert par Éluard après la mort de Nusch (1946) à Jacqueline Trutat, cette dernière en a fait don à la Bibliothèque nationale de France en 2016.
↳ *Cette première mise au propre, dépourvue de la dernière strophe, porte pour seul titre « Une seule pensée ».*
- **Manuscrit Max-Pol Fouchet** : mise au propre conforme en son premier état à la précédente et premier manuscrit à comporter, ajoutée dans un second temps (avant mai 1942), la 21^e et dernière strophe avec le mot final *Liberté*, le titre « Une seule pensée » biffé et remplacé par « Liberté », et deux repentirs (*et biffé au 3^e vers ; déployées substitué à impossibles* à la 11^e strophe) ; confié par Éluard à Max-Pol Fouchet mi-mai 1942 à Paris en vue de la première publication en revue, dans *Fontaine*, à Alger en juin 1942 (vente Fouchet, Mayenne, 8.10.2022), il est proposé ici (cf. n° 7).
- Manuscrit Noël Arnaud : recopie, non signée, de la mise au propre précédente, portant elle aussi le titre « Une seule pensée » biffé et remplacé par « Liberté », mais uniquement un repentir (*et biffé au 3^e vers*) ; utilisé à Paris début octobre 1942 par le groupe de la Main à plume pour l'édition de *Poésie et vérité 1942* (qui contient le poème), il a été acquis auprès de Noël Arnaud par le Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne en 2002.
↳ *Cette première mise au propre à laquelle a été ajoutée la dernière strophe, ainsi que sa recopie portent toutes les deux le titre « Une seule pensée », biffé et remplacé par « Liberté ».*
- **Manuscrit Louis Parrot** : première recopie, signée, portant le titre définitif « Liberté » et un seul repentir (*et biffé au 3^e vers*) ; confié le 18 ou 19 septembre 1942 avec le manuscrit complet de *Poésie et vérité 1942* à Paris par Éluard à Gabriel Audisio, qui le postera depuis Marseille à Clermont-Ferrand pour Louis Parrot, afin qu'il fasse copie à Albert Béguin des poèmes qui lui manquent pour l'édition suisse, il a été offert (ou vendu) par Lucien Scheler à José Corti (vente Corti, Marseille, 28.6.2022) et est également proposé ici (cf. n° 19).
↳ *Ce manuscrit est le premier à porter pour seul titre « Liberté ».*
- Manuscrit Gérard Cramer : recopie titrée « Liberté », incluse dans le projet abandonné d'un *Livre ouvert III* réunissant 43 poèmes composés en 1942 et 1943 et où il figure distrait du recueil *Poésie et vérité 1942* ; communiqué au sein de cet ensemble à des fins d'édition ou bien offert après la guerre par Éluard à l'éditeur suisse Gérard Cramer (Christie's, 6.11.2013, n° 106), il n'a pas pu être consulté.
- Manuscrit Jacques Millot : recopie, sous le titre « Une seule pensée », du poème tel que paru dans *Fontaine*, in fine d'un second projet, abandonné aussi (peut-être réunion bibliophilique *ad hoc*), de *Livre ouvert III* contenant, selon la table des matières, 50 poèmes composés entre 1942 et 1944 ; vendu par Éluard dans cet ensemble, enrichi de gouaches originales réalisées par lui-même selon le procédé Rorschach, au professeur Millot (Paris, Ader, 15.6.1991, n° 65), il est en main privée et nous remercions son détenteur de nous l'avoir aimablement présenté.
- Manuscrit de recopie tardive, soigneusement rédigé sur 5 feuillets, titré « Liberté », sans provenance avérée, en tous points conforme à l'édition de *Poésie et Vérité 1942* par la Main à plume (vente Laurent-Guilloux-Buffetaud, 18.4.1991, n° 42).
↳ *Ces trois derniers manuscrits sont postérieurs à 1942.*

20 PUBLICATIONS IDENTIFIÉES (DONT 15 INTÉGRALES) ENTRE 1942 ET 1944

La mention « singulier » ou « pluriel » portée entre crochets précise le nombre des mots désirs et souvenirs pour chaque publication.

- « Une seule pensée » in *Fontaine*, Alger, juin 1942 [pluriel] (cf. n° 12) ;
- [extrait, sans titre : deux dernières strophes] in *Candide*, Clermont-Ferrand, 2.9.1942 (cf. n° 13) ;
- « Une seule pensée » in *La France libre*, Londres, 15.9.1942 [pluriel] (cf. n° 14) ;
- « Liberté » in *Poésie et Vérité 1942*, éd. La Main à plume, Paris, oct. 1942 [singulier] (cf. n° 15-18) ;
- [extrait, sans titre : 7^e, 8^e, 9^e, 12^e, 16^e, 17^e et dernière strophes] in *Le Figaro*, Lyon, 20.10.1942 ;
- [extrait, sans titre : dernière strophe] in *L'Effort*, Clermont-Ferrand, 19.12.1942 ;
- « Liberté » in *Poésie et Vérité 1942*, éd. La Baconnière, Neuchâtel, 20.2.1943 [pluriel] (cf. n° 20-21) ;
- « Liberté » in *Poésie et Vérité 1942*, Éditions de la revue Fontaine, Alger, avril 1943 [sing.] (cf. n° 42) ;
- « Une seule pensée » in *La Revue du monde libre*, Londres, avril 1943 [pluriel] (cf. n° 41) ;
- [extrait, sans titre : 8^e strophe (2 premiers vers) et les 3 derniers vers] in *France*, Londres, 12.10.1943 ;
- « Une seule pensée » in *France Amérique*, New York, 19.12.1943 [pluriel] ;
- « Liberté » in *Poetry and Truth 1942*, London Gallery Ed., Londres, mai 1944 [singulier] (cf. n° 50) ;
- « Liberté » in *Paul Éluard*, par L. Parrot, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », Lyon, 10.5.1944 [pluriel] ;
- « Une seule pensée » in *Fontaine*, Alger, juin 1944 [singulier] ;
- « Liberté » in *Dignes de vivre*, Éditions littéraire et Julliard, Monaco et Paris, 1.7.1944 [pluriel] ;
- « Liberté » in *L'Honneur des poètes*, Atlantica ed., Rio de Janeiro, 14.7.1944 [singulier] (cf. n° 51) ;
- « Liberté » in *Choix*, Londres, juillet 1944 [singulier] (cf. n° 52) ;
- « Liberté », plaquette séparée, par les FTP français du Lot, Cahors, août 1944 [pluriel] ;
- [extrait, sans titre : deux dernières strophes] in *L'Aube*, Paris, 31.8.1944 [pluriel] ;
- « Liberté » in *Les Étoiles du Quercy*, Cahors, 20.9.1944 [pluriel].

29/4/42

Mon cher Seghers,

je suis heureux de votre accord. Parrot va vous envoyer ce texte. Il vous paraîtra peut-être étrange, mais j'y tiens beaucoup. Je crois qu'il s'appuie sur la partie forte de ce qui a été une volonté commune, un désir très élevé.

Je vous remercie de me promettre de vous occuper très activement de sa publication. Parrot, qui sait bien ce que je veux, vous donnera toutes indications utiles et corrigera les épreuves. Vous avez tous deux toute ma confiance. J'espère que vous viendrez bientôt ici. Votre ami

Paul Eluard

J'aime le format de Paris 42.

PAUL ÉLUARD

8 Lettre autographe signée à Pierre Seghers

1 200 €

29 avril 1942

1 carte autographe signée (105 x 145 mm) rédigée à l'encre noire, cachet de la poste « 23.IV.42 ».

Importante lettre de Paul Éluard remerciant l'éditeur Pierre Seghers d'avoir sans délai donné son accord pour publier *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle* (cf. n° 9-10), reprise d'une conférence tenue à l'initiative de la compagnie du Diable écarlate de Sylvain Itkine le 21 février 1939 et des fragments lus ce soir-là mêlant Rimbaud, Apollinaire, Laforgue, Roussel à Jules Jouy et au rêve d'un enfant de onze ans.

C'est donc au surréalisme dont il n'a pas abandonné l'ambition en ce sombre printemps de 1942 que Paul Éluard fait référence lorsqu'il dit à son correspondant son attachement à ce texte qui lui « paraîtra peut-être étrange, mais j'y tiens beaucoup. Je crois qu'il s'appuie sur la partie forte de ce qui a été une volonté commune, un désir très élevé ».

Un jalon marquant des préoccupations du poète pendant la guerre.

29201



Poètes qui s'ignorent
et
poètes qui s'oublient,

POESIE INVOLONTAIRE
ET POESIE INTENTIONNELLE

À mon cher René
très affectueusement,

~~Paul Lard~~

**Poètes qui s'ignorent
et
Poètes qui s'oublient**

PAUL ÉLUARD

9 Poésie involontaire et Poésie intentionnelle

2 500 €

Villeneuve-lès-Avignon, *Poésie 42, (24 juin) 1942*

1 vol. (130 x 210 mm) de 67 p. et [2] f. Broché.

Édition originale. Un des 1500 exemplaires numérotés sur vélin (n° 1248).

Envoi signé : « Poètes qui s'ignorent et poètes qui s'oublient, à mon cher René [Char], très affectueusement, Paul Éluard ». Éluard, qui cite deux fois Char dans le recueil (p. 57), reprend dans cet envoi le texte de la bande à parution, laquelle est jointe.

Le texte d'Éluard que publie Seghers est celui d'une conférence prononcée avant-guerre, le 21 février 1939, et de fragments lus au cours de la soirée, à l'initiative de la compagnie du Diable écarlate dirigée par Sylvain Itkine dont la troupe avait joué dans les usines occupées lors des grandes grèves de juin 1936. L'intervention du poète au Proscenium d'Europe du Théâtre Pigalle, avait été annoncée à grand renfort d'encarts dans la presse. Le 25 mai 1939, *Excelsior* revenait sur cette « "séance de poésie involontaire et de poésie intentionnelle" présentée par une conférence de Paul Éluard, où, à côté des poèmes de Rimbaud, d'Apollinaire, de Laforgue et de Raymond Roussel, on entendait *le Vieux Paralytique*, de Jules Jouy, *les Admirables Secrets du Grand Albert*, un rêve d'un enfant de onze ans, une lettre de la religieuse portugaise et *les Impudiques*, de Victor Litschfousse ».

Sondé à la demande du poète par Louis Parrot dans la seconde quinzaine d'avril 1942, l'éditeur donne immédiatement son accord à Éluard qui l'en remercie promptement dans une lettre proposée ici (cf. n° 8), disant l'importance que revêt à ses yeux ce texte qui « s'appuie sur la partie forte de ce qui a été une volonté commune, un désir très élevé ». Dès qu'il le reçoit de Parrot, Seghers s'enthousiasme auprès d'Éluard le 22 mai 1942 : « J'ai lu votre texte et les citations avec une belle joie, je suis ravi, et je vais m'employer au succès absolument certain. [...] Je pars pour Lyon mardi apporter le texte à l'imprimeur. [...] Je prends pour vous mes dernières rames de papier ». Le poète, souhaitant son livre « utile, fécond », précise deux jours plus tard son « intention profonde » à Parrot : « amener l'esprit poétique en France dans des contrées mal appréciées jusqu'ici, à une plus vaste objectivité, à sa mère, "la vie de tous les hommes" ». Alors que des extraits paraissent bientôt dans *La Conquête du monde par l'image* et la Main à plume, le projet s'enrichit de citations nouvelles, puis des tracasseries de la censure diffèrent la parution du livre, sous presse le 8 juillet 1942, en retard sur l'achevé d'imprimer.

Une publication surréaliste significative en pleine Occupation.

29037

10 Poésie involontaire et Poésie intentionnelle

450 €

Édition originale.

Un des 75 premiers exemplaires sur vergé (n° 58).

10434



H

PAUL ÉLUARD

11 La Dernière Nuit

3 000 €

Paris, [Cahiers d'art, Christian Zervos], [juillet] 1942

1 vol. (175 x 230 mm) non paginé de [10] f. et 1 planche. Broché, chemise et étui demi-marocain noir (Semet et Plumelle).

Édition originale. Tirage unique à 65 exemplaires, ornés d'un frontispice par Henri Laurens, signés par l'auteur et l'artiste. Un des 53 exemplaires sur vélin d'Arches (n° 42).

Rien ne permet de dater avec certitude la composition ni la publication de cet ensemble de 7 poèmes, souvent tenu, sur la foi de l'achevé d'imprimer fallacieux du 3 avril 1942 de *Poésie et Vérité 1942* dans lequel il est repris (cf. n° 15 à 18) et de la présence attestée d'Éluard à Vézelay chez les Zervos au premier trimestre 1942, pour avoir été publié par les éditions Cahiers d'art à ce moment-là, voire dès le mois de janvier. Il est cependant peu probable que *La Dernière Nuit* ait été composé avant juin 1942 et, en tout cas, édité avant l'été. Jean-Charles Gateau affirme, sans citer de sources (p. 277), que ce serait en réaction aux exécutions les 23 et 30 mai des trois communistes fondateurs en février 1941 de *La Pensée libre* clandestine, Georges Politzer, Jacques Solomon et Jacques Decour, ce dernier aussi à l'origine des *Lettres françaises* avec Jean Paulhan, qu'Éluard aurait publié fin juin ce livre. Dans les deux lettres qu'il adresse à Louis Parrot les 20 et 28 août pour le prier de trouver un éditeur suisse à une série de poèmes « sous le titre *Poésie et Vérité 1942* » dont il établit l'ordre, il parle d'ailleurs des « 7 poèmes de la dernière nuit qui vont paraître dans *Poésie 42* » (ce qui ne sera pas le cas), dont « Seghers a une bonne copie » (Scheler, p. 148-152), et non de la publication aux Cahiers d'art, sans doute parce qu'il sait que son correspondant n'en dispose pas. À cette date en tout cas, l'ouvrage a déjà paru, comme l'attestent les envois du 9 juillet à Max Jacob sur les épreuves et du 1^{er} août à Francis Poulenc sur son exemplaire (vente Ader du 20 juin 2017, lot 194).

Il existe même un bon à tirer daté du 4 avril 1942 signé par Éluard sur la page de titre corrigée du livre, après laquelle ont été reliés les poèmes manuscrits d'« Écris plus vite », les épreuves corrigées de leur publication dans *Messages* et ceux de *La Dernière Nuit*, seuls publiés comme tels *in fine* (coll. Yves Breton, Hôtel Drouot, 16.6.1954, n° 140).

Les poèmes, au ton offensif, sont clairement dirigés contre l'occupant : « Des hommes vont venir qui n'ont plus peur d'eux-mêmes / Car ils sont sûrs de tous les hommes / Car l'ennemi à figure d'homme disparaît. »

Le refus fondateur d'Éluard, ouvrant la voie à la résistance littéraire clandestine, en son adéquat exemplaire n° 42.

27412



FONTAINE

REVUE MENSUELLE DE LA POÉSIE ET DES LETTRES FRANÇAISES

22

PAUL ELUARD	Une seule Pensée
ANDRÉ GIDE	Trois Rencontres avec Verlaine
JEAN CAYROL	Le sombre Visage
ANDRÉ ROUSSEAUX	Péguy, Bergson et Proust
RENÉ MASSAT	Pistes mélangées
ALBERT BEGUIN	Quatre de nos Poètes
PIERRE EMMANUEL	Cantos
JEAN ORIEUX	Fontagne (II)
GABRIEL AUDISIO	Rhapsodie du temps présent

CHRONIQUES

Air de Paris, par G. A.

HENRI HELL	A propos de la « nouvelle Poésie française »
YVONNE GENOVA..	Elsa Triolet ou le nouveau Réalisme français
LUC DIETRICH	Sur « Le Chiffre des Choses »
ROLLAND-SIMON....	Propos : Vivre ou mourir devant un miroir

LES LIVRES - LES REVUES

par

G.-E. CLANCIER, YVONNE GENOVA, MAX-POL FOUCHET

JUIN 1942

PAUL ÉLUARD

12 « Une seule pensée »

1 000 €

In *Fontaine* (Alger), n° 22, juin 1942

1 vol. (160 x 235 mm) de 232 p. et [8] f. Broché, sous couverture imprimée en rouge et noir.

Première parution de « Liberté » sous son titre originel « Une seule pensée », en ouverture du numéro de la revue *Fontaine* de juin 1942, tiré à seulement un millier d'exemplaires. Le texte publié est strictement celui du manuscrit confié par Éluard (cf. n° 7), avec les deux mots *désirs* et *souvenirs* au pluriel (antépénultième et avant-dernière strophes).

Visé et autorisé par la censure à Alger, le poème porte comme titre « Une seule pensée » alors qu'Éluard l'a déjà renommé « Liberté », comme en atteste le manuscrit ayant les deux titres (le premier biffé) qu'il a confié à Max-Pol Fouchet à la mi-mai 1942 (cf. n° 7). « Je donnai à Paul l'assurance que je publierais le poème dans *Fontaine*, et même en tête de la revue, en éditorial, raconte Fouchet (*Un jour, je m'en souviens...*, p. 89-90). C'est impossible, me répondit-il, jamais la censure ne permettrait l'impression d'un tel texte [...]. C'était pour moi comme un défi. Il me fallait publier "Une seule pensée" ». Où se comprend aisément le choix du directeur de *Fontaine* de conserver ce titre initial, qu'il préférerait d'ailleurs, dans l'espoir de tromper la censure.

Fouchet fait composer le texte à Alger et soumet les épreuves au censeur français : « Un censeur allemand se tenait à ses côtés, mais heureusement ne comprenait guère notre langue. Le Français commença de lire le poème. Au bout d'une dizaine de quatrains, il me regarda, l'air excédé : "Ah, je vois ce qu'il en est, c'est un poème d'amour... Vous, les poètes, vous répétez toujours la même chose !" Je ne le détrompai pas. Il haussa les épaules, lança un clin d'œil coquin à l'Allemand, apposa le cachet d'autorisation sur les épreuves, sans poursuivre sa lecture jusqu'au dernier quatrain. Je sortis de son bureau, le cœur battant. Un miracle, un miracle, me répétais-je. Ainsi « Liberté » ou plutôt « Une seule pensée » d'Éluard put paraître dans *Fontaine*, en éditorial, et non pas clandestinement, ce qui aurait réduit son audience, mais en pleine lumière » (*Ibid.*, p. 90-91).

Sitôt ce numéro de *Fontaine* parvenu en zone non occupée à la fin août 1942, les deux dernières strophes du poème sont étonnamment citées dans l'hebdomadaire *Candide* le 2 septembre (cf. n° 13), peu avant que le poème soit repris *in extenso* à Londres, sous le même titre « Une seule pensée », dans *La France libre* du 15 septembre 1942 (cf. n° 14). C'est alors que, dès les premiers jours d'octobre, le groupe La Main à plume le publie à Paris d'après un autre manuscrit (sur lesquels les mots *désirs* et *souvenirs* figurent bien au pluriel, alors qu'ils seront imprimés au singulier) dans la plaquette *Poésie et Vérité 1942* pour la première fois sous le titre « Liberté » (cf. n° 15 à 18) ; édition reprise par Fouchet à Alger en avril 1943 aux Éditions de la revue *Fontaine*, dans la collection « Les relais de Fontaine » dont c'est le premier titre. Le 20 février précédent, le poème paraît en Suisse, à Neuchâtel, dans la « collection des Cahiers du Rhône » d'Albert Béguin, au sein d'une deuxième édition, augmentée, de *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 20-21), à nouveau sous le titre « Liberté » (mais avec la marque du pluriel aux mots *désirs* et *souvenirs*). C'est encore d'après le texte paru dans *Fontaine*, sous son titre originel « Une seule pensée », que le poème est publié

à Londres en avril 1943 dans la *Revue du monde libre* (cf. n° 41) dont la *Royal Air Force* larguera nombre d'exemplaires sur la France occupée ; à New York le 19 décembre 1943 dans le journal *France Amérique* ; à nouveau à Alger en juin 1944 dans la revue *Fontaine* ; et à Rio de Janeiro en juillet 1944 (cf. n° 51). Parallèlement, voit le jour une édition bilingue de *Poetry and Truth 1942* incluant « Liberty » à Londres en mai 1944 (cf. n° 50) ; une deuxième parution du poème sous le titre « Liberté » à Londres dans la première livraison de la revue *Choix* en juillet 1944 (cf. n° 52) ; une publication pour le compte des éditions Julliard au sein du recueil d'Éluard *Dignes de vivre* ce même mois ; et une première édition séparée en plaquette du poème à la Libération par les éditions des Francs-tireurs partisans français du Lot (se reporter à la recension complète p. 61).

Un document mythique, et un numéro de *Fontaine* introuvable.

28962

13 Extrait du poème « Une seule pensée »

200 €

In Candida. Grand hebdomadaire littéraire et parisien, n° 963, 2 septembre 1942

1 journal (425 x 580 mm) de 6 p.

Curieux entrefilet que cet écho inattendu donné dans les colonnes de *Candida*, hebdomadaire politique et littéraire maurrassien d'extrême droite lancé en 1924 par les éditions Fayard, devenu un organe de presse maréchaliste (mais non collaborationniste, par nationalisme et germanophobie), à la publication « de très beaux vers [...] de Paul Éluard dans le dernier numéro de *Fontaine*, la revue de poésie si active et si vivante qui se publie mensuellement à Alger ». Et le journal de citer les deux dernières strophes du poème et le mot-sésame « Liberté » pour conclure laconiquement : « On a souvent reproché à M. Éluard d'être obscur. Ce n'est pas le cas. »

Il n'est pas douteux que c'est par Louis Parrot, journaliste avant-guerre à *Ce soir*, devenu rédacteur à l'agence Havas repliée à Clermont-Ferrand où s'est aussi installé *Candida*

en juillet 1940, que cet extrait emblématique du poème d'Éluard y paraît. Parrot, qui transmet à la Résistance des informations censurées, est en relation épistolaire constante avec le poète et fait tout son possible pour trouver à ses textes un débouché éditorial, en zone non occupée et en Suisse.

Candida continuera de paraître après l'invasion de la zone sud le 11 novembre 1942 (jusqu'à la fin de la guerre) et, à ce titre, sera interdit à la Libération.

Un étonnant jalon de la diffusion initiale du poème « Liberté ».

28889



14 « Une seule pensée »

1 000 €

In *La France libre*, n° 23, 15 septembre 1942

1 vol. (185 x 250 mm) de [2] f., p. 325-404 et [5] f. [publicités]. Broché.

Deuxième édition intégrale du poème « Une seule pensée », bientôt universellement connu sous le titre « Liberté ».

Le texte en est repris à Londres, depuis l'édition donnée à Alger par la revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet au mois de juin précédent.

Sous le titre « Poèmes », la revue *La France Libre* éditée à Londres sous la direction d'André Labarthe et de Raymond Aron, présente « Une seule pensée » de Paul Éluard et « Cantos » de Pierre Emmanuel ; suivis de quatre extraits de poèmes de Jules Supervielle, Pierre Jean Jouve, Pierre Emmanuel et Louis Aragon que cite Albert Béguin en conclusion. Tous ces textes sont extraits du numéro de juin 1942 de la revue *Fontaine*.

Cette parution est ainsi, chronologiquement, la deuxième publication intégrale du poème « Une seule pensée » (après *Fontaine*) et sa troisième mention (*Candide* n'en proposant qu'un extrait). Elle précède d'une quinzaine de jours la publication en tête de la plaquette *Poésie et vérité 1942* qui paraîtra à Paris, aux bons soins de La Main à plume, sous son titre définitif « Liberté » (cf. n° 15 à 18).

29162



PAUL ELUARD

**POÉSIE
ET
VÉRITÉ
1942**

LES ÉDITIONS DE LA MAIN À PLUME
11, RUE D'ANTOINETTE — PARIS (XVII^e)

PAUL ÉLUARD

15 Poésie et Vérité 1942

1 800 €

Paris, Éditions de la main à plume, (3 avril) [octobre] 1942

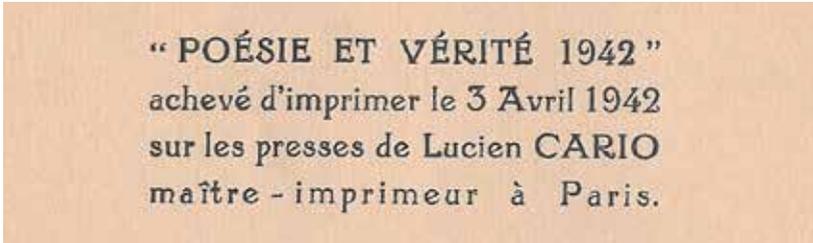
1 vol. (140 x 160 mm) de [16] f. Broché.

Édition originale.

Un des 20 exemplaires sur vergé teinté (n° 47).

Tous les poèmes réunis dans *Poésie et Vérité 1942* ont paru depuis moins d'un an en revue : dans *Fontaine* pour « Sur les pentes inférieures » et « Une seule pensée » / « Liberté » (cf. n° 6 et 12), *Poésie 42* pour « Dimanche après-midi », *Messages* pour « Écris plus vite » ; certains également au sein d'un recueil (« Dimanche après-midi » dans *Le Livre ouvert II*, cf. n° 2) ou en tiré à part (*Sur les pentes inférieures*, cf. n° 5-6), parfois confidentiellement (*La Dernière Nuit*, cf. n° 11), et il s'agit pour Éluard de les rassembler afin de fixer l'état d'esprit d'un moment historique charnière, qu'il vit comme un point de bascule, et en faire ainsi un jalon de l'entrée collective en résistance.

Premier recueil de poèmes de résistance du poète et le dernier publié au grand jour, *Poésie et vérité 1942* est repris de *Dichtung und Wahrheit* de Goethe, dont a précisément paru début 1942 chez Aubier la première traduction intégrale par Pierre du Colombier, couronnée par la Société des gens de lettres. Lorsque la plaquette d'Éluard sera sous presse à l'automne, ce sera, en plus d'obvier à la nouvelle exigence faite aux imprimeurs depuis le 15 mai d'un aval indispensable pour l'obtention du papier, l'autre raison qui conduira à l'antidater au 3 avril 1942 : en faire une réponse-manifeste aux autorités d'occupation, moins discrète que celle de Claude Roy, auteur en août 1942 d'un poème intitulé « Poésie et vérité » que publieront les Éditions de la revue Fontaine (cf. n° 35).



“ POÉSIE ET VÉRITÉ 1942 ”
achevé d'imprimer le 3 Avril 1942
sur les presses de Lucien CARIO
maître - imprimeur à Paris.

À l'automne 1941, Éluard est entré en contact avec le groupe surréaliste de la Main à plume (nom rimbaldien tiré d'*Une saison en enfer* : « La main à plume vaut la main à charrue ») et spécialement avec le jeune Noël Arnaud, le futur éditeur de *Poésie et Vérité 1942*. Dès la fin octobre 1941, en effet, les deux hommes ont des projets communs, comme en portent trace les lettres et pneumatiques que le premier adresse au second dont la Bibliothèque de l'Arsenal conserve des photocopies pour les seules années 1941-1942. « Je pense à cette phrase de Montesquieu, qui pourrait nous servir, ne serait-ce qu'en citation, lui écrit-il alors : “Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand

génie : il ne faut pas être au-dessus des hommes ; il faut être avec eux” », maxime présente dans les *Cahiers* de Montesquieu que vient de publier Bernard Grasset au printemps et dont la presse se fait l'écho.

L'intention avérée du poète est de retrouver la voie d'une « action surréaliste collective », comme il l'écrit à Arnaud le 5 décembre : « je reçois d'[Adolphe] Acker une lettre qui voudrait être une leçon. Cela n'aurait pas d'importance si je n'avais voulu nous savoir absolument solidaires. Comme il n'en est rien, je vous prie de bien vouloir retirer mon texte de votre publication. Croyez que je le regrette très sincèrement, car vous aviez ravivé l'espoir incommensurable que j'ai eu si longtemps en une action surréaliste collective. » Dans son *Histoire du surréalisme sous l'Occupation*, Michel Fauré a retracé dans le détail les vicissitudes des relations d'Éluard avec le groupe.

Depuis Vézelay où il demeure avec Nusch jusqu'à la mi-mars, Éluard écrit à Arnaud depuis l'hôtel du Cheval blanc : « la vie est plus facile ici qu'à Paris. Et ce pays est très beau sous la neige. Travaillez-vous ? [...] Je resterai absent le plus longtemps possible. Écrivez-moi. » Tandis que Pierre de Lescure et Vercors publient clandestinement à Paris *Le Silence de la mer* (cf. n° 22-23), Christian Zervos fait paraître au grand jour à ses Cahiers d'art *Le Livre ouvert II* d'Éluard (cf. n° 2) avec le poème « Dimanche après-midi » qu'Arnaud reproche au poète d'avoir publié dans la revue *Poésie 42* de Pierre Seghers par répugnance à soumettre des textes à la censure.

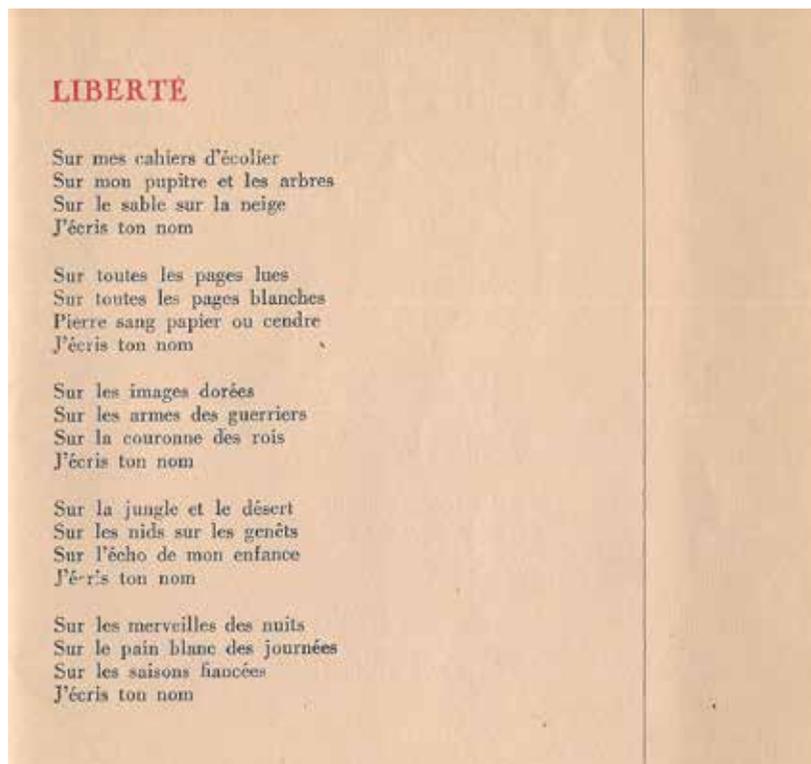
À son retour à Paris, Éluard reprend contact le 9 avril avec Arnaud pour publier des morceaux choisis de « Poésie involontaire et poésie intentionnelle » dans la prochaine parution de la Main à plume (lui ayant déjà donné un texte pour *Transfusion du verbe* édité en décembre) : « Voulez-vous passer samedi [11 avril] vers 5 heures ou dimanche à 11 heures prendre le texte que je termine. Je crois qu'il est trop long, et difficile à composer. Et peut-être aussi, à cause des citations, trop morceau de bravoure. Pour tout cela, tant pis ou tant mieux. Enfin, nous l'examinerons ensemble. » L'entrevue ne s'est-elle pas déroulée selon les vœux d'Éluard ? Toujours est-il que trois jours plus tard, il pense précisément à Seghers pour éditer concurremment le texte : « Seghers pourrait-il publier de moi, rapidement, très rapidement un texte suivi d'une petite anthologie, sous le titre *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle*. 48 pages environ. Mais la première condition est la rapidité », écrit-il à Louis Parrot le 14 avril (Scheler, p. 106). Seghers, enthousiasmé par *Le Livre ouvert II*, « admirable de courage et de ton », flatte-t-il Éluard, ne tarde pas à lui donner son accord le 20 avril : « Je publierai avec le plus vif plaisir un livre de vous, je vous promets de le faire passer avant tout autre » ; ce dont lui sait gré le poète, dans une lettre que nous proposons (cf. n° 8), pour la raison que ce texte « s'appuie sur la partie forte de ce qui a été une volonté commune, un désir très élevé ». Après bien des échanges et des difficultés, *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle* paraîtra en juillet (cf. n° 9-10).

Ce qui occupe bientôt Éluard et Arnaud, sans doute dès le mois de mai lorsque le poète s'apprête à confier à Fouchet le manuscrit de « Liberté » / « Une seule pensée » (cf. n° 7), c'est la publication de *Poésie et Vérité 1942* (cf. *supra*, p. 28-31). Les deux hommes y travaillent, sans l'évoquer dans leurs brefs échanges épistolaires qui exigent parfois la discrétion d'un seul à seul : « voulez-vous me téléphoner ce soir tard ou demain matin très tôt. Il faut

drait que je vous voie dans la journée », lui écrit le poète le 12 juin sur une carte pneumatique. En juillet, la Main à plume connaît de graves difficultés qui retardent l'exécution du projet, au point qu'Éluard songe à une autre édition de *Poésie et Vérité* 1942 en zone non occupée ou à l'étranger (cf. n° 19-21) comme il s'en ouvre à Parrot fin août : « Ce serait bien à *Poésie* 42, à cause du titre, ou aux éditions Charlot ? Sinon, en Suisse ? l'éditeur de Jouve ? ou à mes frais » (Scheler, p. 152). Les éditions de la Main à plume, sises 11 rue Dautancourt, l'adresse personnelle d'Arnaud dans le 17^e arrondissement mentionnée sur la couverture, éditeront finalement la plaquette en octobre.

Dès le 5 octobre 1942, Éluard adresse à Louis Parrot, en zone sud, cinq cents exemplaires de *Poésie et Vérité* 1942 ; d'autres sont communiqués au peintre Cicero Dias à l'ambassade du Brésil à Vichy, qui les transmet à Roland Penrose, à Londres. Parrot en fait lecture à Clermont-Ferrand ; Gabriel Audisio à Marseille : « C'était un message d'espoir qui nous venait de l'autre zone, un message semblable à celui que les prisonniers parvenaient parfois à nous transmettre de leurs cellules. La R.A.F. en lança des milliers d'exemplaires dans toute la France » (Louis Parrot, *L'Intelligence en guerre*, p. 99). Bientôt traduit par Penrose (cf. n° 50), le texte connaît un retentissement extraordinaire à travers le « monde libre ».

18602



PAUL ELUARD

**POÉSIE
ET
VÉRITÉ
1942**

*à José Corti
son ami*

Paul Eluard

LES ÉDITIONS DE LA MAIN A PLUME
11, RUE DAUTANCOURT — PARIS (XVII^e)

PAUL ÉLUARD

16 Poésie et Vérité 1942

3 000 €

Paris, Éditions de la main à plume, (3 avril) [octobre] 1942

1 vol. (110 x 130 mm) de [16] f. Broché.

Édition originale. Envoi signé : « à José Corti son ami Paul Éluard »

Lorsque *Poésie et vérité* 1942 paraît aux éditions de la Main à plume en octobre 1942, Louis Parrot, inquiet pour Paul Éluard, dont le nom figure sur la couverture, l'enjoint de se réfugier en Suisse, mais le poète refuse et demande l'hospitalité à José Corti : il « avait dû quitter précipitamment son domicile et ne savait pas où passer la nuit – cette nuit-là et les suivantes. Je lui dis que nous le recevrons de grand cœur, mais que s'il cherchait vraiment tranquillité et sûreté, nous ne pouvions les lui garantir [...]. Il se rendit à nos raisons et nous nous quittâmes [...] sur la promesse que je lui fis de lui trouver en province l'asile idéal. Il allait découvrir lui-même et peu après le refuge qu'il ne devait plus quitter jusqu'à la Libération » (*Souvenirs désordonnés*, p. 101).

L'éditeur de la rue de Médicis, qui avait publié Éluard à l'enseigne des Éditions surréalistes (*L'Immaculée Conception*, 1930 ; *Comme deux gouttes d'eau*, 1933), est en effet soupçonné d'éditer tracts et publications clandestines : les instigateurs des « Éditions de Minuit » sont activement recherchés ; son fils est surveillé. Le réfugié yougoslave Monny de Bouilly que rencontre Éluard par hasard le recommande au libraire Lucien Scheler, qui l'accueille avec Nusch rue de Tournon en octobre 1942. C'est le début de la vie clandestine.

Éluard ne tient pas rigueur à Corti de son refus et signe une préface au texte de Horace Walpole *Le Château d'Otrante, histoire gothique* qu'il publie en 1943 dans une traduction de Dominique Corticchiato, son fils. La collection « Romantique » fondée en 1941 privilégie les traductions de l'anglais, illustration de l'exigence de n'avoïr, comme l'inscrit l'éditeur sous la rose des vents identifiant les publications de sa maison, « rien de commun » avec l'occupant et le tombereau de traductions de l'allemand infligées au public français.

Si les deux hommes se retrouvent en 1945 pour publier *Rêves d'encre*, avec « vingt-huit images présentées par Paul Éluard, René Char, Julien Gracq et Gaston Bachelard », l'établissement des « listes noires » successives d'écrivains ayant collaboré par le Comité national des écrivains, où Éluard et Aragon se montrent parmi les plus intransigeants, conduit à leur rupture. Par suite d'une demande de Maurice Chapelan, inscrit sur ces listes, puis écarté par Aragon, de la publication dans une anthologie d'un texte d'Éluard édité par Corti, ce dernier adresse au poète ce mot malicieux : « Je ne savais pas qu'Aragon tenait boutique de blanchisserie ». Le mouvement d'humeur sera fatal à leur amitié : « je téléphonai trois ou quatre jours plus tard, racontera Corti. “Je suis justement en train de vous écrire, me dit Éluard car vous m'avez fait beaucoup, vraiment beaucoup de peine.” Éberlué, je demandai comment et en quoi. Il ajouta : “Attaquer Aragon, c'est m'attaquer moi-même”. Je tombai, comme on dit, de haut. Sa lettre me parvint. J'y lus ce dont il m'avait téléphoné l'essentiel. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que je compris qu'il s'agissait, en fait, et sans que rien ne le laissât deviner, d'une lettre qui devait être la dernière et devait dater la fin de notre amitié » (*ibid.*, p. 102). 28544'

pour Monsieur Horowicz
en témoignage d'une très
vive sympathie,

POÉSIE

ET

VÉRITÉ

1942

~~Paul Lord~~

Paris 1944

PAUL ÉLUARD

17 Poésie et Vérité 1942

1 800 €

Paris, Éditions de la main à plume, (3 avril) [octobre] 1942

1 vol. (110 x 130 mm) de [16] f. Broché.

Édition originale. Envoi signé : « Pour Monsieur Horowicz en témoignage d'une très vive sympathie, Paul Éluard Paris 1944 ».

C'est à l'été 1943, par l'intermédiaire de Max Jacob à Saint-Benoît-sur-Loire, que le libraire Lucien Scheler chez qui s'est réfugié Paul Éluard à l'automne précédent fait la connaissance du compositeur polonais Bronislaw Horowicz, metteur en scène d'opéras universellement connu dans les années d'après-guerre. En quête urgente et précipitée d'une nouvelle cachette aux derniers jours de l'Occupation, Horowicz est accueilli rue de Tournon par Scheler à un moment où Éluard rejoint le domicile de Christian et Yvonne Zervos rue du Bac. Peut-être est-ce au cours de l'une de ces journées décisives précédant la Libération que le poète lui a offert et dédicacé chaleureusement son recueil de l'automne 1942 « en témoignage d'une très vive sympathie ».

28642

18 Poésie et Vérité 1942

600 €

Paris, Éditions de la main à plume, (3 avril) [octobre] 1942

1 vol. (110 x 130 mm) de [16] f. Broché, dans une chemise de demi-chagrin rouge, titre au quatrième plat.

Édition originale.

29161

Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable et sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux

Sur la mousse des nuages
~~Sur les fleurs des prés~~
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et froide
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couloirs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Sur le miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gouvaquani
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le rempli de ma poche
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu-bleu
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes années

PAUL ÉLUARD

19 [Poésie et Vérité 1942]

80 000 €

[1941-1942]

27 feuillets de différents formats à l'encre noire, signé « Paul Éluard 1942 » pour « Liberté », sous chemise d'Arches fort (235 x 280 mm) titrée « Poésie et Vérité. 1942, par Paul Éluard » avec, en marge inférieure, indication de la main du poète des sections de son recueil : « Liberté. Sur les pentes inférieures. Écris plus vite. Dimanche après-midi. La dernière nuit ». Sous emboîtement de buffle rouge, titre à l'œser en long, doublure de chèvre velours noir (Renaud Vernier).

Manuscrit autographe complet de la plaquette publiée à l'automne 1942 sous le titre *Poésie et Vérité 1942* par le groupe surréaliste la Main à plume de Noël Arnaud, mais qui n'est pas celui utilisé pour cette édition-là dont il n'a jamais existé d'ensemble autographe complet, la plupart des pièces le constituant ayant été préalablement publiées à Paris en revue (seuls étaient à l'état manuscrit « Liberté », paru à Alger dans *Fontaine*, et acquis par le Musée de la résistance nationale auprès d'Arnaud ; ainsi que « Dimanche après-midi » et un fragment de « La dernière nuit »).

Cet ensemble est celui qu'Éluard a remis à Paris en septembre 1942 à Gabriel Audisio retournant à Marseille avant la parution parisienne de *Poésie et Vérité 1942*, pour qu'il l'adresse sans tarder à Clermont-Ferrand chez Louis Parrot, qui pourra ainsi faire copie à Albert Béguin des poèmes lui faisant défaut pour l'édition suisse, augmentée, en projet.

Désigné « manuscrit Parrot » dans les éditions postérieures à l'originale de 1968 des *Œuvres complètes* d'Éluard dans la « Bibliothèque de la Pléiade », il a selon toute vraisemblance été acquis par Lucien Scheler en même temps que les lettres reçues par Louis Parrot, publiées et commentées par ses soins dans *La Grande Espérance des poètes* en 1982. C'est sans doute dans ces années-là que le libraire de la rue de Tournon l'aura offert (plus probablement qu'il ne le lui aura vendu) à son voisin de la rue de Médicis l'éditeur José Corti (1895-1984), « lui aussi grand propagateur d'œuvres interdites » (p. 342), douloureusement éprouvé par la mort de son fils en déportation, en mémoire des visites qu'il lui rendit quelquefois au printemps 1944 avec Éluard de retour de son exil lozérien et qu'il évoque à l'occasion avec lui des décennies plus tard, comme il le note à propos de la remémoration d'une réunion du mois d'août 1944 : « Je croyais José Corti également des nôtres ce jour-là, mais il m'a récemment assuré du contraire » (p. 355).

Cet ensemble autographe complet de *Poésie et Vérité 1942*, composé de 23 poèmes, s'ouvre sur « Liberté », sous ce seul titre désormais, suivi des 7 poèmes de « Sur les pentes inférieures », des 7 poèmes d'« Écris plus vite » et de « Dimanche après-midi », pour se refermer sur les 7 poèmes de « La dernière nuit », soit l'ordre qui sera retenu pour la publication (sauf « Dimanche après-midi » finalement inséré avant « Écris plus vite »).

EXCEPTIONNEL MANUSCRIT DE PAUL ÉLUARD OFFERT À LOUIS PARROT
PUIS PAR LE LIBRAIRE LUCIEN SCHELER À L'ÉDITEUR JOSÉ CORTI
EN MÉMOIRE DE LEUR ENGAGEMENT RÉSISTANT AUX CÔTÉS DU POÈTE

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

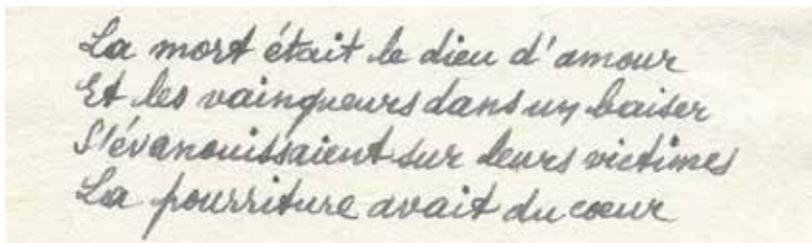
Liberté.

~~Paul Eluard~~

1942

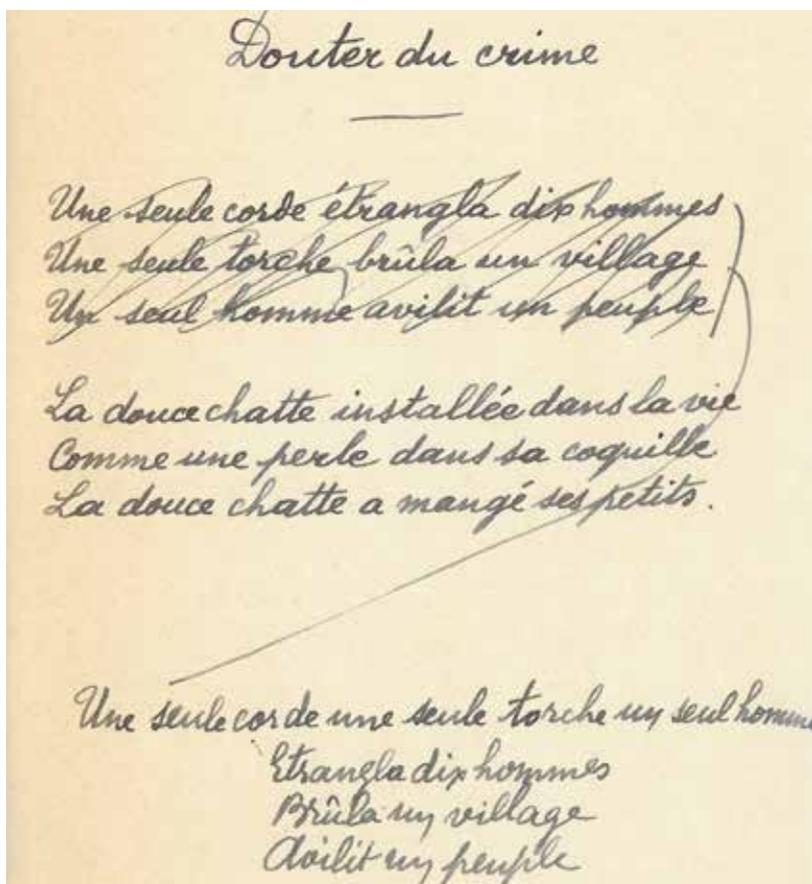
Le manuscrit de « Liberté », 2 feuillets (215 x 275 mm) à l'encre noire sur vergé fort, signé « Paul Éluard 1942 » en fin du second feuillet et bien complet de ses 21 quatrains, présente une seule biffure : la conjonction *et* au troisième vers « Sur le sable <et> sur la neige », qui ne figure dans aucune version imprimée, mais apparaît également sur le manuscrit ayant servi à Max-Pol Fouchet pour la publication dans la revue *Fontaine* (cf. n° 7) et sur celui utilisé par Noël Arnaud pour l'édition parisienne de *Poésie et Vérité 1942*. Ce texte autographe ne se distingue pas de la version publiée par la Main à plume, n'étaient, dans l'antépénultième et l'avant-dernière strophes, les marques du pluriel à *désirs* et à *souvenirs*, qui figurent sur tous les manuscrits rédigés par le poète, y compris sur celui ayant servi à Arnaud pour l'impression de *Poésie et Vérité 1942* où elles constituent donc une coquille, réitérée dans bien des éditions ultérieures (cf. n° 7, récapitulatif *in fine* p. 61). Exception faite du manuscrit Trutat titré uniquement « Une seule pensée » et dépourvu de la strophe finale et du mot *Liberté*, il s'agit de la quatrième version autographe connue du poème « Une seule pensée » / « Liberté » datant de 1942 (cf. *supra*, p. 60) : elle se place après le manuscrit portant de nombreuses corrections (Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis), après celui utilisé par Max-Pol Fouchet pour l'édition dans sa revue *Fontaine* (cf. n° 7) et après celui auquel a eu recours Noël Arnaud pour imprimer *Poésie et Vérité 1942* à l'automne 1942 (Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne). Il est en revanche le premier à porter le seul titre « Liberté », le titre original « Une seule pensée » n'y apparaissant pas, même biffé. Il s'agit sans nul doute de la copie effectuée par Éluard en septembre 1942 en vue de la remettre à Gabriel Audisio.

Le manuscrit de « Sur les pentes inférieures », 9 feuillets (175 x 225 mm) à l'encre noire sur un papier vergé ancien, est conforme en tous points à l'édition originale, telle que parue dans la revue *Poètes* en octobre 1941 (cf. n° 5-6), pour l'impression de laquelle il a été utilisé, comme en atteste la pagination des feuillets à l'angle supérieur droit au moyen d'un gros crayon de couleur bleue. Reprise ainsi en février 1943 dans l'édition suisse de *Poésie et Vérité 1942*, elle diffère en revanche de l'édition de septembre 1942 de la Main à plume dans laquelle le titre générique « Sur les pentes inférieures » a été substitué à celui du premier poème et ne couvre ainsi plus l'ensemble des sept poèmes ; ainsi que de la parution en janvier 1942 dans la revue *Fontaine* qui ne contient pas le poème « Patience » et dont diffèrent les deux vers centraux de la troisième strophe du poème « Un feu sans tache » : « Et les fiers vainqueurs vacillaient / Après leur besogne amoureuse » au lieu de « Et les vainqueurs dans un baiser / S'évanouissaient sur leurs victimes ». Il existe deux autres manuscrits autographes connus de cet ensemble : l'un, de travail, qu'Éluard fit relier dans son exemplaire, n° 1, de l'édition originale de 1941 (« Surréalisme et poésie contemporaine » [coll. Yves Breton], Hôtel Drouot, 1954, n° 138,



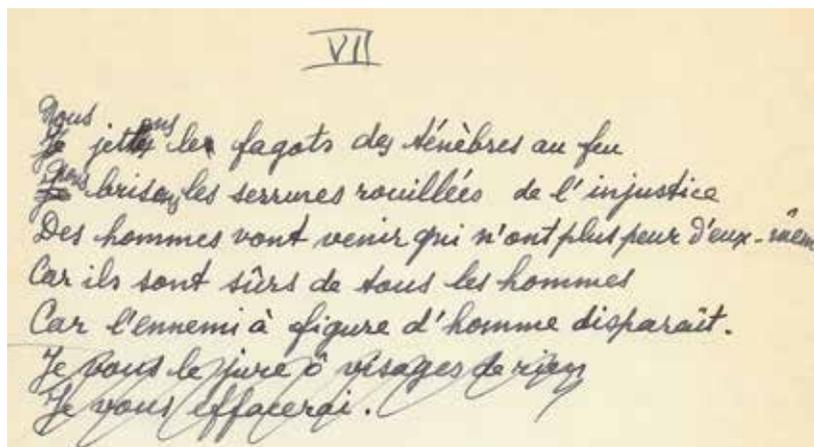
puis coll. Daniel Filipacchi, Christie's, 2004, n° 98, et vente Simone [Breton-]Collinet, Sotheby's, 2008, n° 222) ; l'autre, relié par Gauché avec une copie par Éluard de la préface de Paulhan, que nous proposons également (cf. n° 4).

Le manuscrit du poème « Écris plus vite », 8 feuillets (135 x 210 mm) sur papier filigrané « Japon Aussedat » paginés à la mine de plomb, initialement titré « Moralité » – le mot ayant été biffé et remplacé par « Écris plus vite » –, est conforme à la version publiée en Suisse, dans laquelle sera rétabli le titre générique qui figurait dans la revue *Messages* où cet ensemble avait été initialement publié, mais non dans l'édition parisienne de *Poésie et Vérité* 1942 due à la Main à plume. En outre, le premier poème « Doubter du crime » offre, sur le manuscrit, deux versions, initiale et corrigée, du premier tercet ; le premier des deux poèmes intitulé « Un loup » porte une correction ; et le dernier, « Du dedans », d'abord titré « Retraite », présente deux adjectifs biffés : « immense », remplacé par « claire » au quatrième vers, repris dans le texte publié ; et « tendre », par « tiède » au sixième vers, écarté à l'impression.



Le manuscrit de « Dimanche après-midi », 1 feuillet (205 x 265 mm) de papier quadrillé, est un manuscrit de travail, avec plusieurs ratures, qui n'aura pas à être utilisé pour l'édition suisse, le poème ayant été publié dans le second volume du *Livre ouvert*. Un vers, inédit, a été biffé : « S'enlaçaient les mers interdites les galops défendus de chevaux maigres, les rues », qui deviendra « S'enlaçaient les cieux implacables, les mers interdites, les terres stériles / S'enlaçaient les galops inlassables des chevaux maigres, les rues où les voitures ne passaient plus, les chiens et les chats mourants », les galops « défendus » devenant « inlassables ». Suivent cinq autres corrections, repentirs et inversions.

Le manuscrit de « La dernière nuit », 7 feuillets (210 x 270 mm) pour 7 parties, dont 6 sur « Japon Aussedat » et 1 sur papier quadrillé (poème V), conforme à la version publiée dans *Poésie et Vérité 1942*, s'en distingue par une correction et un ajout à la section VI, « j'ai rêvé » ayant été ajouté au deuxième vers : « J'ai mangé j'ai ri j'ai rêvé j'ai eu honte » et, plus fondamentalement, par la suppression des deux derniers vers de la section VII qui clôt le poème, jugés à l'évidence trop explicites par le poète : « Je vous le jure ô visages de rien / Je vous effacerai ». Quatre autres manuscrits autographes du poème sont connus : l'un, dans un ensemble relié, constitué d'épreuves et de manuscrits, titré *La Dernière Nuit* (« Surréalisme et poésie contemporaine » [coll. Yves Breton], Hôtel Drouot, 1954, n° 140) ; un autre dans la bibliothèque Loliée (Binoche et Sotheby's, V, 4.2016, n° 303), à présent en tête d'un exemplaire de l'édition originale relié par Renaud Vernier (coll. particulière) ; le troisième dans le recueil Cramer du premier projet, abandonné, de *Livre ouvert III* ; et le quatrième dans le recueil Millot du second projet, aussi abandonné, de *Livre ouvert III*.



EXCEPTIONNEL ET UNIQUE ENSEMBLE MANUSCRIT COMPLET, le seul connu, un autre (vente Osenat, 7 avril 2019, n° 105) étant incomplet des deux premières pièces : « Liberté » et « Sur les pentes inférieures ».

28544

au capitaine Alexandre
premier chevalier poète
de ce temps désarmé
soy vieil ami

~~Paul Lard~~

POÉSIE ET VÉRITÉ

1942

PAUL ÉLUARD

20 Poésie et Vérité 1942

7 500 €

Neuchâtel, La Baconnière, « collection des Cahiers du Rhône », (20 février) 1943

1 vol. (145 x 195 mm) de 108 p. et [4] f. Broché.

Deuxième édition, suisse, en partie originale, augmentée de poèmes inédits.
Un des 1000 exemplaires numérotés sur papier vélin (n° 438).

Envoi signé : « au capitaine Alexandre,
premier chevalier poète de ce temps désarmé son vieil ami Paul Éluard ».
Ex-libris manuscrit de René Char, « R.C. », à la mine de plomb en fin de volume.

Dans une lettre à Louis Parrot du 7 septembre 1942, Éluard, occupé à la publication de *Poésie et Vérité 1942* que fera bientôt imprimer la Main à plume (cf. n° 15-18), indique avoir « reçu une aimable carte de Béguin qui me laisse entrevoir la possibilité de publier ces 23 poèmes (*Poésie et Vérité 1942*) aux éditions des Cahiers du Rhône. Mais on m'informe par ailleurs que ceux-ci paraissent sous le dessin "Je sers Dieu", ce qui me paraît assez incompatible avec ma plaquette et ma conduite générale. Je compte sur vous pour me dégager de cette offre sans me fâcher (même un peu) avec Béguin, que j'estime profondément. Est-ce possible sans la devise ? Et pour rechercher s'il n'y a pas une autre possibilité. Mais il est indispensable que l'édition en soit faite avant le 1^{er} décembre » (Scheler, p. 153). Après bien des entraves, mais bel et bien grâce à Albert Béguin, aux Cahiers du Rhône et sans la devise honnie par le poète athée, l'édition ne paraîtra qu'en février 1943 (cf. *supra*, p. 31-33).

Les poèmes « N. » et « Façons de parler façons de voir » y sont entièrement inédits ; « Rêves » et « La tête inerte » réunissent chacun 7 poèmes publiés dans *Messages* et dans *Confluences* en 1942 ainsi que dans *Poésie 43*. Il est à remarquer, s'agissant du poème « N. » écrit pour Nusch, la parenté du vers « Tu m'as donné la vie » le jour de sa naissance avec les derniers vers du poème « Liberté », initialement écrit pour l'aimée : « Je recommence ma vie / Je suis né pour te connaître ». S'agissant dudit poème « Liberté », il est à remarquer que les mots *souvenirs* et *désirs*, conformément à tous les manuscrits, sont portés au pluriel (alors qu'ils sont au singulier dans l'édition de la Main à plume).

La rencontre en octobre 1929 de René Char avec Paul Éluard, qui lui offre cet exemplaire, signe la naissance d'une amitié et le ralliement de Char au mouvement surréaliste, concrétisé l'année suivante par la composition de *Ralentir travaux* : « Nous avons fait, Breton, Char et moi un assez long livre de trente très beaux poèmes que l'imprimeur de Char nous fait pour rien à 200 exemplaires » écrit Éluard à Gala en avril 1930.

Les rapports difficiles du surréalisme avec le communisme, exemplifiés par la rupture d'Éluard et de Breton en 1938, mettront l'amitié d'Éluard et de Char à l'épreuve, mais leur engagement commun dans la Résistance – écrite pour l'un, armée pour l'autre –, les conduisent à renouer à la Libération, et c'est à *L'Éternelle Revue* d'Éluard et de Parrot (cf. n° 29) que Char, qui n'a rien publié sous l'Occupation, confiera ces premiers textes

PAUL ELUARD

POÉSIE

ET

VÉRITÉ

1942

COLLECTION DES CAHIERS DU RHÔNE

après la guerre ; et l'identité posée entre « poésie et vérité » dans « Partage formel », la troisième partie de *Seuls demeurent* (cf. n° 67 à 69), fait écho à *Poésie et Vérité 1942*.

Les retrouvailles des deux hommes au retour de la paix leur offrent d'échanger leurs recueils respectifs : *Chanson complète* (cf. n° 58), *Poésie involontaire et Poésie intentionnelle* (cf. n° 9-10), et ce *Poésie et Vérité 1942* pour Éluard ; *Seuls demeurent* pour Char, « à Paul Éluard, obstiné, exemplaire et pur, comme l'homme que tout menace, comme l'homme que rien n'atteint ».

Précieux et symbolique exemplaire de *Poésie et Vérité 1942*, offert par Éluard au poète résistant le plus emblématique des années de guerre.

Char le conservera pieusement, portant à la connaissance du public en 1967 le fameux envoi, reproduit dans *Éluard livre d'identité* publié chez Tchou (p. 180).

Merveilleux témoignage d'une amitié et d'une liberté retrouvées. 29121

21 Poésie et Vérité 1942 50 €

Neuchâtel, La Baconnière, « collection des Cahiers du Rhône », (20 février) 1943

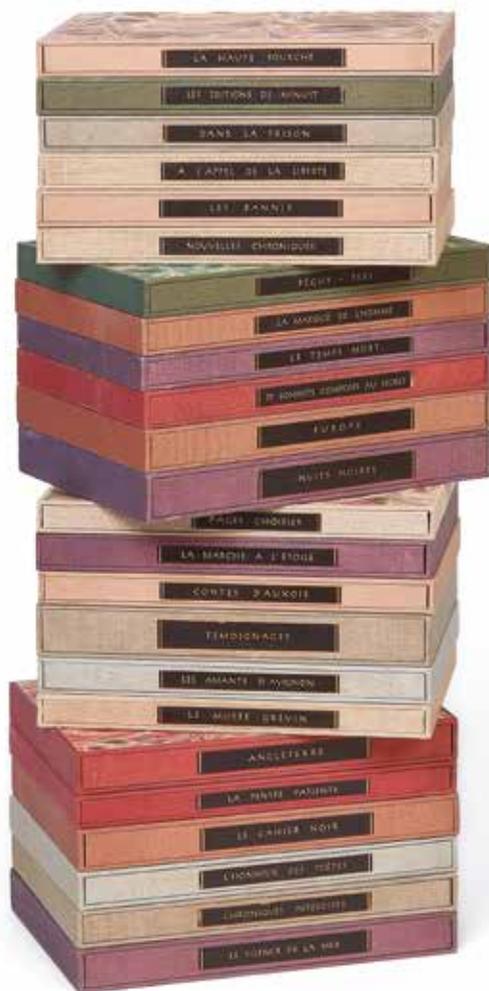
1 vol. (145 x 195 mm) de 108 p. et [4] f. Broché.

Même édition. Un des 1000 exemplaires sur papier vélin (n° 432). 23127

RÉSISTANCES

En un autre temps, on exilait des gens coupables de préférer la Phèdre d'Euripide à celle de Racine. Gloire de la France, prétendait le tyran d'alors. Aujourd'hui, on interdit la physique d'Einstein, la psychologie de Freud, les chants d'Isaïe. Défense de réimprimer Meredith, Thomas Hardy, Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Henry James, Faulkner, tous les autres que nous aimons « N'exposez plus dans vos vitrines, Shakespeare, Milton, Keats, Shelley, les poètes et les romanciers anglais de tous les temps, » prescrit, par ordre de la Propagande allemande, le Syndicat des Libraires. Quant à la littérature française, la voici

EN FRANCE OCCUPÉE



[ÉDITIONS DE MINUIT]

22 Le Silence de la mer
et 26 autres titres dont 24 clandestins

16 000 €

Paris, Éditions de Minuit, 1942-1944

25 + 2 vol. (120 x 160 mm). Brochés, sous chemise et étui pour chaque volume, plein papier marbré, pièce de titre en long au dos.

Édition originale du titre-phare de la Résistance littéraire sous le pseudonyme de Vercors, achevé d'imprimer le 20 février 1942, bien complet du manifeste des Éditions de Minuit sur feuillet volant, et édition originale de 26 autres titres, dont 24 publiés clandestinement.

C'est le 21 juin 1943 que Paul Éluard reçoit la direction littéraire des Éditions de Minuit des mains de Pierre de Lescure, son co-fondateur (avec Vercors), contraint à la complète clandestinité : « Une heure avant mon départ, j'eus un entretien avec [Éluard] de quelques minutes. Nous étions assis sur des sacs de montagne. Il me dit simplement : "Entendu, comptez sur moi !" » (cité par Anne Simonin, p. 107). Depuis près d'un an déjà, alors qu'il a lui-même trouvé refuge à l'automne 1942 chez le libraire Lucien Scheler et qu'a paru « Courage » son premier poème clandestin en février 1943 dans *Les lettres françaises*, Éluard œuvre à réunir les poèmes que publieront le 14 juillet 1943, sous sa direction désormais, les Éditions de Minuit : *L'Honneur des poètes*.

Seuls trois titres avaient alors été publiés, le dernier, *Chroniques interdites*, en avril 1943, plus d'un an après *Le Silence de la mer*, et l'audacieuse entreprise clandestine devait encore faire ses preuves. Pour la confection du *Silence de la mer* à l'hiver 1942, l'imprimeur Ernest Aulard que connaissait Jean Bruller/Vercors avait trouvé un typographe du boulevard de l'Hôpital spécialisé dans les faire-part et les cartes de visite, Georges Oudeville. Vercors voulait un livre de petit format, d'une centaine de pages, à la finition soignée. Aulard fournit le papier et les plombs. La machine, une minerve, ne permettant de tirer que huit pages à la fois, le travail d'impression prit près de trois mois et, chaque semaine, Bruller apportait huit pages du manuscrit, détruites à mesure de l'avancement de la composition, et repartait avec les pages imprimées, déposées boulevard Raspail dans des bureaux où travaillait une amie de Pierre de Lescure, puis, après une perquisition allemande, dans un café du boulevard de la Gare. Fin janvier 1942, le travail de presse était achevé. Yvonne Paraf, une amie de Vercors, se chargea du brochage et Vercors lui-même colla les couvertures. Il en résulte un livre de qualité, à la typographie parfaite ; de « la belle ouvrage » comme s'en félicitera Vercors lui-même. Cette gageure avait démontré, comme le dira Jean Lescure (le directeur de la revue *Messages*), « qu'il était possible de publier de vrais livres clandestinement. [...] On pouvait sortir de la pauvreté des ronéos, enlever ce caractère peu convainquant à nos publications et leur restituer la dignité de l'imprimé, l'autorité du livre » (cité par Simonin, p. 92). Personne, pas même Aulard ni Oudeville ni même sa propre épouse, ne soupçonnera jusqu'en 1944 que Vercors était l'auteur du livre et les quelques initiés garderont le secret.

En février 1942, 350 exemplaires sont constitués : 100 pour la zone Nord, rapidement diffusés sous le manteau ; 250 pour la zone Sud, dont pas moins de 200 sont saisis par

LES ÉDITIONS DE MINUIT

En un autre temps, on exilait des gens coupables de préférer la Phèdre d'Euripide à celle de Racine. Gloire de la France, prétendait le tyran d'alors. Aujourd'hui, on interdit la physique d'Einstein, la psychologie de Freud, les chants d'Isaïe. Défense de réimprimer Meredith, Thomas Hardy, Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Henry James, Faulkner, tous les autres que nous aimons. « N'exposez plus dans vos vitrines, Shakespeare, Milton, Keats, Shelley, les poètes et les romanciers anglais de tous les temps, » prescrit, par ordre de la Propagande allemande, le Syndicat des Libraires. Quant à la littérature française, la voici « contingentée » à son entrée en Belgique, en Hollande, en Grèce, partout où s'organise la Nouvelle Europe. Dès le mois de Septembre 1940, le Syndicat des Editeurs signait « une convention de censure avec les autorités d'occupation ». Un avertissement au public déclarait : « En signant cette convention, les autorités allemandes ont voulu marquer leur confiance à l'Édition. Les Editeurs, eux, ont eu à cœur de donner à la pensée française le pouvoir de continuer sa mission tout en respectant

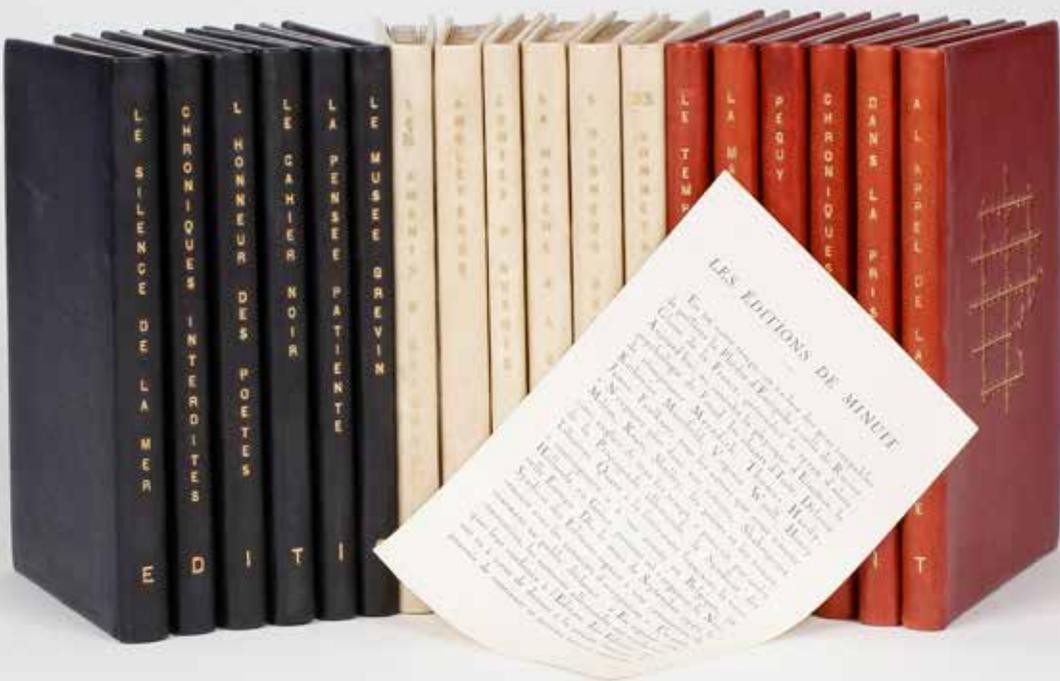
les Allemands alors qu'ils transitent vers Lyon. Une chaîne se crée pour la diffusion de l'ouvrage, et le premier exemplaire parvient à Jean Paulhan, par l'intermédiaire de Jacques Debû-Bridel, un jeune fonctionnaire du ministère de la Marine, mais le coup d'éclat demeure sans lendemain dans un premier temps.

Les choses changent rapidement sous l'impulsion d'Éluard, et les titres nouveaux, au nombre de huit dès la fin de l'année 1943, se succèdent à bon rythme : *Le Cahier noir* de François Mauriac (sous le pseudonyme de Forez) en août ; *Angleterre* de Jacques Debû-Bridel (Argonne) et *La Pensée patiente* de Léon Motchane (Thimerais) en septembre ; *Le Musée Grévin* de Louis Aragon (François La Colère) et *Les Amants d'Avignon* d'Elsa Triolet (Laurent Daniel) en octobre ; *Contes* d'Édith Thomas (Auxois) et *La Marche à l'étoile* de Vercors en décembre. La publication du livre de l'épouse d'Aragon ne se fait pas sans remous, qu'impose Éluard, jusqu'à trahir aux yeux de certains l'emprise sur la maison d'édiction du parti communiste, auquel Éluard lui-même a tout récemment adhéré à nouveau. Et, de fait, alors que le poète part se cacher en Lozère en octobre 1943 tout en continuant à veiller aux parutions, se multiplient les publications militantes dans l'orbite du Parti, de la collection « Témoignages » où paraît *Le Crime contre l'esprit* d'Aragon aux titres imprimés spécialement pour le Comité national des écrivains, notamment *Pages choisies* de Jacques Decour, le jeune martyr communiste fondateur des *Lettres françaises*. L'activité ne se réduit pas à ces libelles et l'exigence littéraire est maintenue en 1944 avec le *Nuits noires* de John Steinbeck (prouesse technique du fait du nombre double de pages à imprimer) fin février, un second volume de *L'Honneur des poètes* et *33 sonnets composés au secret* de Jean Cassou (Jean Noir) qu'il a gardés en mémoire jusqu'à sa sortie de prison, en mai, *Le Temps mort* de Claude Aveline (Minervois) en juin et *Dans la prison* de Jean Guéhenno (Cévennes) début août.

Remarquable ensemble en condition brochée de tous les volumes publiés sous l'Occupation par les Éditions de Minuit, sauf *À travers le désastre* de Jacques Maritain (cf. n° 24), le seul au format in-8, mais bien complet du rarissime *Éléments de doctrine* de Léon Motchane (Thimerais) et augmenté de deux titres publiés à la Libération (voir liste ci-après). 24528

LISTE DES VOLUMES

[Jean BRULLER] VERCORS, <i>Le Silence de la mer</i>	[Léon MOTCHANE] THIMERAIS, <i>Éléments de doctrine</i>
[Jean BRULLER dir.], <i>Chroniques interdites</i>	[Jean PAULHAN dir.], <i>Pages choisies de Jacques Decour</i>
[Paul ÉLUARD dir.], <i>L'Honneur des poètes</i>	John STEINBECK, <i>Nuits noires</i> .
[François MAURIAC] FOREZ, <i>Le Cahier noir</i>	[Paul ÉLUARD dir.], <i>L'Honneur des poètes** - Europe</i>
[Léon MOTCHANE] THIMERAIS, <i>La Pensée patiente</i>	[Jean CASSOU] Jean NOIR, <i>33 sonnets composés au secret</i>
[Jacques DEBÛ-BRIDEL] ARGONNE, <i>Angleterre</i>	[Claude AVELINE] MINERVOIS, <i>Le Temps mort</i>
[Louis ARAGON] François LA COLÈRE, <i>Le Musée Grévin</i>	[Claude MORGAN] MORTAGNE, <i>La Marque de l'homme</i>
[Elsa TRIOLET] Laurent DANIEL, <i>Les Amants d'Avignon</i>	Péguy-Péri. <i>Deux voix françaises</i>
« Témoignages », 3 vol. sous un même coffret :	[Jean PAULHAN dir.], <i>Chroniques interdites**</i>
[Yves FARGE], <i>Toulon</i>	[Jean PAULHAN dir.], <i>Les Bannis</i>
[Louis ARAGON] LE TÉMOIN, <i>Le Crime contre l'esprit</i>	[Georges ADAM] HAINAUT, <i>À l'appel de la liberté</i>
[Roger GIRON] VEXIN, <i>L'Armistice</i>	[Jean GUÉHENNO] CÉVENNES, <i>Dans la prison</i>
[Edith THOMAS] AUXOIS, <i>Contes</i> . 1943	+ Jacques DEBÛ-BRIDEL, <i>Les Éditions de Minuit</i>
[Jean BRULLER] VERCORS, <i>La Marche à l'étoile</i>	+ Pierre BOST, <i>La Haute Fourche</i>



LE SILENCE DE LA MER
CHRONIQUES INTERDITES
L'HONNEUR DES POÈTES
LE CAHIER NOIR
LA PENSÉE PATIENTE
LE MUSÉE GRÉVIN

LE TEMPS
LA MER
PÉQUY
CHRONIQUES
DANS LA PRAIRIE
L'APPEL DE LA MER

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Les Éditions de Minuit ont été créées en 1941 par Robert Denoël, sous le pseudonyme de Robert Minuit. Elles ont été rachetées par Gallimard en 1968. Le logo, un rectangle à l'intérieur d'un carré, est gravé en or sur la couverture de la dernière rangée de livres.

[ÉDITIONS DE MINUIT]

**23 Le Silence de la mer
et 17 autres titres clandestins**

18 000 €

Paris, Éditions de Minuit, 1942-1944

18 vol. (120 x 160 mm). Veau teinté bleu-blanc-rouge, dos lisses, titres dorés, têtes dorées, décor doré sur chaque plat, doublures et gardes de papier en damiers tricolores coloriés, chacun des 3 ensembles de 6 volumes rassemblés par couleur dans des étuis bordés (reliures signées de Zipélius Brillouin).

Édition originale.

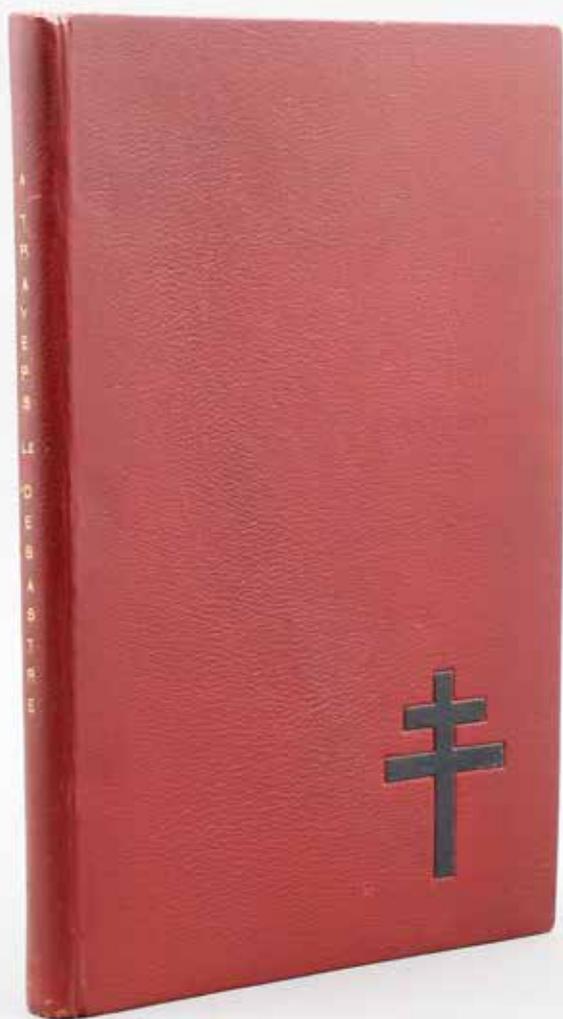
Très rare collection en reliure d'époque de 18 volumes publiés aux Éditions de Minuit sous l'Occupation, entre le 20 février 1942 (*Le Silence de la mer*) et le 1^{er} août 1944 (*Dans la prison*).

L'exemplaire du *Silence de la mer* est bien complet du feuillet manifeste.

Les volumes de cet ensemble, en parfait état, ont vraisemblablement été confiés dans l'immédiat après-guerre à l'atelier Zipélius Brillouin : derrière ce nom mystérieux, se dissimule un duo, composé de Jeanne Zipélius et de Madeleine Brillouin. Installées à Paris en 1941, elles exposent leurs travaux dès 1946 au Salon des artistes décorateurs, et officieront jusqu'à la fin des années cinquante. Elles ont créé ici un ensemble étonnant avec un décor aux filets dorés, différent sur chaque premier plat, interprétant chaque titre de la collection.

Il est à noter que l'absence de certains volumes est assurément le résultat d'un choix et non d'une imperfection ou d'une négligence bibliophilique. Parmi les 25 titres de même format in-16, seuls font défaut les trois volumes de la collection « Témoignages » et les deux titres imprimés pour le Comité national des écrivains, où se manifeste plus explicitement l'influence communiste extra-littéraire, ainsi que la traduction du roman de John Steinbeck, *Nuits noires*, seul titre à n'avoir pas été originellement écrit en français. Les 18 volumes qui composent cet ensemble pavoisé aux couleurs nationales peuvent ainsi se lire comme le monument littéraire français pur de « l'intelligence en guerre ».

23427



JACQUES MARITAIN

24 À travers le désastre

2 800 €

Paris, Éditions de Minuit, (12 novembre) 1942

1 vol. (130 x 210 mm) de 91 p., [1] et 1 f. Reliure de chagrin rouge décorée sur le premier plat d'une croix de Lorraine en maroquin noir mosaïqué, dos lisse avec titre doré en long, tête dorée, couvertures et dos conservés, chemise et étui.

Édition clandestine, et la plus rare de celles imprimées sous l'Occupation par les Éditions de Minuit, plus encore que celle du *Silence de la mer*. Elle paraît neuf mois après ce dernier, dans un plus grand format qui ne sera plus repris par la suite.

Feuille-manifeste des Éditions de Minuit monté en tête.

En janvier 1940, Jacques Maritain quitte la France pour une série de cours prévus au *Pontifical Institute of Medieval Studies* de Toronto. Surpris par la guerre, il ne retournera en Europe qu'en 1944, comme ambassadeur auprès du Vatican. Écrites pour ses compatriotes pris au piège du « désastre » et le public américain auquel il veut dire la situation de son pays, ces pages affirment que « la collaboration franco-allemande pour la reconstruction de la paix en Europe [serait] un chemin vers l'esclavage ». D'abord imprimé à New-York en octobre 1941 aux éditions de la Maison française, le texte est accompagné, comme *Le Silence de la mer*, du feuille-manifeste des Éditions de Minuit.

Précieux exemplaire provenant de la bibliothèque de Jacques Debû-Bridel, membre du Conseil national de la Résistance comme représentant de la Fédération républicaine, parti de la droite libérale et conservatrice, ainsi que du Front national constitué à l'initiative du parti communiste. Il publia aux Éditions de Minuit *Angleterre* en septembre 1943 sous le nom d'Argonne, puis une relation sur l'activité de la maison d'édition pendant la guerre, précisant qu'Yvonne Paraf fit passer le texte d'*À travers le désastre* en zone nord, « dans la doublure de sa trousse de voyage, et la grosse Allemande chargée de la fouille, au passage de la ligne, éplucha pendant dix minutes la note d'hôtel et traita Yvonne de capitaliste parce qu'elle avait pris un bain (8 francs !), mais elle ne regarda pas du côté du nécessaire de voyage. / Imprimé en novembre 1942, le Maritain fut broché par Yvonne dans son appartement de la rue Vineuse, avec son amie, Mme Massé, qui sera la brocheuse la plus assidue des Éditions de Minuit, et Vercors qui, dans la cuisine, collait les couvertures »...

Très rare, et de parfaite provenance.

23052

1

**LES
CAHIERS
DE
LIBÉRATION**

Septembre 1943

25 Les Cahiers de Libération, n° 1 900 €

[Auch], *Éditions de Libération*, (25) septembre 1943

1 plaquette (140 x 210 mm) de 60 p., [1] et 1 f. Agrafé.

Édition originale. Un des 100 premiers exemplaires sur vélin (non justifié).

Dans ce premier numéro des *Cahiers de Libération* qui se veutent, « sous une terreur qu'allège l'espoir », une « tribune » offerte « à l'élite intellectuelle, contrainte à se taire », paraît pour la première fois le « Chant des partisans » écrit à Londres au printemps 1943 par Joseph Kessel et Maurice Druon. C'est Emmanuel d'Astier de la Vigerie, le fondateur avec Jean Cavaillès du journal clandestin *Libération* (organe du mouvement de résistance Libération-Sud qu'ils avaient fondé un mois plus tôt) dont sont issus les *Cahiers*, qui en rapporte en juillet le texte en France et le publie sous le titre « Les partisans (Chant de la Libération) ». Cette livraison s'ouvre sur le premier article donné par Albert Camus à une revue résistante (sous le pseudonyme de Merlin). Rare en grand papier. 29073

26 Les Cahiers de Libération, n° 1 40 €

[Auch], *Éditions de Libération*, (25) septembre 1943

1 plaquette (145 x 200 mm) de 60 p., [1] et 1 f. Agrafé.

Édition originale. Tirage ordinaire. Couvertures détachées, dos manquant. 24519

27 Les Cahiers de Libération, n° 1 150 €

[Alger], *Éditions de la revue Fontaine*, (25 décembre) 1943

1 plaquette (140 x 215 mm) de 60 p., [1] et 1 f. Agrafé.

Premier numéro des *Cahiers de Libération* « réédité à Alger par les soins de la revue *Fontaine* au profit de la Résistance française » à l'initiative de Max-Pol Fouchet. Rare. 28971

28 Les Cahiers de Libération, n° 2 80 €

[Paris], *Éditions de Libération*, (22) décembre 1943

1 plaquette (140 x 195 mm) de 43 p., [1] et 1 f. Agrafé. Non coupé.

Édition originale du deuxième numéro des *Cahiers de Libération* imprimé à Paris par Jacques Haumont (comme les deux suivants), après l'arrestation le 11 décembre 1943 à Auch de Louis Groullier qui l'avait déjà en partie composé à l'imprimerie moderne des presses de laquelle était sortie la première livraison. Figure dans ce deuxième numéro les quatre pages de la « Lettre aux Français » de Georges Bernanos restées inédites. 8754

L'ÉTERNELLE REVUE

N° 1

PARIS

JUIN 1944

*« Une fois de plus, la poésie mise au défi se regroupe,
retrouve un sens précis à sa violence latente, crie,
accuse, espère. »*

(L'Honneur des Poètes.)

AU PEUPLE FRANÇAIS

*Nous donnons ici la traduction littérale d'un des
poèmes trouvés sur Stephen Vincent-Benét après sa mort.
C'est l'un des derniers qu'ait écrit le poète américain.*

Non, nous ne vous combattons pas. Nos morts dorment
dans votre terre, des garçons qui s'appelaient Buck et
Shorty, qui venaient des champs ou de la grande rue des
villes, dont la silhouette et le langage vous étaient connus.
Vous savez ce que valait leur sang, vous les avez vus s'élan-
cer dans les blés sous la mitraille.

Leur histoire est là, écrite tout au long de l'Aisne et de
l'Argonne sur les pentes des terres riveraines, sur les froi-
des pierres élevées sur la colline, là où nos hommes et vos
hommes ont lutté, connu l'angoisse et persévéré quand
même. Rien ne peut effacer cela. Non, l'oubli n'est pas
venu encore.

Alors nous nous battions pour la même cause. C'est encore
la même aujourd'hui. La vieille cause toujours nouvelle
depuis la naissance de nos libertés, la cause pour laquelle
on s'est battu avec un tel acharnement de Yorktown à

[PAUL ÉLUARD]

29 L'Éternelle Revue

1 500 €

[Paris], n° 1 et 2, juin et juillet 1944 ;

Éditions de la Jeune Parque, nouvelle série, n° 1 à 6, décembre 1944 – avril 1945

2 plaquettes (105 x 135 mm) de 16 et 16 p. et 5 vol. (130 x 185 mm) de 82, 87, 83, 85 et 140 p. Brochés.

Collection complète de cette revue fondée dans la clandestinité par Paul Éluard.

Les deux premiers numéros, clandestins, sont particulièrement rares.

Imprimés sur le modèle des revues et tracts largués par la *Royal Air Force* sur la France occupée, de même format que la plaquette *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 16 à 18) et que la *Revue du monde libre* (cf. n° 41), les deux premiers numéros clandestins de seize pages chacun rassemblent poèmes et textes, la plupart sous pseudonymes, de Gabriel Audisio (Chems-El-Kraha), Jean Bruller (Vercors), Paul Éluard (Jean du Haut), André Frénaud (Benjamin Phéliste), Georges Hugnet (Malo Lebleu), Michel Leiris (Hugo Vic), Jean Lescure (Jean Delamaille), Louis Parrot (Margeride), Jean Paulhan (Juste), Pierre Seghers (Louis Maste), Lucien Scheler (Jean-Paul Mazurier), Jean Tardieu (Daniel Trévoux) et Édith Thomas (Anne). Éluard fera reparaitre la revue au grand jour après la Libération, dans une nouvelle maquette, sous les auspices des Éditions de la Jeune Parque et la double maxime « Une Revue qui est de son temps comme on est d'un parti. Une Revue qui est française comme on est universel ».

29035

PAUL ÉLUARD

30 Chants des francs-tireurs

100 €

S.l., édité par l'Union des femmes françaises, s.d. [(juin) 1944]

1 plaquette (115 x 145 mm) de 16 p. En feuilles.

Recueil clandestin de poèmes, la plupart inédits, de Louis Aragon (« La Chanson des francs-tireurs », « Ballade de celui qui chanta dans les supplices » et « Prélude à la Diane française »), Robert Desnos (« Ce cœur qui haïssait la guerre »), Édith Thomas (« Lève-toi et marche ») et Paul Éluard (« Bêtes et méchants », « Les armes de la douleur »). *L'Éternelle Revue*, fondée par Éluard en juin 1944 (cf. n° 29), en fera la réclame dans sa livraison clandestine de juillet : « Achetez et diffusez les chants des Francs-Tireurs édités par les Femmes Françaises au profit des Francs-Tireurs Partisans » ; encourageant à cet acte de résistance en dernière page de sa première livraison : « Faites lire autour de vous TOUTES les publications clandestines que vous recevez. Les jeter est une mauvaise action. »

Plaquette rare, ignorée de Lacroix et Vignes.

5225

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

PAUL ELUARD

**LES ARMES
DE LA DOULEUR**

COMITÉ NATIONAL DES ÉCRIVAINS
CENTRE DES INTELLECTUELS
TOULOUSE

[PAUL ÉLUARD] JEAN DU HAUT

31 Sept poèmes d'amour en guerre

80 €

[Cahors], Éditions des Francs-tireurs et partisans français du Lot, s.d. [1944]

1 feuillet plié (105 x 135 mm fermé) de 8 p.

Deuxième édition imprimée pour la libération du département du Lot en août 1944, l'originale ayant paru à Saint-Flour l'année précédente dans la collection créée par Louis Aragon « Bibliothèque française », dont c'est le quatrième titre. Cinq d'entre ces poèmes avaient été publiés au printemps 1944 dans le n° 33 de la revue *Fontaine*. 23247

PAUL ÉLUARD

32 Les Armes de la douleur

100 €

Toulouse, Comité national des écrivains, 1944

1 plaquette (105 x 135 mm) de 16 p. Agrafée. Couverture jaune.

Première édition séparée de ce poème initialement paru en clôture du second volume de *L'Honneur des poètes* publié en mai 1944 aux Éditions de Minuit (cf. n° 22 et 23), ici dédié « à la mémoire de Lucien Legros fusillé pour ses 18 ans », entré dans la clandestinité après sa participation le 16 avril 1942 à la protestation contre l'arrestation de Raymond Burgard, professeur résistant du lycée Buffon. Arrêté par les brigades spéciales le 5 juin, condamné aux travaux forcés le 25, il fut livré à l'occupant qui le condamna à mort le 15 octobre. Une semaine plus tard, Éluard recevait une lettre du père du jeune homme le lui annonçant : « mon petit est condamné à mort, mais je le sauverai » (cité dans *Minuit au cœur, au cœur de Minuit*, p. 43). Il y échouera : avec quatre camarades du lycée Buffon, son fils sera fusillé le 8 février 1943. Éluard écrira « Les Armes de la douleur » pour lui et « Daddy des ruines », le père du jeune martyr, son « camarade des deux guerres ».

Les poèmes « À celles dont ils rêvent », « Courage » et « Bêtes et méchants » suivent « Les armes de la douleur ». Ex-dono daté Avignon, 30 mars 1945, signé Paul (mais qui n'est pas Éluard). 23098

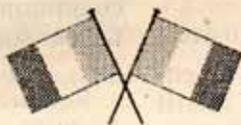
33 Les Armes de la douleur

80 €

Le même, sans ex-dono.

14325

DANS LE MONDE



A TOUS LES FRANÇAIS

La France a perdu une bataille!

Mais la France n'a pas perdu la guerre!

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en peril de mort.

Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !

A handwritten signature in dark ink, which appears to be 'C. de Gaulle', is written in a cursive style above the printed name.

GÉNÉRAL DE GAULLE

**QUARTIER GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1.**

Texte de l'Affiche qui a été placardée sur les murs en Angleterre.

[CHARLES DE GAULLE]

34 Bulletin officiel des Forces françaises libres, n° 1 2 500 €

[Londres], 15 août 1940

1 plaquette sur papier fin (185 x 245 mm) de 6 p.

Édition originale du premier et unique numéro du *Bulletin officiel des Forces françaises libres*, qui deviendra le 20 janvier 1941 le *Journal officiel de la France libre* (14 livraisons en 1941 et 8 en 1942), puis *Journal officiel de la France combattante* (6 livraisons en 1942 et 10 en 1943) à partir du 28 août 1942 et le ralliement d'une partie de la Résistance intérieure.

Ce numéro unique d'août 1940 reproduit en première page l'affiche « À tous les Français » et présente pour la première fois le texte intégral de l'Appel du 18 juin, ainsi que l'accord du 7 août 1940 signé entre le général de Gaulle et le Premier ministre britannique Winston Churchill, donnant ainsi des fondements juridiques au gouvernement de la « France libre », après la reconnaissance par Londres, le 28 juin précédent, du général de Gaulle « comme chef des Français libres ».

« L'accord du 7 août, écrivait le général de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*, eut pour la France libre une importance considérable, non seulement parce que, dans l'immédiat, il nous tirait matériellement d'embarras, mais encore pour cette raison que les autorités britanniques, pour leurs rapports avec nous, n'hésitèrent plus à nous faciliter les choses. Surtout, le monde entier connut qu'un commencement de solidarité franco-anglaise était, malgré tout, rétabli [...]. Pourtant, tout en faisant mes premiers pas dans cette carrière sans précédent, j'avais le devoir de vérifier qu'aucune autorité plus qualifiée que la mienne ne voudrait s'offrir à remettre la France et l'Empire dans la lutte. Tant que l'armistice ne serait pas en vigueur, on pouvait imaginer, quoique contre toute vraisemblance, que le gouvernement de Bordeaux choisirait finalement la guerre. N'y eût-il que la plus faible chance, il fallait la ménager. »

Un document de toute rareté, et de la plus haute importance politique, par lequel la France libre se fait connaître au monde.

29072

★

C L A U D E R O Y

*L'Enfance
de l'Art*

F O N T A I N E 1 9 4 2

★

CLAUDE ROY

35 L'Enfance de l'art

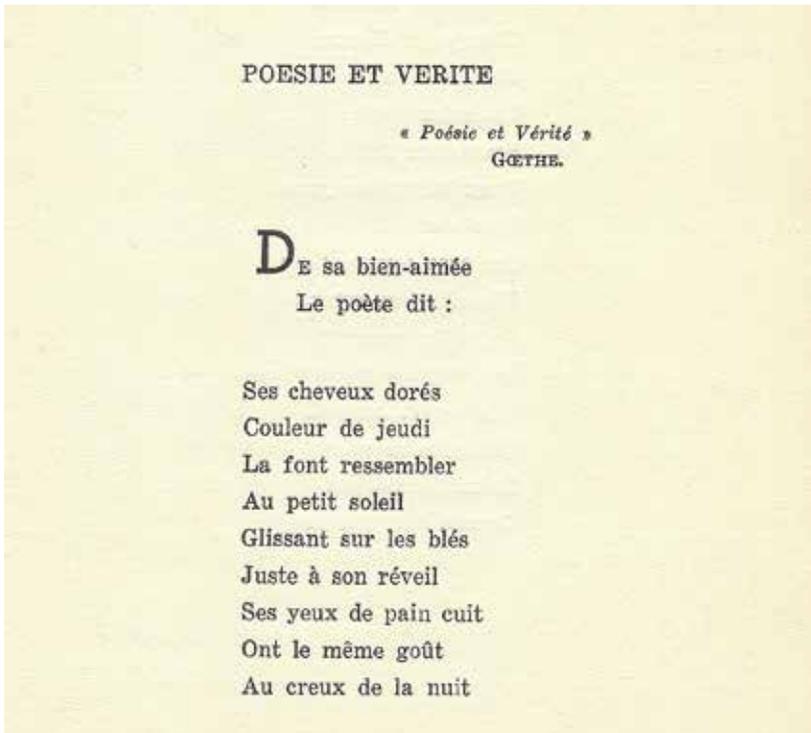
200 €

Alger, Éditions de la revue *Fontaine*, coll. « La nouvelle poésie française », (10 août) 1942
1 vol. (155 x 205 mm) de 72 p. Broché.

Édition originale. Un des 10 premiers exemplaires sur hollandaise (exemplaire E).

Quelques-uns de ses poèmes ont déjà paru dans la revue *Fontaine* en septembre 1941 (n° 15, p. 49-50) et février 1942 (n° 18, p. 304-306) lorsque les éditions qui en sont issues publient le premier livre de de Claude Roy (1915-1997), qui continue de signer à cette date des articles dans *L'Action française*. *L'Enfance de l'art* est le troisième titre de la collection « La nouvelle poésie française » lancée cette année-là, après *XX cantos* de Pierre Emmanuel en janvier 1942 et *Cantique à Elsa d'Aragon* en mars 1942. Un poème intitulé « Poésie et vérité » y figure (p. 65), avec en exergue la référence à Goethe, alors dans l'air du temps, voire dans des conversations que Roy a peut-être eu avec Paul Éluard, qui se trouve en ce mois d'août à Vézelay, où il prépare la publication de *Poésie et Vérité 1942* qui paraîtra en octobre (cf. n° 15-18).

28987



ARAGON

BROCÉLIANDE



DIEV PREMIER SERVY

LES POÈTES DES CAHIERS DU RHÔNE

LOUIS ARAGON

36 Brocéliande

300 €

Neuchâtel, La Baconnière, « Les poètes des Cahiers du Rhône », n° III, (30 décembre) 1942
1 vol. (145 x 190 mm) de 55 p., 1, [2] et 1 f. Broché, sous couverture rouge.

Édition originale. Un des 30 premiers exemplaires sur hollande (n° XIV).
Portrait de l'auteur en frontispice par Henri Matisse.

À partir des légendes médiévales de Brocéliande, cette « forêt légendaire où les romans de la Table ronde faisaient vivre l'enchanteur Merlin et la fée Viviane », Aragon donne une description de la situation à l'été 1942 d'une France, forêt pleine de monstres et de héros, « Brocéliande » où « les sorciers de Vichy et les dragons de Germanie avaient donné à toutes les paroles une valeur incantatoire pervertie, rien ne s'appelait plus de son nom, et toute grandeur était avilie, toute vertu bafouée, persécutée. » Y surgirent alors des chevaliers d'un type nouveau, les Résistants, « réincarnation de la légende dans l'histoire ». Le poème est diffusé dans la collection dirigée par Albert Béguin début 1943, sous la bannière « Dieu premier servy » que refusera Éluard pour *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 20-21), puis paraîtra à Monaco dans *En étrange pays dans mon pays lui-même*. 25952

4 titres de la collection « Les poètes des Cahiers du Rhône », sous couverture rouge

[GUY LÉVI-MANO] JEAN GARAMOND

37 Images de l'homme immobile

90 €

N° VI, (28 avril) 1943 – 1 vol. (145 x 190 mm) de 54 p., [4] et 1 f. Broché.

Édition originale. Un des 40 exemplaires numérotés sur vélin (n° 11).

24132

PIERRE EMMANUEL

38 Prière d'Abraham

30 €

N° IX, (30 septembre) 1943 – 1 vol. (145 x 190 mm) de 49 p., [2] et 1 f. Broché.

Édition originale. Un des 3000 exemplaires numérotés sur alfa (n° 1966).

24097

EDMOND JEANNERET

39 Comme dans un miroir

30 €

N° XII, (30 septembre) 1943 – 1 vol. (145 x 190 mm) de 49 p. et [2] f. Broché.

Édition originale. Un des 2000 exemplaires numérotés sur alfa (n° 897).

24096

PIERRE-HENRI SIMON

40 Recours au poème. Chants du captif

30 €

N° XIII, (15 décembre) 1943 – 1 vol. (145 x 190 mm) de 57 p. et [2] f. Broché.

Édition originale. Un des 3000 exemplaires numérotés sur alfa (n° 2119).

24095

LA REVUE DU
**MONDE
LIBRE**

No. 4 * AVRIL 1943

Les silences de la mer
Une seule pensée (PAUL ELUARD)
Affranchir l'homme de la misère
Destin des nationalités (RENÉ AVORD)
Les chars d'assaut en Russie et en Afrique
REBECCA WEST: S. DE MADARIAGA
ETC., ETC.

APPORTÉE PAR LA R.A.F.

*Hommage d'un ancien écrivain
à un jeune.*

Alex. M. Thompson

41 La Revue du monde libre

1 200 €

Londres (28, Newgate Street, E.C.1), n° 4, avril 1943

1 vol. (105 x 135 mm) de 47 p. Agrafé.

Rare et mythique exemplaire de *La Revue du monde libre*, « apportée par la R.A.F. », renfermant deux des plus importants textes de la Résistance littéraire : le poème d'Éluard « Liberté », repris de la revue *Fontaine* sous le titre « Une seule pensée » qui ouvre cette livraison, et *Le Silence de la mer* de Vercors, titré « Les silences de la mer », qui la referme.

Créée à Londres en janvier 1943, *La Revue du monde libre*, mensuelle, comptera vingt numéros, jusqu'en août 1944. Ces exemplaires seront chaque fois largués par avion, par milliers, au-dessus des grandes villes de la France occupée : « Aux Français sur qui s'est abattue la nuit totale de l'occupation allemande, nous dédions cette modeste revue destinée à maintenir un courant d'idées entre les Pays de liberté et les territoires en instance de libération. Pour ces derniers, nous nous efforçons d'ouvrir une lucarne sur le Monde extérieur. »

29032

PAUL ÉLUARD

42 Poésie et Vérité 1942

200 €

Paris, Éditions de la revue *Fontaine*, coll. « Les relais de Fontaine », [avril] 1943

1 vol. (105 x 145 mm) de 32 p. Agrafé, sous couverture imprimée en rouge et noir.

29281

Réédition de la plaquette de la Main à plume parue fin septembre 1942. Avec le rare bandeau éditeur conservé (cf. photo, p. 43).

VERCORS

43 Le Silence de la mer

300 €

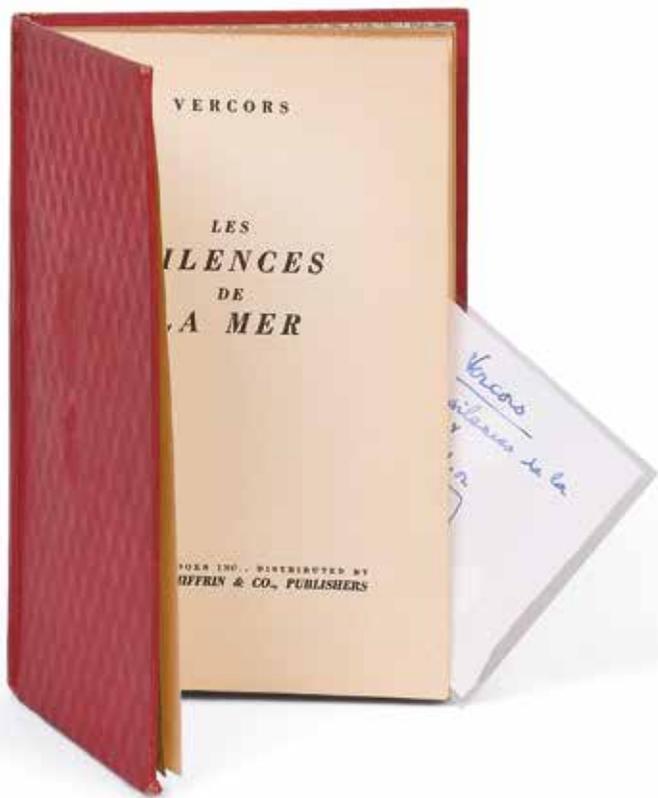
Londres, *Les Cahiers du Silence*, (25 juillet) 1943

1 vol. (145 x 190 mm) de 46 p. et [1] f. Cartonnage toile, titre au premier plat, couverture conservée.

Troisième édition, après le tirage en grands papiers à 100 exemplaires de juin sous cartonnage rouge, datée du même jour que la deuxième des Éditions de Minuit, préfacée par Maurice Druon et donnée, sous le patronage du général de Gaulle, par Claude Divonne de Boisgélain, qui dirigeait les services d'information des Forces françaises libres à Londres.

Envoi signé : « Hommage d'un ancien écrivain à un jeune, Alex. M. Thompson, avril 1944 ». Alexander Mattock Thompson est un journaliste et écrivain germano-britannique, né en 1861, qui grandit à Paris, fit sa scolarité au lycée Saint-Louis avant de gagner Manchester à la fin du XIX^e siècle. Nous ignorons à qui il offrit cette fameuse édition anglaise du *Silence*, mais la transmission est émouvante. Il meurt à Londres le 25 mars 1948.

29107



VERCORS

LES
SILENCES
DE
LA MER

POUR 120. - DISTRIBUÉE PAR
OFFRIN & CO., PUBLISHERS

Vercors
Silences de la

VERCORS

44 Les Silences de la mer

500 €

[New York], Pantheon Book, J. Schiffrin, (10 décembre) 1943

1 vol. (130 x 200 mm) de 67 p., 1 et [1] f. Broché.

Première édition américaine.

Un des 120 premiers exemplaires sur Corsican, signé par l'éditeur, Jacques Schiffrin (n° 20).

Quatrième édition, après l'originale aux Éditions de Minuit de février 1942 (cf. n° 22-23), la parution dans *La Revue du monde libre* d'avril 1943 (cf. n° 41), l'édition des Cahiers du silence de juillet 1943 (cf. n° 43) et le tirage chez Minuit le même mois.

Jacques Schiffrin a établi son édition d'après celle des Cahiers du silence dont il reproduit la préface de Maurice Druon : « Le titre que porte le récit de Vercors est, dans l'édition de Londres, *Le Silence de la mer*, dans *La Revue du monde libre*, *Les Silences de la mer*. N'ayant pas la possibilité de consulter le manuscrit, nous avons choisi ce dernier titre. »

29029



45 Les Silences de la mer

4 000 €

[New York], Pantheon Book, J. Schiffrin, (10 décembre) 1943

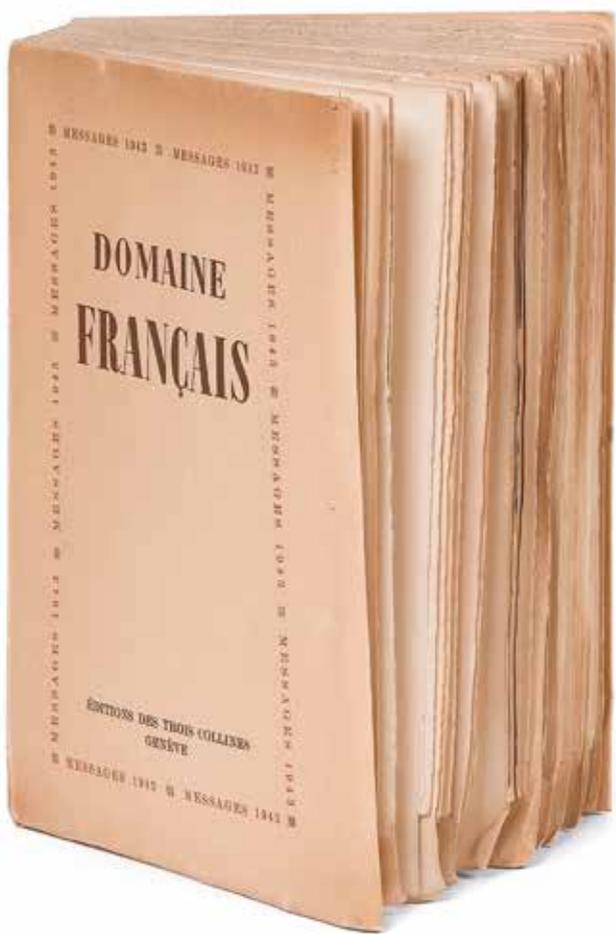
1 vol. (125 x 185 mm) de 67 p. et 1 f. Percaline rouge gaufrée, dos à la bradel.

Précieux exemplaire de François Mitterrand, avec note de son acquisition : « Vercors, *Les Silences de la Mer*, ed. or., 1.250 (fr.) chez Coulet, 21 septbre 1988 ».

Exemplaire de bibliothèque, celui de la *Biblioteca circulante Harrods*, la plus importante *circulating library* d'Amérique du Sud, qui comprenait plus de 15 000 volumes. Ce système d'échanges interbibliothèques, développé au XIX^e siècle avec le rail, permettait, par de rapides échanges, une meilleure diffusion des textes. La France, qui l'utilisa dès les années 1880, développera au XX^e siècle son dérivé automobile, les fameux bibliobus, principal instrument de lecture publique après-guerre des bibliothèques centrales de prêt départementales créées en 1945.

De cette période, François Mitterrand possédait aussi les éditions originales d'*Au rendez-vous allemand* (cf. n° 60) et de *Grèce ma rose de raison* (cf. n° 84) ; et Jean Cassou lui avait offert l'édition augmentée des 33 *sonnets composés au secret*, avec cet envoi : « à François Mitterrand, en souvenir de Toulouse résistante et hérétique, et dans l'ardent espoir d'une République républicaine ».

24064



MESSAGES 1842 & MESSAGES 1843

MESSAGES 1842 & MESSAGES 1843 & MESSAGES 1844 & MESSAGES 1845

DOMAINE FRANÇAIS

MESSAGES 1842 & MESSAGES 1843 & MESSAGES 1844 & MESSAGES 1845

ENTRÉE DES TROIS COLLINES
GENÈVE

MESSAGES 1842 & MESSAGES 1843

46 Domaine français – Messages

1 500 €

Genève, Éditions des Trois Collines, 1943

1 vol. (145 x 210 mm) de 445 p., [1] et 1 f. Broché, non coupé, à toutes marges.

Édition originale collective. Un des 60 premiers exemplaires sur vélin du Marais à la forme (exemplaire J parmi les dix premiers).

Envois signés de Louis Aragon, Elsa Triolet et Raymond Queneau à Gaston Baissette, auteur du texte « Diderot » dans le volume (p. 285 et suivantes).

Curieux exemplaire avec annotations d'Aragon, qui a signé à l'encre le texte de présentation et porté des ajouts autographes à ses poèmes « La rose et le réséda », « Les roses de Noël » et « Le conscrit des cent villages » ; ainsi qu'au texte de Julien Benda.

Publication particulièrement recherchée pour « Les Exilés dans la peste » d'Albert Camus, confié à Paulhan et Queneau et transmis à Jean Lescure, le coordonnateur de *Domaine français*, cette « autre anthologie [après *L'Honneur des poètes* imprimé le 14 juillet 1943 clandestinement aux Éditions de Minuit], mais dont les œuvres seraient signées et la publication absolument normale », réunissant « tout ce que la France avait de plus illustre dans les différentes expressions de la littérature ». Les manuscrits sont regroupés à Paris, avant d'être passés en Suisse par la valise diplomatique et imprimés, aux derniers jours de l'année, par Kundig à Genève. Infimes rousseurs marginales.

24619

47 Fontaine

Édition anthologique 600 €

Londres, Éditions du monde libre, [1943]

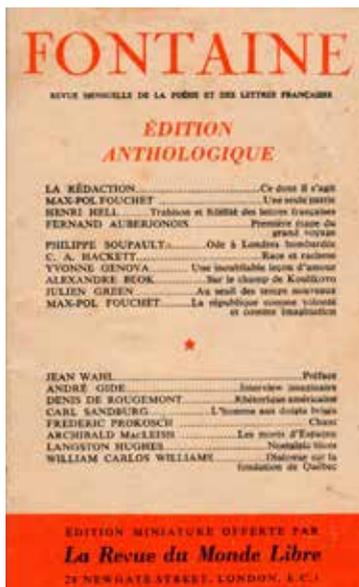
1 plaquette (80 x 125 mm) de 79 p. Brochée, sous couverture imprimée en rouge et noir.

Édition miniature établie à Londres, en présence de Max-Pol Fouchet qui regagnera Alger en décembre, et imprimée pour la diffusion par parachutage, alors que *Fontaine* est devenue, comme il l'écrira après la guerre, « la première revue française libre » depuis le débarquement allié du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord.

Textes de Fouchet, Philippe Soupault, Julien Green, Henri Hell, André Gide...

De la bibliothèque Max-Pol Fouchet (vente Mayenne, 8.10.2022, n° 154).

Parfaite provenance. Rarissime. 28662



MAX-POL FOUCHET

LA FRANCE
AU COEUR

CHARLOT

MAX-POL FOUCHET

48 La France au cœur

1 500 €

Alger, Charlot, 1944

1 vol. (120 x 190 mm) de 153 p. et [1] f.

Édition originale de ce recueil de textes publiés dans des périodiques français, d'Algérie et de métropole, entre juin 1940 et juin 1943. Fouchet y évoque notamment « le visage d'un Paul Éluard, le pur visage de l'homme habité par la poésie, mais souffrant les maux de son peuple » (p. 35) à propos de leurs rencontres à Paris au printemps 1942, à l'origine de la publication de « Liberté » sous le titre « Une seule pensée » (cf. n° 7 et 12).

Envoi « à M. le général de Gaulle, en souvenir de ce soir du 11 novembre 1943, où il me parla de *Fontaine* de telle façon que je me sentis récompensé de tous les combats qu'il avait fallu mener pour l'honneur de l'esprit français ».

Ce jour-là, le général de Gaulle est effectivement à Alger, un an après sa libération, pour les célébrations de l'armistice de 1918, et y rencontre à cette occasion Max-Pol Fouchet, qui se souvient : « Je fus convié pour un dîner à la villa des Oliviers, sa résidence, le soir du 11 novembre 1943. [...] Manque de chance ! [...] j'arrivai en retard de plus d'une demi-heure. Le général m'accueillit avec des airs de juge. Confus, je bredouillai des excuses, m'expliquai. Le juge me toisa. Il y eut un silence, puis ces paroles tombèrent de haut : "Laissons cela, monsieur ; la revue *Fontaine*, m'a-t-on dit, a remplacé *La Nouvelle Revue française*, elle a défendu l'honneur. [...]" (*Un jour, je m'en souviens...*, p. 150-151). Peut-être est-ce en raison du souvenir de cet accueil glacial que Fouchet n'osa pas adresser cet exemplaire dédicacé au général et le conserva dans ses papiers.

Couverture restaurée.

28986

A M. le général de Gaulle,
en souvenir de ce soir du
11 novembre 1943, où il me
parla de Fontaine de telle
façon que je me sentis récompensé
de tous les combats qu'il
avait fallu mener pour
l'honneur de l'esprit français.

POÉSIE ET VÉRITÉ 1942

to the Editor,
WORLD REVIEW,
for review,

from the editor,
W

12th May 1944

POETRY AND TRUTH 1942

PAUL ÉLUARD

49 Le Lit la Table

30 €

Genève, Éditions des Trois Collines, 1944

1 vol. (160 x 225 mm) de 70 p., [1] et 1 f. Broché.

Édition originale parue en Suisse au début de l'année 1944.

Un des 3000 exemplaires sur vergé bouffant (n° 1241).

Le dernier poème, « Critique de la poésie », évoque les assassinats de Federico Garcia-Lorca, fusillé par les franquistes au début de la guerre civile espagnole, de Saint-Pol-Roux, le « poète assassiné » auquel Vercors dédie *Le Silence de la mer*, et de Jacques Decour, fusillé par les nazis au fort du Mont-Valérien à Suresnes le 30 mai 1942. 23092

PAUL ÉLUARD

50 Poésie et Vérité 1942 / Poetry and Truth 1942

500 €

Londres, London Gallery Edition, [mai] 1944

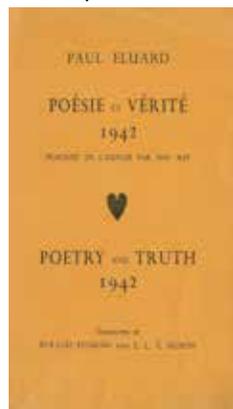
1 vol. (150 x 210 mm) de 43 p. et [2] f. Broché, sous jaquette bleue imprimée.

Première édition anglaise, illustrée d'un portrait de Paul Éluard par Man Ray, et première traduction en langue étrangère des poèmes de *Poésie et vérité* 1942 (cf. n° 15-18), dont « Liberté » / « Liberty », par Roland Penrose et E.L.T. Mesens.

Tirage unique à 500 exemplaires numérotés et signés par les traducteurs, Penrose et Mesens. L'exemplaire est offert par Penrose à l'éditeur de la revue américaine *World Review* : "to the Editor WORLD REVIEW for review, from the editor, 12th May 1944".

Dans son introduction, Edouard Léon Théodore Mesens (1903-1971), écrivain surréaliste belge établi à Londres depuis 1938 et collaborateur des émissions de guerre de la B.B.C. depuis 1941, vitupère *in fine* contre « la propagande nationaliste française dans les territoires alliés [...] [qui] cite [le] nom [d'Éluard] en la déconcertante compagnie de Claudel, Gide, Pierre Emmanuel, Aragon, etc. » pour rappeler la « Critique de la poésie » qu'il a faite : « C'est entendu je hais le règne des bourgeois / Le règne des flics et des prêtres / Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas / Comme moi / De toutes ses forces. / Je crache à la face de l'homme plus petit que nature / Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette Critique de la Poésie ».

Un commentaire on ne peut plus à contre-courant ! 29025



L'HONNEUR DES POÈTES

*Choix de Poèmes
de la
Résistance Française*

Choix

LES ECRITS DU MOIS A TRAVERS LE MONDE

SOMMAIRE NUMERO 1

Liberté	<i>Paul Eluard</i>	1
Cherbourg retrouvé	<i>Harold Nicolson</i>	4
Pour assurer la paix	<i>Sir William Beveridge</i>	7
Une grande expérience	<i>David Lilienthal</i>	16
Quatre russes	<i>"Horizon"</i>	22

[PAUL ÉLUARD]

51 L'Honneur des poètes

Choix de poèmes de la Résistance française

500 €

Rio de Janeiro, Atlantica Editora, (14 juillet) 1944

1 vol. (175 x 240 mm) de 59 p., [1] et 1 f. Broché.

Avec une introduction de Michel Simon.

Envoi signé : « pour Ingrid, notre muse sur la nef d'Atlantica Editora où l'on chante toujours en français et où l'on écoute les voix pathétiques des poètes de la liberté. En affectueux hommage, Michel Simon, Rio de Janeiro, juillet 1944 ».

Poèmes de Pierre Jean Jouve, Jacques d'Aymé, Loys Masson. Pierre Emmanuel, Jean Wahl, Louis Aragon, Daniel Thérésin, Jacques Destaing et Paul Éluard : « Bientôt », « La halte des heures » et « Liberté » (p. 53-55), avec les deux mots *désir* et *souvenir* des 19^e et 20^e strophes au singulier, mais sous le titre « Une seule pensée » de la revue *Fontaine* (où ils sont au pluriel).

C'est cette édition de *L'Honneur des poètes* (et non la publication collective dirigée en 1943 par Éluard pour les Éditions de Minuit dont il n'a pas directement connaissance), que critiquera violemment le surréaliste Benjamin Péret dans *Le Déshonneur des poètes* tiré d'un article éponyme rédigé à Mexico en février 1945, où il vitupère contre « une petite brochure parue récemment à Rio de Janeiro : *L'Honneur des poètes*, qui comporte un choix de poèmes publiés clandestinement à Paris pendant l'occupation nazie. Pas un de ces "poèmes" ne dépasse le niveau lyrique de la publicité pharmaceutique et ce n'est pas un hasard si leurs auteurs ont cru devoir, en leur immense majorité, revenir à la rime et à l'alexandrin classiques. La forme et le contenu gardent nécessairement entre eux un rapport des plus étroits et, dans ces "vers", réagissent l'un sur l'autre dans une course éperdue à la pire réaction ».

29198

52 « Liberté »

100 €

In Choix. Les écrits du mois à travers le monde, n° 1, juillet 1944

1 vol. (125 x 185 mm) de 128 p. Agrafé.

« Liberté », qui paraît pour la première fois sous ce titre dans une revue publiée hors de France, en l'occurrence à Londres, où vient d'être publiée en mai une édition bilingue de *Poésie et Vérité 1942* contenant le poème sous ce titre (cf. n° 50), ouvre cette nouvelle revue qui se veut un *Reader's Digest* « pour les services d'information alliés » à destination du public français. La dernière page recense sous la rubrique « publié à l'étranger, 1940-1944 », des livres français principalement par La France Libre à Londres et les Éditions Maison Française, à New York. On y retrouve Aragon, Vercors, Saint-Exupéry, Bernanos, Maritain...

29158



Herbert Bell

[CHARLES DE GAULLE] GERMAINE KRULL

53 Portrait photographique signé

4 000 €

[Alger, juin 1944]

Tirage argentique d'époque (250 x 300 mm), daté 1944 et signé à l'encre.

Tampon au dos « Mention Obligatoire Photo O.F.I.C / cette photographie peut être reproduite gratuitement et sans autorisation. »

CÉLÈBRE ET PRÉCIEUX PORTRAIT, RÉALISÉ À ALGER, DU GÉNÉRAL DE GAULLE, À LA TÊTE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, DANS UN TIRAGE STRICTEMENT D'ÉPOQUE, SIGNÉ GERMAINE KRULL

Le 3 juin 1944, à Alger, le Comité français de libération nationale prend officiellement le nom de gouvernement provisoire de la République française, sous la présidence du général de Gaulle, qui se rend le lendemain à Londres, à l'invitation de Churchill, deux jours avant le débarquement allié en Normandie.

Germaine Krull, en charge du service photographique de l'Office français d'information cinématographique (Ofic) réalise ce portrait, dans le bureau du général de Gaulle, immortalisant ce moment historique.

La photographe rencontre pour la première fois de Gaulle à Marrakech les 12 et 13 janvier 1944 à l'occasion de son entrevue avec Churchill qu'elle est chargée de couvrir. Elle avait quitté la France pour le Brésil le 24 mars 1941 depuis Marseille, sur le même bateau qu'André Breton, Wifredo Lam et Claude Lévi-Strauss, avant de signer, depuis Rio, son engagement auprès de la France libre et de se rendre en septembre au Congo-Brazzaville pour y diriger le Service photographique de propagande de la France libre jusqu'à la fin de l'année 1943. Lors de leur rencontre, de Gaulle lui confie la direction du service photographique de l'Ofic, nouvellement créé. Elle couvrira les réunions au Palais Carnot fin mai et début juin 1944 et fera plusieurs portraits de lui, dont celui-ci, choisi comme portrait officiel du président du gouvernement provisoire. Des tirages furent réalisés sur place, seuls quelques-uns signés sur le cliché par Germaine Krull. Elle suivra ensuite l'armée américaine de Naples à Rome en 1944, arrivera en août à Saint-Tropez peu après le débarquement de Provence, rejoindra le Vercors, les Vosges et couvrira la bataille d'Alsace et la libération des camps. Sa mission se terminera en avril 1945, trois ans après ses débuts et une couverture historique du conflit, de la Résistance et de la Libération.

Précieuse épreuve originale : ce portrait sera offert immédiatement à Max-Pol Fouchet, qui le disposera sans attendre derrière lui, dans son bureau du 43 rue Lys-du-Pac, ce dont atteste une photographie de juin 1944.

Accidents marginaux en pied.

Provenance : Max-Pol Fouchet (vente Mayenne, 8.10.2022, n° 155).

28663



1964

you are mine & I love you

[CHARLES DE GAULLE] GERMAINE KRULL

54 Portrait photographique signé

2 500 €

[Alger, juin 1944]

Tirage argentique d'époque (195 x 240 mm), monté sur bristol paille, daté « 1944 » et signé à la mine de plomb sur le carton d'époque (245 x 320 mm).

CÉLÈBRE ET PRÉCIEUX PORTRAIT DU GÉNÉRAL DE GAULLE,
RÉALISÉ À ALGER,
QUELQUES JOURS AVANT LE DÉBARQUEMENT DE NORMANDIE.

Autre version du portrait du général de Gaulle, photographié le même jour, cette fois-ci en pied.

Lors de la visite du général à Alger, c'est donc Germaine Krull, nouvellement en charge du service photographique de l'Ofic, qui est chargée d'établir les portraits officiels. En plus du tirage précédent, elle réalise deux autres versions du portrait de de Gaulle : l'un, de trois-quart droite, l'autre en pied, dans un cadrage en plan américain : c'est ce dernier cliché, celui que nous présentons ici, qui sera choisi par de Gaulle pour représenter le président du gouvernement provisoire, et donc largement diffusé par la suite.

Ces versions n'ont pas été tirées immédiatement et l'on ne connaît aucun tirage, comme le précédent, qui soit signé à même la photo. Les tirages originaux, sous le contrôle de Germaine Krull, ont sans doute été réalisés quelques jours plus tard et subissent alors le même traitement : ils sont montés sur un carton bristol de couleur paille, datés sur le montage en bas à gauche et signés par la photographe en bas à droite, à la mine de plomb. Le général de Gaulle en dédicacera plusieurs dans la deuxième quinzaine de juin 1944.

Il y aura plus tard de multiples retirages, dans différents formats, utilisés par l'Ofic pour la diffusion des portraits officiels. Là aussi, de Gaulle en offrira à ses combattants et amis lors des six derniers mois de l'année.

Ces photographies « posées » du général de Gaulle par des photographes de renom constituent les seuls témoignages de la sorte avant le débarquement, auxquels on ne pourrait comparer le portrait de Cecil Beaton, réalisé à Londres en juillet 1940, juste à l'arrivée du général de Gaulle. Les autres photographies faites dans la capitale anglaise pendant les années d'exil sont l'œuvre de photographes de studios, comme Bertram Park ou Georges Fayer.

**Très rare épreuve originale signée
par la photographe attitrée du général de Gaulle, réalisée à Alger.**

29117

LIBÉRATIONS



pour Max-Pol Fauchet
au nom de tout ce
qui nous unit et nous libère.

Paul Luard



[PAUL ÉLUARD] ROGI ANDRÉ

55 Portrait photographique

6 000 €

[Paris, 1934]

1 tirage argentine (170 x 225 mm) contrecollé sur un carton d'encadrement (215 x 330 mm).

Photographie de Paul Éluard, avec cette dédicace autographe :

« pour Max-Pol Fouchet, au nom de tout ce qui nous unit et nous libère. Paul Éluard »

Ce portrait, méconnu et dont il existe peu d'épreuves, est du poète dans son appartement en 1934, est l'œuvre de la photographe hongroise Rózsa Klein, dite Rogi André, la première épouse d'André Kertesz qui l'initia à la photographie dans les années 1920.

Il est difficile d'établir depuis quand Max-Pol Fouchet en dispose, mais il est certain qu'il le possède déjà pendant la guerre, à Alger, où il le fait encadrer entre les deux feuillets ayant servi à la publication du poème « Une seule pensée » (cf. n° 7), dans sa revue *Fontaine* en juin 1942, avant de placer l'ensemble au-dessus du lit-bibliothèque de la petite pièce qui lui tient lieu de bureau (cf. photographie p. 129). Ce n'est qu'après la Libération, à Paris, qu'Éluard y portera sa belle dédicace amicale (le cliché en est vierge sur la photographie), en mémoire de la première publication dans la revue algéroise de son poème-symbole, devenu « Liberté » avec la visibilité que l'on sait.

Au « titre de correspondant de guerre », Max-Pol Fouchet a en effet pu « quitter l'Algérie et regagner la France sans attendre, après la libération de Paris », emportant assurément avec lui les deux précieux feuillets du poème mythique et le portrait, désencadrés : « La baie d'Alger c'était déjà le jardin du Luxembourg » (*Un jour, je m'en souviens...*, p. 161-162). Le port de Toulon venant d'être bombardé, le retour se fait par Gibraltar et Plymouth, puis « le paquebot jeta l'ancre au plus près de l'embouchure de la rivière de Morlaix » où « les Américains avaient installé des digues artificielles » (*ibid.*, p. 166). S'ensuit un retour ferroviaire chaotique vers Paris, où Fouchet se trouve dès l'automne, et peut-être est-ce au cours de l'un de ces « déjeuners du mardi au restaurant des Catalans » (*ibid.*, p. 173) dans le quartier de Montparnasse auquel il participe avec Éluard, Hugnet, Cocteau, et quelquefois Picasso, que le poète inscrit sur la photographie de son visage immortalisé dix ans plus tôt la dédicace à Max-Pol Fouchet. Il est probable que, sans délai, ce dernier le place avec le même agencement dans le cadre plus petit qui sera présenté en 1976 à l'exposition organisée par la Bibliothèque municipale de Vichy (dont le catalogue, n° 396, reproduit une photographie où il se reconnaît nettement).

Il faut noter que seules deux autres épreuves de cette photographie sont référencées dans les collections publiques : l'une à la BnF (40299995), en tirage d'époque ; l'autre, dans un tirage tardif de 1982, au Centre Pompidou (AM1983-429).

Un portrait « lieu de mémoire ».

29096



pour René Char
retourné intact,

~~Paul Bernard~~

CHANSON COMPLÈTE

1944

[RENÉ CHAR]

56 Portrait de René Char

800 €

[décembre 1944]

1 tirage original (120 x 170 mm).

Mention à la mine de plomb au verso : « photo Irisson, L'Isle s/Sorgue ».

Beau portrait du poète, alias le capitaine Alexandre, au temps du maquis, de face, réalisé dans le studio de Jacques Irisson à l'Isle-sur-Sorgue au cours de la même séance que le cliché de René Char de profil, cigarette à la main (*cf.* n° 57).

29085

57 Portrait de René Char

1 000 €

[décembre 1944]

1 tirage original (130 x 180 mm).

Tampon du photographe au verso : « Irisson, L'Isle-sur-la Sorgue (Vaucluse) ».

Mention manuscrite autographe : « décembre 1944 René Char ».

Beau portrait du poète, alias le capitaine Alexandre, au temps du maquis, cigarette à la main, réalisé dans le studio de Jacques Irisson à l'Isle-sur-Sorgue.

29083

PAUL ÉLUARD

58 Chanson complète

4 000 €

Paris, Gallimard, (6 mai) 1939

1 vol. (195 x 260 mm) de 62 p., [3] et 1 f. Broché.

Édition originale.

Merveilleux exemplaire du dernier recueil publié avant la guerre chez Gallimard par Paul Éluard, et offert par ce dernier à l'issue du conflit :

« Pour René Char retrouvé intact, Paul Éluard, 1944. »

Mobilisés en 1939, puis démobilisés en 1940, Char et Éluard choisissent deux voies distinctes, différemment risquées, pour entrer en Résistance : les armes à la main, sans publication aucune pendant les cinq années de guerre, pour le premier ; la plume à la main pour l'autre, passant d'une cache à l'autre pour y publier ses poèmes et ceux des autres hérauts de « l'intelligence en guerre ».

29033

ATHENA

« 267 morts d'inanition, samedi et dimanche, à Athènes
et au Pirée. Chiffre officiel. Les gens tombent dans la
rue. On les regarde et on s'en va... »

Hiver, 2000 morts, chiffre 7^{ème} poste de police. »
(Lettre du 24 Novembre 1944)

Peuple grec peuple roi peuple désespéré
Tu n'as plus rien à perdre que la liberté
Ton amour de la liberté de la justice
Et l'infini respect que tu as de toi-même

Peuple roi tu n'es pas menacé de mourir
Tu es semblable à ton amour tu es candide
Et ton corps et ton cœur ont faim d'éternité
Peuple roi tu as cru que le pain t'était dû

Et que l'on te donnait honnêtement des armes
Pour sauver ton honneur et rétablir ta loi
Peuple désespéré ne te fie qu'à tes armes
On t'en a fait la charité fais-en l'espoir

Oppose cet espoir à la lumière noire
À la mort sans pardon qui n'a plus pied chez toi
Peuple désespéré mais peuple de héros
Peuple de mort de faim gourmand de sa patrie

Petit et grand à la mesure de ton temps
Peuple grec à jamais maître de tes desirs
La chair et l'idéal de la chair conjugués
Les desirs naturels la liberté le pain

La liberté pareille à la mer au soleil
Le pain pareil aux dieux le pain qui joint les hommes
Le bien réel et lumineux plus fort que tout
Plus fort que la douleur et que nos ennemis.

Paul Eluard

PAUL ÉLUARD

59 « Athena »

2 500 €

[9 décembre 1944]

1 f. (210 x 310 mm) de 29 lignes rédigées à l'encre noire.

Manuscrit autographe portant, au lieu de la célèbre signature en croix qu'on lui connaît, le simple nom d'Éluard qu'il s'est contenté d'inscrire, sans doute parce qu'il en a rédigé le texte en vue d'une publication dans la presse.

Si Paris est libérée en août 1944, la guerre se poursuit en Europe et dans le monde, et Paul Éluard, auréolé du prestige de sa participation à la résistance littéraire, y demeure attentif, toujours engagé aux côtés des partisans. Le 2 décembre 1944, les communistes du Front de libération national grec, principal mouvement de résistance du pays, ont lancé un appel à la grève générale et organisé une manifestation à Athènes, réprimée dans le sang. S'ensuivent de violents affrontements avec l'armée britannique, entrée dans la capitale encore occupée par les Allemands en octobre et que soutient le gouvernement grec revenu d'exil, qui tournent à l'avantage des insurgés dans un premier temps.

Après avoir titré le 8 décembre « Obus et bombes pleuvent sur Athènes », *L'Humanité*, au-dessus d'un dessin de l'Acropole en flammes, proclame en gros caractères le lendemain : « La résistance des patriotes ne fléchit pas dans Athènes » où, est-il précisé dans le corps de l'article, « la famine menace » : « Les boulangeries d'Athènes ont cessé la distribution du pain. La viande a à peu près disparu. Le fonctionnement de l'organisation de secours anglo-américaine est interrompu. »

C'est ce jour-là qu'Éluard écrit son poème, peut-être après avoir lu cet article, inspiré par l'évocation du combat homérique livré par « le peuple roi », ce « peuple de héros », « peuple de meurt de faim gourmands de leur patrie » : Athéna l'antique cité, l'éternelle, en proie à la faim et au feu ; et se comprend alors mieux le rapprochement que fait le poète en exergue avec la famine causée par les puissances de l'Axe en citant la lettre adressée à la Croix-Rouge internationale le 24 novembre 1941 : « 267 morts d'inanition, samedi et dimanche, à Athènes et au Pirée. Chiffre officiel. Les gens tombent dans la rue. On les regarde et on s'en va... Hier, 2 000 morts, chiffre d'un poste de police. »

Le poème paraîtra six jours plus tard, avec cette épigraphe, dans le grand hebdomadaire politique *Action*, fondé en octobre 1943 dans la clandestinité sous la bannière de Goethe – « Au début était l'action » – et dirigé par Victor Leduc et Maurice Kriegel-Valrimont, puis dans *Traits* en janvier 1945 et dans le recueil *Provence noire* (Maeght, Pierre à feu). Il sera ensuite publié, sans l'exergue, aux Éditions de Minuit dans l'ouvrage *Aragon, Éluard, Vercors* (cf. n° 81), puis dans *Grèce ma rose de raison* (cf. n° 84).

28961

à André Frénaud
qui contredit par des
mots délivrés les plus
ordinaires tyrannies,

soy veuil ami

~~Paul Eluard~~

PAUL
ELUARD

AU
RENDEZ-VOUS
ALLEMAND

SUIVI DE

POÉSIE ET VÉRITÉ 1942



PAUL ELUARD

AU
RENDEZ-VOUS
ALLEMAND

PAUL ÉLUARD

60 Au rendez-vous allemand

400 €

Paris, Éditions de Minuit, (15 décembre) 1944

1 vol. (135 x 210 mm) de 59 p., [1] et 1 f. Broché.

Édition originale de cette réunion de poèmes publiés clandestinement sous l'Occupation, illustrée d'un portrait au burin par Picasso.

Envoi signé : « à André Frénaud qui contredit par des mots délivrés les plus ordinaires tyrannies, son vieil ami, Paul Éluard ».

Frénaud a conservé dans l'exemplaire une invitation lui ayant été adressée en décembre 1943 pour l'exposition organisée chez Louis Carré consacrée à Oscar Dominguez qui, selon Éluard « ouvre au surréalisme de nouvelles fenêtres » (présentation du catalogue). Dominguez réalisera la deuxième édition illustrée de *Poésie et Vérité 1942* (cf. n° 82).²⁹¹³¹

PAUL ÉLUARD

61 Au rendez-vous allemand

100 €

Paris, Éditions de Minuit, (7 avril) 1945

1 vol. (145 x 225 mm) de 76 p. et 1 f. Broché.

Deuxième édition, en partie originale, imprimée sur papier bleu, sans grands papiers, augmentée de *Poésie et Vérité 1942* (avec « Liberté ») et de cinq poèmes inédits, la couverture portant pour la première fois, le logo étoilé des Éditions de Minuit dessiné par Vercors.

Portrait d'Éluard par Picasso (distinct de l'édition de 1944), reprenant le dessin au trait publié dans l'édition originale de *Sur les pentes inférieures* (cf. n° 5-6, reproduit p. 50).²⁶¹⁶⁰

PAUL ÉLUARD

62 Au rendez-vous allemand

600 €

Genève, Paris, Éditions des trois collines, (15 juin) 1945

1 vol. (120 x 180 mm) de 80 p. et [3] f. Broché.

Troisième édition, en partie originale, et première édition à l'étranger, six mois après celle des Éditions de Minuit. Un des 20 premiers exemplaires sur vélin du Marais (n° 5).

Portrait du poète en frontispice par Picasso, repris de *Sur les pentes inférieures*.

à Monsieur François Rodondi
très sympathique hommage,

~~Paul Rodondi~~

AU RENDEZ-VOUS
ALLEMAND

"
Que la bouche remonte vers sa vérité
Souffle rare sourire comme une chaîne
brisée"

~~Paul Rodondi~~

Envoi signé : « à Monsieur François Rodondi, très sympathique hommage, Paul Éluard » avec une citation autographe ajoutée de vers tirés du poème « Novembre 1936 », initialement paru dans *Cours naturel* en 1938 et repris dans *Au rendez-vous allemand* : « “Que la bouche remonte vers la vérité / Souffle rare sourire comme une chaîne brisée” Paul ».
Ex-libris Jean Léon Steinhauslin ; lequel constitua l'unique collection complète des 156 livres illustrés de Picasso (avec au moins une estampe gravée par l'artiste et dont il a lui-même supervisé l'impression). Patrick Cramer en établira le catalogue qui donnera lieu à une exposition d'envergure à la Fondation Bodmer, en 2006. 29199

PAUL ÉLUARD

63 À Pablo Picasso

100 €

Genève, Éditions des Trois Collines, (18 décembre) 1944

1 vol. (190 x 245 mm) de 168 p., [6] et 2 f. Broché.

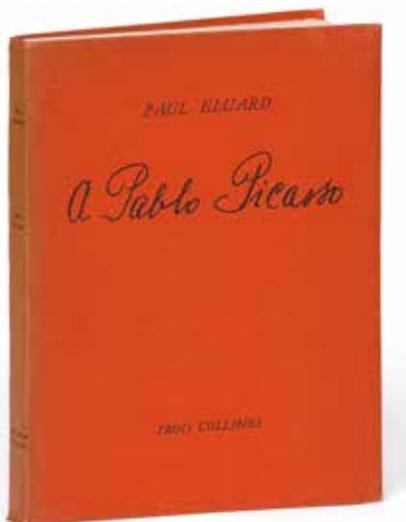
Édition originale, illustrée de nombreuses reproductions en noir.

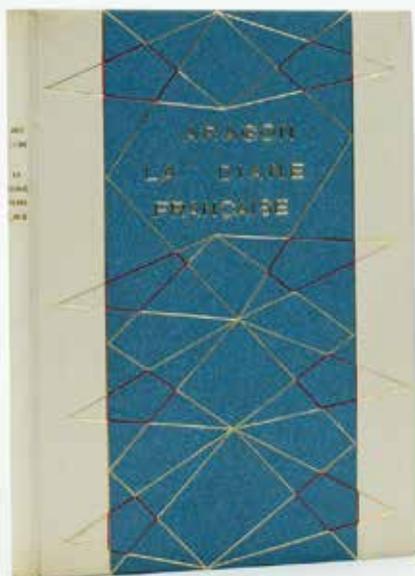
Réunion de tous les textes écrits par Éluard sur son grand ami Picasso, depuis la conférence « Je parle de ce qui est bien » prononcée à Barcelone, Madrid et Bilbao à l'occasion de la première rétrospective Picasso en Espagne de février 1936. Lorsque le poète entre dans son intimité, l'artiste traverse une grave crise : séparé d'Olga, il s'est arrêté de peindre et s'est mis à écrire des poèmes. Entre les deux hommes, tout converge : un même goût pour la poésie, une même vision de la création artistique, et seize années durant, jusqu'à la mort du poète, leur amitié va se poursuivre, sans ombre ni faille, engendrant des œuvres communes comme *Les Yeux fertiles*, le premier de leurs livres paru en 1936 où les dessins de l'un répondent aux poèmes de l'autre.

Émouvant monument : « Dans ce haut lieu qu'est l'œuvre de Picasso, j'ai voulu partager, écrit Éluard, les intarissables plaisirs qu'elle me donne, j'ai voulu prouver, dans les termes et dans les formes, la confiance que l'homme fait à l'homme. »

Dos insolé.

20620





à Max. Pol
affectueux
Louis.

LA DIANE FRANÇAISE

LOUIS ARAGON

64 La Diane française

6 000 €

Paris, Seghers, coll. « Poésie 44 », (30 décembre) 1944

1 vol. (150 x 200 mm) de 82 p., [1] et 1 f. Broché, sous chemise et étui éditeur.

Édition en partie originale des poèmes écrits pendant la guerre.

Un des 12 premiers exemplaires sur chine (« A »).

Dix d'entre ces poèmes ont été publiés clandestinement, dans *Le Musée Grévin* notamment, aux Éditions de Minuit, sous le pseudonyme de François La Colère. *La Diane française* contient également les poèmes « Il n'y a pas d'amour heureux » et « La rose et le réséda », publiés dès mars 1943 à Marseille sous le nom d'Aragon dans le journal *Le Mot d'ordre*.

C'est à Baudelaire et à l'incipit de son « Crépuscule du matin » qu'Aragon emprunte sa diane qui « chantait dans les cours des casernes » ; celle qui devait sonner « au soir de mon pays » pour annoncer son réveil, perceptible dès 1943. Pour se libérer de la tyrannie, il s'agit ainsi d'unir les forces de la nation, en alliant la rose, symbole de la gauche, et le réséda, de couleur blanche, celui de la droite.

Le recueil est dédié à quatre figures de la Résistance fusillées par les Allemands entre 1941 et 1944 : Guy Môquet, Gabriel Péri, Gabriel d'Estienne d'Orves et Gilbert Dru ; deux communistes et deux catholiques.

Précieux exemplaire de tête – le premier d'entre eux, lettré A – établi par Pierre-Lucien Martin pour son propre compte.

29197

65 La Diane française

300 €

Paris, Seghers, coll. « Poésie 44 », (30 décembre) 1944

1 vol. (150 x 200 mm) de 82 p., [1] et 1 f. Broché, sous chemise et étui éditeur.

Édition en partie originale.

Un des 120 exemplaires sur vergé d'Arches (n° 47).

7989

66 La Diane française

100 €

Paris, Seghers, coll. « Poésie 45 », (1^{er} trimestre) 1945

1 vol. (140 x 190 mm) de 90 p., [1] et 2 f. Broché.

Envoi signé : « à Max-Pol [Fouchet], affectueusement, Louis ».

28664



A Louis Broder
le "L'avant-monde" au
"stage hospital" par la route la terre
impossible. En son amical souvenir

— René Chén

SEULS
DEMEURENT

RENÉ CHAR

67 Seuls demeurent

10 000 €

Paris, Gallimard, (24 février) 1945

1 vol. (185 x 235 mm) de 90 p. et [1] f. Maroquin bordeaux, dos lisse, titre doré en long, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Patrice Goy et Carine Vilaine).

Édition originale. Un des 13 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n° II).

Envoi signé : « À Louis Broder. De “L’Avant-monde” au “Visage nuptial” par la route des terres impossibles. En bien amical souvenir. René Char ».

2 poèmes autographes montés en tête : le premier, « Force clémente », est le seizième de « L’Avant-monde » ; le second, l’avant-dernier long aphorisme de « Partage formel », est l’un des plus importants : le poème est le « mystère qui intronise » et son auteur, le « Grand Commenceur ».

Témoignage des premières années d’Occupation et de l’engagement de René Char dans la Résistance, le recueil *Seuls demeurent* se compose de trois parties : « L’Avant-monde », ensemble de poèmes en prose écrits entre 1938 et 1943 ; « Le visage nuptial », cinq poèmes d’amour en vers datant de l’été 1938 et du début de la guerre ; et « Partage formel », série d’aphorismes, ou de « propositions subsidiaires » comme les nomme Char, « ajouts » à *Moulin premier* publié en 1936, écrits en 1941 et 1942 sur le rôle du poète.

Après en avoir envisagé la publication dès le printemps 1941 comme le révèle une lettre à Gilbert Lely du 25 avril, le poète y renonce lorsqu’il prend le maquis : « Je ne désire pas publier dans une revue les poèmes que je t’envoie, écrit-il à Francis Curel à la fin de 1941. Le recueil d’où ils sont extraits et auxquels en dépit de l’adversité je travaille, pourrait avoir pour titre *Seuls demeurent*. Mais je te répète qu’ils resteront longtemps inédits, aussi longtemps qu’il ne se sera pas produit quelque chose qui retournera entièrement l’innommable situation dans laquelle nous sommes plongés ». Terminé au printemps 1943 avec « Hommage et famine » et « Louis Curel de la Sorgue », *Seuls demeurent* sera envoyé sans retouche à l’éditeur en juillet 1943 et recevra un avis très favorable de Jean Paulhan, mais, lorsqu’il envoie à Gallimard son contrat d’édition, le poète exprime le souhait que son recueil ne paraisse « qu’une fois la situation de notre pays définitivement éclaircie ». Le recueil sera publié en février 1945, dans un tirage des plus restreints en grand papier : seulement 13 pur fil (3 hors commerce A, B et C puis 10 chiffrés en romain), suivis de 1 000 châtaignier. Char gardera pour lui deux exemplaires : le A et le IX. Cinq autres sont pour l’heure répertoriés, dont un seul avec envoi – celui de Georges Hugnet.

Précieux exemplaire offert à Louis Broder, qui imprimera par la suite quelques-uns des plus beaux livres illustrés de Char : *Le Rempart de brindilles* en 1953 (Wifredo Lam), *La Bibliothèque est en feu* en 1956 (Braque), *Les Compagnons dans le jardin* en 1957 (Zao Wou-Ki), *Nous avons* en 1959 (Miró). D’origine suisse, Broder arrive en France à la fin des années 1940 et se lance corps et âme dans l’édition du livre de peintres, lui dont Éluard dira, dans une de ses dédicaces, qu’il aimait « les livres encore plus que moi ». Broder aimait se constituer des exemplaires précieux et uniques ; il sollicita sans doute Char pour cette dédicace et l’ajout des deux manuscrits qu’il contient.

28224

à Yvonne et à Christian

Levros

dont la Rencontre et
l'amitié ajoutent une page à
ce livre et au sens à son titre.

De tout coeur leur ami

René *É. B.*

SEULS
DEMEURENT

RENÉ CHAR

68 Seuls demeurent

3 500 €

Paris, Gallimard, (24 février) 1945

1 vol. (190 x 235 mm) de 90 p. et [1] f. Broché.

Édition originale.

Un des 1 000 exemplaires sur châtaignier (n° 387). Bandeau à parution conservé.

Envoi signé : « à Yvonne et à Christian Zervos, dont la Rencontre et l'amitié ajoutent une page à ce livre et un sens à son titre. De tout cœur leur ami. René Char ».

C'est vraisemblablement par l'entremise de Paul Éluard que René Char rencontre le couple Zervos, à l'époque où les membres du mouvement surréaliste écrivent dans les *Cahiers d'art* de Christian Zervos. La première relation avérée remonte au moment où l'éditeur galériste obtient de Kandisky (qu'il a aidé à venir en France) une pointe-sèche pour orner en 1933 le tirage de tête du *Marteau sans maître*. Char ne contribuera réellement aux *Cahiers d'art* qu'en 1937 avec « Dehors la nuit est gouvernée ». La guerre, ensuite, les sépare. Yvonne et Christian Zervos, ce dernier natif de l'île ionienne de Céphalonie et arrivé en France en 1917 à l'âge de dix-huit ans, se réfugient dans la ferme de La Goulotte, près de Vézelay, tandis qu'ils mettent l'appartement parisien du 40 de la rue du Bac où ils vivent depuis 1938 à la disposition de Paul et Nusch Éluard ; nombre de tracts clandestins y seront imprimés dans le sous-sol. Naturalisé en 1927, Zervos est déchu de la nationalité française par le régime de Vichy en 1941. René Char, lui, ne quitte pas la Provence, sinon pour l'Afrique du Nord pendant l'été 1944 pour la préparation du débarquement de Provence.

Char retrouvera les Zervos après la Libération : il n'est pas encore démobilisé qu'il devient un hôte régulier de la rue du Bac, que les Zervos ont réintégré en février 1945. C'est à ce moment-là que paraît *Seuls demeurent* : la dédicace portée sur l'exemplaire qu'il leur offre garde l'empreinte de ce nouveau départ et de l'amitié indéfectible qui se nouera par la suite : l'année suivante, Char invite les Zervos à Céreste, avant que le couple s'installe au Thor, près de l'Isle-sur-la-Sorgue, où ils préparent une importante exposition au Palais des papes d'Avignon pour laquelle Jean Vilar, sollicité par Char, leur proposera trois créations théâtrales : c'est la naissance du festival d'Avignon.

« De la fin des années 40 aux années 60, Char séjourna régulièrement à La Goulotte, dont il appréciait le calme et l'environnement naturel propice à la marche comme le montre sa correspondance postée depuis Vézelay. Le 16 mai 1948, il tient à indiquer le lieu et la date au bas des deux poèmes qu'il vient d'y écrire : "Un oiseau..." et "Pénombre" [qui seront publiés dans *Fureur et mystère*]. Après la vente de sa propriété familiale des Névons (à L'Isle-sur-la-Sorgue), Char n'a plus de maison et passe les étés suivants avec Yvonne Zervos, soit dans l'Eure, soit à Vézelay » (Christian Limousin, *Maison Zervos à Vézelay*, 2019). C'est à La Goulotte que Char rédigea le poème « Lune et l'autre », qu'il enverra à PAB pour en donner une édition minuscule, qui sera faite en septembre 1957. Les Zervos seront parmi les premiers invités de Char lorsque le poète achètera en 1960 les Busclats pour en faire sa nouvelle et dernière demeure provençale. 29120

à Georges Bataille
ni l'homme abrupt
ni la prison

Rene Cote

SEULS
DEMEURENT

RENÉ CHAR

69 Seuls demeurent

3 500 €

Paris, Gallimard, (24 février) 1945

1 vol. (180 x 230 mm) de 90 p. et [1] f. Demi-percaline marron, pièce de titre, couvertures conservées (reliure des années 1950 [J. Moreau, relieur à Orléans]).

Édition originale.

Un des 1 000 exemplaires sur châtaignier (n° 457).

Envoi signé :

« À Georges Bataille, intime de l'homme abrupt dans sa prison, René Char ».

Seuls demeurent est le titre le plus ancien de René Char présent dans la bibliothèque de Georges Bataille, et cette dédicace est selon toute vraisemblance la première jamais faite, à en croire l'inventaire récemment établi par les librairies du Sandre et Vignes. Il s'agit en outre de l'un des rares volumes que Bataille fera relier, en l'occurrence chez J. Moreau à Orléans, où il sera muté en juillet 1951 en sa qualité de bibliothécaire. Moins de vingt exemplaires parmi les 1 283 titres répertoriés à ce jour dans sa bibliothèque sont reliés, attestant que, comme l'écrivent les libraires cités, « les difficiles conditions d'existence de l'écrivain dans l'après-guerre sont perceptibles jusque dans la modestie des exemplaires », du point de vue de leur condition tout au moins. Car c'est à n'en pas douter parce que cet exemplaire à lui dédié de *Seuls demeurent* lui tenait tout particulièrement à cœur que Bataille l'a fait ainsi établir, dans cette modeste reliure de bibliothèque, à l'exemple de *L'Œuvre du marquis de Sade* d'Apollinaire, des *Œuvres de 1919 à 1936* de Marx Ernst, de *L'Âge d'homme* de Leiris ou des *Exercices de style* de Queneau.

Peut-être est-ce le 7 avril 1945 que Char et Bataille, se rencontrant pour la première fois, s'échangent leurs derniers livres : ce *Seuls demeurent* et *L'Expérience intérieure* (cf. n° 70) que nous proposons tous les deux ici. Car ce jour-là, Bataille ajoute sur l'exemplaire de *Madame Edwarda* que Paul Éluard, en possession d'un double, avait offert au poète le 1^{er} novembre 1944 : « j'ai finalement à me réjouir d'avoir aujourd'hui rencontré René Char » (*Dans l'atelier du poète*, p. 378). Leurs relations s'approfondiront lorsqu'ils se retrouveront à Carpentras, où Bataille prendra le poste de conservateur à la bibliothèque municipale. Char lui offrira par la suite *L'Héraclite d'Éphèse* (1948), *Le Soleil des eaux* (1949), *Les Quatre Fascinants* (1951), *À la santé du serpent* (1954) et *La Bibliothèque est en feu* (1956).

Quelques traces anciennes à la première de couverture.

28865

à René Char
dont tout me rapproche
affinément
J. P. Bataille

L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE



GEORGES BATAILLE

70 L'Expérience intérieure

2 500 €

Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », (janvier) 1943

1 vol. (120 x 190 mm) de 254 p. Broché.

Édition originale.

Premier tirage (mention de troisième édition, pour troisième émission).

Envoi signé : « à René Char, dont tout me rapproche, affectueusement, Georges Bataille ».

Bataille a commencé à rédiger *L'Expérience intérieure* au début de la guerre, en 1941, en y intégrant des textes antérieurs, non finalisés pour la plupart. Avant la publication de cet ouvrage fondamental, tous ses livres avaient connu des tirages confidentiels – certains clandestins et sous pseudonymes –, à tel point que l'ensemble de son œuvre publiée de 1918 à 1943 compte moins de mille exemplaires. La publication chez Gallimard, dans la collection « Les Essais », est donc d'une grande importance pour Bataille. Lorsque le volume paraît en février 1943, ce dernier, tuberculeux, emménage à Vézelay, où Paul et Nusch Éluard lui rendent visite. C'est probablement après la guerre, lorsqu'ils se rencontrent le 7 avril 1945 (cf. n° 69), que Bataille offre à Char cet exemplaire.

29122

PAUL ÉLUARD

71 En avril 1944 : Paris respirait encore !

150 €

Paris, éditions de la Galerie Charpentier, (15 avril) 1945

1 vol. (220 x 295 mm) de 1, [10] et 1 f. En feuilles, sous chemise imprimée.

Édition originale.

Un des 948 exemplaires sur vélin pur fil (n° 268).

7 gouaches originales en couleurs de Jean Hugo.

L'artiste se souvient : « au mois d'avril 1944, je fus ébloui par la beauté des rues de Paris. Je fis une série de gouaches qu'on montra à Éluard après la Libération. Il écrivit d'après elles un poème qu'il intitula *En avril 1944 Paris respirait encore* », imprimé par la Galerie Charpentier, sous couverture crème.

Très bel exemplaire de ce charmant ouvrage, à l'état de parution, condition rare. 21916

Lundi, 25 mai 1945.

Mon cher Max-Pol -

J'ai très longtemps hésité à vous écrire cette lettre, j'étais craintif de me laisser emporter par le premier mouvement de colère. Puis j'ai été malade, et j'ai laissé passer les jours. Mais après un mois rien n'est changé de ce que je pense, je ne saurais donc le mettre au compte de l'humour.

Vous savez très bien ce dont il s'agit, et comment j'ai pu cette "Briève histoire de Fontaine". Il me paraît tout à fait odieux de revenir là-dessous, et je n'ai aucun besoin de vous expliquer ce qui y est odieux, ce qui y est pour moi inacceptable. Vous le savez, vous le savez d'avance. Et que c'est vous qui m'avez mis au ban de choisir entre mes amis. Mon choix est certes tout fait.

Me voilà donc obligé de ne plus vous compter comme le mien, de ne plus ^{faire que} vous serrer la main ou si vous le voulez de faire semblant de vous la serrer. Le temps que j'ai mis à vous le dire mesure assez la répugnance que j'en ai. Cela a le caractère d'une séparation, tâchez, voulez-vous, qu'elle soit sans éclat, et qu'elle garde quelque dignité: j'ai toujours eu de l'estime pour les gens qui se quittaient ainsi.

Aussi, et puisque dans cette "Briève histoire..." vous avez fait allusion à mon amitié pour Fontaine,

LOUIS ARAGON

72 Lettre autographe signée à Max-Pol Fouchet

2 600 €

28 mai [1945]

1 page 1/2 en 1 feuillet (210 x 270 mm) à l'encre noire.

Importante lettre, celle de la « rupture » d'Aragon avec Max-Pol Fouchet, signée et datée « Lundi 28 mai » auquel son destinataire a ajouté l'année, « 1945 », au crayon bleu.

Dans la « Brève histoire de Fontaine » publiée dans son n° 41 d'avril 1945 auquel Aragon fait référence dans sa lettre pour justifier sa rupture inévitable avec lui, Max-Pol Fouchet s'en prend à « l'impudeur de certains intellectuels. Les voici héros, critique-t-il, pour avoir écrit ou publié des messages chiffrés. Ils s'égalent aux martyrs pour avoir permis à d'autres – héros véritables, ceux-là – de les avoir imprimés, ces messages, dans les catacombes, et de les avoir transmis aux hommes vivants. » Et le directeur de *Fontaine* de conclure : « Le premier courage de l'intellectuel est de ne rien attendre que de lui-même. L'on ne voit guère pourquoi l'on féliciterait si fort les intellectuels d'avoir pris parti pour l'esprit contre un ennemi qui menaçait si ouvertement l'esprit. C'était tout naturel. Et l'on ne voit pas pourquoi l'on s'abreuverait de louanges pour n'être pas un traître. »

Derrière cette attaque implicite du magistère exercé sur les lettres par Aragon qui préside à l'épuration comme implacable secrétaire général du Comité national des écrivains où Fouchet avait lui-même « été élu, sur la demande de Louis Aragon, membre du conseil directeur » pour y représenter « la résistance en Afrique du Nord » (*Un jour, je m'en souviens...*, p. 185), pointe déjà la Guerre froide à venir : « Le conflit actuel, plaide Fouchet dans le même texte, ne se borne pas au sort des patries temporelles, il met en jeu le destin de l'esprit. Il s'agit, en définitive, de savoir lequel des deux camps l'emportera : de celui qui nie la liberté de la personne humaine, ou de celui qui se propose de la défendre et de l'assurer dans le monde. Ne craignons pas ces simplifications. Et ne craignons pas davantage de rappeler cette évidence : sans liberté, pas de pensée. »

Plus tard, et non sans perfidie, Fouchet fera mine de s'étonner du « scandale » provoqué par son éditorial : « Nous reçûmes des lettres violentes d'amis de la Résistance, qui, soudain, refusèrent d'écrire dans la revue, car ses positions les étonnaient, les attristaient, les choquaient. Ma déception fut vive, j'attendais d'eux une approbation. Sans doute, un jour, ces lettres seront-elles connues »... (*Un jour, je m'en souviens...*, p. 184)

« Vous savez très bien ce dont il s'agit, réplique Aragon dans celle que nous proposons, et comment j'ai pris cette "Brève histoire de Fontaine". Il me paraît tout à fait oiseux de revenir là-dessus, et je n'ai aucun besoin de vous expliquer ce qui m'y est odieux, ce qui y est pour moi inacceptable. Vous le savez, vous le saviez d'avance. Et que c'est vous qui m'avez mis en demeure de choisir entre mes amis. Mon choix est certes tout fait. »

Et l'auteur du *Crève-cœur* de déplorer : « Croyez, mon cher Max-Pol, aux regrets que j'ai que vous ne m'avez pas laissé autre chose à faire qu'à agir comme je le fais. Aragon ». 28665

PAUL ELUARD
LIBERTÉ

glm

PAUL ÉLUARD

73 Poésie et Vérité 1942

900 €

Bruxelles, Éditions Lumière, (novembre) 1945

1 vol. (150 x 215 mm) de 77 p., [1] et 1 f. Broché, sous étui.

Première édition illustrée.

16 dessins au pinceau par Franz Sébastien, reproduits en noir.

Un des 16 premiers exemplaires sur Madagascar (n° 4) – chacun enrichi d'un dessin original signé ; ici, celui illustrant le poème « Le rôle des femmes », troisième de l'ensemble « Sur les pentes inférieures » (225 x 310 mm).

Le colophon précise que ces poèmes « furent imprimés dans la clandestinité et distribués à Paris en 1942 par les Éditions de la Main à la Plume ». Aussi, dans « Liberté » qui ouvre le recueil, les mots *désir* et *souvenir* sont-ils au singulier comme dans l'originale (fautive par rapport au manuscrit d'Éluard à partir duquel il a été imprimé). 29202

PAUL ÉLUARD

74 Liberté

1 400 €

Paris, GLM, (décembre) 1945

1 vol. (200 x 255 mm) de 27 p. et [1] 1 f. Broché.

Deuxième édition séparée du poème « Liberté » et première édition sur beau papier. Un des 4 premiers exemplaires sur vieux japon (n° 2).

Il reprend le texte fautif des éditions de La Main à plume, publié en octobre 1942, avec les mots *désir* et *souvenir* au singulier.

Petites déchirures en marge haute, habilement restaurée.

29191



A Max-Pol Fouchet
le compagnon d'alger,
le sourceur de Fontaine.

René Chou
1945

[RENÉ CHAR]

75 Portrait photographique dédié à Max-Pol Fouchet 4 000 €

[1945]

1 tirage argentique (120 x 150 mm) contrecollé sur un feuillet (180 x 220 mm), l'ensemble contrecollé sur un carton d'encadrement (200 x 245 mm).

Photographie de René Char, avec cette dédicace autographe signée :

« À Max-Pol Fouchet, le compagnon d'Alger, le sourcier de *Fontaine*. René Char, 1945 ».

Le poète, qui a fait le choix de ne rien publier pendant la guerre et de combattre les armes à la main, confie à Max-Pol Fouchet, au retour de la paix cette année-là, des notes rédigées en 1943-1944 qui, écrit-il, « marquent la résistance d'un humanisme conscient de ses devoirs, discret sur ses vertus, désirent réserver l'*inaccessible* champ libre à la fantaisie de ses soleils, et décidé à payer le *prix* pour cela ». « Elles furent écrites dans la tension, la colère, la peur, l'émulation, le dégoût, la ruse, le recueillement furtif, l'illusion de l'avenir, l'amitié, l'amour. » Ce sont les *Feuillets d'Hypnos* dont Max-Pol Fouchet publiera de premiers extraits dans *Fontaine* en octobre 1945 (n° 45, p. 633-644), avant que Gallimard les édite dans la collection « Espoir » dirigée par Albert Camus (cf. n° 79).

28678

[RENÉ CHAR]

76 Portrait de R. Char 1 000 €

[1945]

1 tirage original (130 x 180 mm).

Tampon du photographe au verso porté deux fois : « Photo Irisson, L'Isle-sur-Sorgue ».

Mention autographe à la mine de plomb de René Char : « 1945 ».

Beau portrait du poète, alias le capitaine Alexandre, au temps du maquis, réalisé dans le studio de Jacques Irisson à l'Isle-sur-Sorgue, peu après les deux autres clichés du même photographe (cf. n° 56 et 57). 29084





Ces trois-là se comprenaient...



un rocher de braves gens.

[RENÉ CHAR]

77 Photographies de René Char
avec des habitants de Céreste à la Libération 2 500 €

[Céreste, été 1944]

2 tirages argentiques (115 x 70 mm) contrecollés sur 1 carte (130 x 160 mm).

Deux tirages originaux, légendés par René Char, parmi les habitants de Céreste.

Envoi signé au verso : « À Max-Pol Fouchet affectueusement René Char », avec note autographe « Céreste, B^{ses} Alpes à la Libération Été 1944 (retour d'Alger) ».

Le premier cliché présente René Char en blouson américain Field Jacket M-41 orné des galons de capitaine et d'un insigne en tissu de parachutiste de la R.A.F. en compagnie des Ginoux, le cantonnier du village et sa mère à laquelle, « craignant une perquisition, [il] demanda un jour [...] de cacher des codes et autres documents importants sous ses jupons » (*René Char*, BnF, p. 76). Le poète l'a légendé de sa main : « ces trois-là se comprenaient... » L'autre photographie, prise le même jour et toujours à Céreste, le présente sous le même uniforme, parmi un groupe de villageois et de quelques gendarmes avec cette autre légende, toujours de sa main : « un rocher de braves gens ». La jeune fille qui porte une robe à carreaux et se tient au premier rang est Mireille Sidoine, la fille, âgée de onze ans, de Marcelle Sidoine-Pons, la « renarde » des *Feuillets d'Hypnos* (cf. n° 79).

René Char vient de rentrer d'Alger, où il avait été appelé le 15 juillet par l'état-major interallié pour préparer le débarquement de Provence qu'il regagne en septembre, affecté au bureau liquidateur de la Section des atterrissages et des parachutages (Sap).

Ces clichés sont pris par Irisson, le photographe ami de Char, dans le but de tourner un film documentaire sur la Sap et le maquis de Céreste qui n'aboutira pas. D'autres épreuves sont connues, Irisson en ayant tiré plusieurs autres à partir de 1945, dans des formats plus grands (100 x 170 et 120 x 180 mm), mais elles sont postérieures aux épreuves strictement d'époque, comme celles que nous présentons ici, plus petites.

Ces photographies auront probablement été offertes par René Char à Max-Pol Fouchet, en même temps que son portrait dédié (cf. n° 75), au moment où il prépare la publication de ses *Feuillets d'Hypnos* dont des extraits paraîtront dans *Fontaine*. 28672

Bora

Ma renarde, pose ta tête sur mes genoux.
Je ne suis pas heureuse et pourtant tu suffis.
Bougeoir ou météore, il n'est plus de cœur
gros ni d'avenir sur terre. Les marches
du crépuscule révèlent ton murmure, mur-
mure de menthe et de romarin, confiance
échangée entre les rousseurs de l'automne
et ta robe légère. Tu es l'âme de la
montagne aux flancs profonds, haute
et secrète, aux roches tues derrière des
lèvres d'argile. Que les ailes de ton nez
frémissent ! Que ta main ferme le
sentier et rapproche le rideau des arbres !

Ma renarde, en présence des deux
astres, le gel et le vent, je place
en toi toutes les espérances ébouleées,
pour un chardon victorieux de la
rapace solitude.

RENÉ CHAR

78 « Bora »

1 800 €

[circa 1943]

1 page en 1 f. (210 x 270 mm) à l'encre noire.

Manuscrit autographe du poème 222 des *Feuillets d'Hypnos*, écrit pour Marcelle Sidoine-Pons.

Les manuscrits originaux des poèmes des *Feuillets d'Hypnos* sont rarissimes, ayant tous, à de rares exceptions près, été détruits par René Char.

« Ma renarde, pose ta tête sur mes genoux. Je ne suis pas heureux et pourtant tu suffis. Bougeoir ou météore, il n'est plus de cœur gros ni d'avenir sur terre. Les marches du crépuscule révèlent ton murmure, murmure de menthe et de romarin, confiance échangée entre les rousseurs de l'automne et ta robe légère. Tu es l'âme de la montagne aux flancs profonds, haute et secrète, aux roches tues derrière des lèvres d'argile. Que les ailes de ton nez frémissent ! Que ta main ferme le sentier et rapproche le rideau des arbres ! / Ma renarde, en présence des deux astres, le gel et le vent, je place en toi toutes les espérances ébouées, pour un chardon victorieux de la rapace solitude. »

La revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet publie dans son n° 50 de mars 1946 les fragments 222, 219, 213, 214, 218 et 221 du futur recueil *Feuillets d'Hypnos*. Ils portent tous alors un titre indépendant : « Bora », « Le vitrail de Valensole », « La murmurée », « La révélée », « La marche » et « La carte du soir » ; auxquels s'ajoutent deux autres, qui seront publiés dans *Le Poème pulvérisé* : « Le muguet » et « La saccade ». Les titres donnés dans *Fontaine* ne seront pas repris dans le recueil, à l'exception du fragment 221, « La carte du soir », qui conserve son titre.

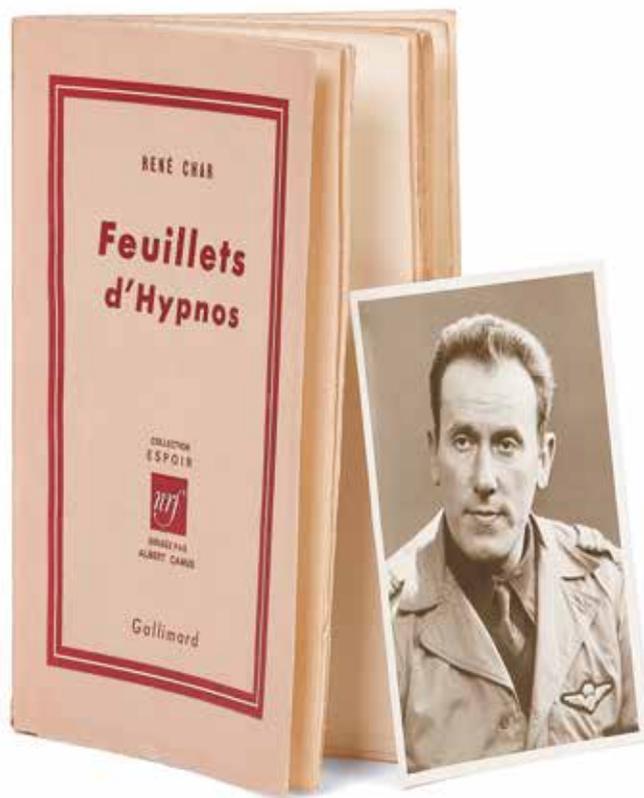
Le poème 222, est donc le premier publié dans *Fontaine* au moyen de ce manuscrit que nous proposons : le nom de « Bora » y dissimule Marcelle Sidoine-Pons, dont le poète disait qu'elle était « l'âme de la montagne aux flancs profonds » (*Dictionnaire Char*, notice d'Antoine Coron, p. 514) : figure de femme comme une lueur d'espoir redonnant la force de croire à la victoire. Le titre original sera repris dans *Fureur et mystère*.

Des 235 fragments des *Feuillets d'Hypnos*, moins d'une quinzaine sont connus sous leur forme originelle ou une rédaction précoce, antérieure à la publication du recueil. Quelques-uns ont été recopiés *a posteriori*, au gré de leur présence dans des recueils plus tardifs comme *Fureur et mystère* et *Le Poème pulvérisé*.

Ce manuscrit de « Bora », donné par Char à Fouchet pour la parution dans *Fontaine*, constitue donc une version rare et précieuse, sous son titre premier et original.

De la bibliothèque de Max-Pol Fouchet (vente Mayenne, 8.10.2022, n° 250).

28674



RENÉ CHAR

**Feuillets
d'Hypnos**

COLLECTION
ESPOIR



ÉDITÉ PAR
ALBERT CAMUS

Gallimard



RENÉ CHAR

79 Feuilletts d'Hypnos

6 000 €

Paris, Gallimard, coll. « Espoir », (20 avril) 1946

1 vol. (120 x 185 mm) de 97 p. et [3] f. Broché, boîte à décor signée de Devauchelle.

Édition originale. Un des 23 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n° XX).

Un portrait de René Char, contemporain de l'ouvrage, est joint au volume, tirage d'époque par son ami photographe Irisson (85 x 125 mm), avec mention manuscrite au verso à la mine de plomb de Char « 1944 ». Tampon : « photo – ciné Irisson L'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse) ». Il représente le poète en habit du « capitaine Alexandre », à la Libération.

Les *Feuilletts d'Hypnos* ont été écrits entre 1943 et 1944 – lorsque le poète, « Capitaine Alexandre », était à la tête de la Section des atterrissages et des parachutages de la zone Durance. Il se surnommait alors « Hypnos », l'homme qui veille sur son peuple durant la nuit, aux aguets, comme la Résistance, prompt à s'éveiller à tout moment.

L'écriture fragmentaire des *Feuilletts d'Hypnos* est imposée par les exigences de l'engagement dans la Résistance : « J'écris brièvement. Je ne puis guère m'absenter longtemps », indique à la note 312 René Char qui cesse à l'été 1943 de se consacrer à *Seuls demeurent* pour ne plus consigner que de brèves notations sur un carnet. Une première dactylographie de 72 fragments est établie à la Libération, qu'il reprend l'année suivante : « Je me suis mis violemment au travail, écrit-il à Gilbert Lely le 17 juillet 1945. Cela s'appelle : *Carnet d'Hypnos* (Hypnos est un nom d'homme) 1943-1944. J'ai été assez heureux pour retrouver récemment le journal que je tenais à Céreste, enfoui à mon départ pour Alger dans un trou de mur. C'est ce journal que je vais publier [...]. Je mets de l'ordre dedans, j'abrège ou je développe suivant les cas. » Il ajoute en particulier les fragments 204 et 221 écrits à Alger à l'été 1944. Ce travail aboutit en août 1945 à une seconde dactylographie, destinée à l'imprimeur, actuellement conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet avec cette note : « Il n'existe pas d'autre manuscrit des *Feuilletts d'Hypnos*. J'ai détruit, pour des raisons faciles à comprendre, le carnet des originaux [...] hormis un feuillet conservé comme témoin ».

Dédié à Albert Camus, ces *Feuilletts d'Hypnos* sont à l'origine de l'amitié entre les deux hommes, le recueil n'étant d'ailleurs pas sans lien avec des idées développées dans *L'Homme révolté*. Il s'agit au demeurant du premier titre de la collection « Espoir », que dirige Camus et qui porte ses aspirations : « Nous sommes dans le nihilisme. Peut-on sortir du nihilisme ? C'est la question qu'on nous inflige. Mais nous n'en sortirons pas en faisant mine d'ignorer le mal de l'époque ou en décidant de le nier. Le seul espoir est de le nommer au contraire et d'en faire l'inventaire pour trouver la guérison au bout de la maladie. Cette collection est justement un inventaire. »

18553

RENÉ CHAR

Conférence par
GILBERT LELY

Récitation de poèmes par : M^{lles} Nelly BENEDETTI,
Denise BONAL et M. Jean DENINX

*

MARDI 2 JUILLET 1946, à 17 heures

*

ENTRÉE : 50 FRANCS

*René', l'herbe où nous étions couchés,
le 17 novembre 1942, face au vallon de la
Valmasque, aurait voulu nous apaiser :
muette, elle avait la confiance du destin...*

*Ami, que le bonheur soit toujours à portée
de ta main*

*Ton père
Gilbert*

RENÉ CHAR

[RENÉ CHAR] GILBERT LELY

80 René Char

1 500 €

Paris, Variété, (14 novembre) 1947

1 vol. (145 x 195 mm) de 29 p., [1] et 1 f. Broché.

Édition originale. Tirage unique à 550 exemplaires sur B.F.K. de Rives.

Un des 50 premiers exemplaires hors commerce réservés à l'auteur (n° 19).

Carte postale de Lely (120 x 75 mm) et photo de Greta Garbo (90 x 140 mm) jointes.

Précieux exemplaire, personnel, de René Char qui, comme souvent, a porté la mention « mon exemplaire » sur le papier cristal, en première de couverture.

Envoi signé : « René, l'herbe où nous étions couchés, le 17 novembre 1942, face au vallon de la Valmasque, aurait voulu nous apaiser : muette, elle avait la confiance du destin... Ami, que le bonheur soit toujours à portée de ta main. Ton frère Gilbert ».

Le texte de cette conférence donnée à Paris le 2 juillet 1946 (carton à parution conservé) constitue la première manifestation d'un intérêt public pour René Char, en même temps que la condamnation sans appel d'une certaine « poésie de résistance » et « le misérable retour à l'alexandrin observé au lendemain de la défaite ». Lely s'en prend ainsi à Aragon, sacré « poète national », se plaisant à rappeler que c'est Char qui trouva en 1932 le titre du tract surréaliste l'excommuniant : « Paillasse ! ».

Char a conservé dans l'exemplaire une carte postale que Lely lui avait envoyée au début de la guerre : « [Ch]er René, je commence [à m]e trouver inquiet de [ton] silence. Ne serais-tu [p]lus à Nîmes ? Rassurance-[mo]i, je te prie. Je te [ré]pondrai longuement. [Po]ur l'instant, jete cherche. Fraternellement, Gilbert ». La carte, oblitérée le 15 septembre 1939, est adressée à « Monsieur René Char, 173° RAL, 2° CR-6° pièce, Nîmes » ; elle a été retournée par Char sans doute moins pour garder la graphie de l'ami que le visage de Greta Garbo ! Nous joignons une autre version, complète, de cette photographie de la M.G.M.

4 planches illustrent le volume, parmi lesquelles la reproduction de la photographie de Char avec les Ginoux mère et fils, dont nous proposons par ailleurs le tirage offert par le poète à Max-Pol Fouchet (cf. n° 77).

29098



ARAGON
ELUARD
VERCORS



PARIS
EDITIONS
DE MINUIT

[ÉDITIONS DE MINUIT]

81 Aragon, Éluard, Vercors

200 €

Paris, Éditions de Minuit, (6 juillet) 1946

1 vol. (125 x 185 mm) de 42 p. et [2] f. Broché, sous chemise et étui.

Édition originale collective, publiée « pour le Conseil national de la résistance, à l'occasion des Journées européennes de la résistance. Paris 10-14 juillet 1946 ».

Tirage unique à 2 000 exemplaires sur BFK de Rives, celui-ci un des 225 exemplaires hors commerce.

Ce recueil réunit les textes de trois écrivains emblématiques des Éditions de Minuit créées dans la clandestinité et incarnant la Résistance littéraire : Aragon, Éluard, Vercors ; les deux premiers, membres du Parti communiste ; le troisième, compagnon de route, co-fondateur des Éditions de Minuit qu'il dirige toujours de fait ; tous trois, membres du Comité national des écrivains.

Emmanuel d'Astier de La Vigerie, le fondateur du mouvement Libération-Sud naguère commissaire à l'Intérieur de la France libre, compagnon de la Libération proche des communistes, le préface en sa qualité de député, élu le 2 juin, de la Seconde Assemblée nationale constituante.

L'achevé d'imprimer est en date du 6 juillet 1946, soit quelques jours avant la tenue des « Journées européennes de la résistance », organisées à Paris sous la houlette d'un fantomatique Conseil national de la résistance qui ne joue plus de rôle politique actif, son programme ayant été en grande partie mis en œuvre depuis l'automne 1944, mais dont les plus engagés à gauche veulent maintenir l'esprit.

Les célébrations sont placées sous le signe de l'unité nationale avec « Comptine du Quai aux fleurs », où Aragon réunit « Au romarin l'églantine / La marguerite au muguet » ; de l'internationalisme avec « Athena », où Éluard rend hommage au peuple grec et aux partisans grecs tandis que s'aggrave la guerre civile dans la péninsule hellénique (cf. n° 59 et 84) ; et du souvenir avec la nouvelle de Vercors « Désespoir et mort » faisant suite aux deux poèmes.

Donné comme « rare » par Vignes, ce recueil est, selon toute vraisemblance, la dernière publication revendiquée par le Conseil national de la résistance. Mythique.

Dos insolé.

24529

21 Oct. 1947

Mon cher Max-Pol,

C'est avec chagrin et dégoût que j'ai
lu ce que tu as laissé passer sur
mes amis Elsa et Dragon dans le
dernier numéro de Fontaine.

Je pense que tu ne seras pas surpris
si je ne collabore plus jamais à ta
revue.

~~Paul Lard~~



PAUL ÉLUARD

82 Poésie et Vérité 1942

1 000 €

Paris, *Les Nourritures terrestres*, (1^{er} octobre) 1947

1 vol. (260 x 335 mm). En feuilles, non paginé, chemise et étui éditeur.

Deuxième édition illustrée. Un des 185 exemplaires sur pur chiffon de Lana (n° 108).

Frontispice en couleurs, à l'eau-forte, par Oscar Dominguez, 1 vignette gravée en couverture et 31 eaux-fortes à pleine page avec les poèmes autographes de Paul Éluard reproduits en fac-similé.

29041

PAUL ÉLUARD

83 Lettre autographe signée à Max-Pol Fouchet

1 500 €

21 octobre 1947

1 f. (210 x 270 mm) de 9 lignes à l'encre bleue, enveloppe affranchie du 23-X-47, Paris, conservée.

Deux ans et demi après Louis Aragon, c'est au tour de Paul Éluard de rompre avec Max-Pol Fouchet : « Mon cher Max-Pol, c'est avec chagrin et dégoût que j'ai lu ce que tu as laissé passer sur mes amis Elsa et Aragon dans le dernier numéro de *Fontaine*. Je pense que tu ne seras pas surpris si je ne collabore plus jamais à ta revue. Paul Éluard. »

Le numéro de *Fontaine* auquel Éluard fait référence est le n° 62 d'octobre 1947, intitulé « Instances de la poésie en 1947 » où est publié l'article « Qu'est-ce que le lettrisme ? », signé par son théoricien, Isidore Isou, qui s'en prend violemment à Aragon en insultant son épouse, et c'est sans doute pour insister sur cette dimension intime qu'Éluard emploie la formule, de prime abord curieuse, « mes amis Elsa et Aragon » : « Parce que le patriote Aragon a couché avec la vivandière Elsa (qu'il se permet de comparer à la France) et parce qu'il a animé cet acte morne (le couchage) d'un poème nul (la valse d'Elsa), le voici aspirant au titre de barde national ! » Et Isou d'enfoncer le clou sur le plan littéraire : « car un Aragon, s'il meurt aujourd'hui, meurt le lendemain définitivement pour la Poésie » ; jusqu'à retrouver les accents du réquisitoire de Benjamin Péret fustigeant *Le Déshonneur des poètes* qui ne pouvait que susciter la désapprobation d'Éluard : « Ainsi la véritable Résistance (l'historique, la politique) a été utilisée afin de couvrir l'horrible trahison poétique pratiquée derrière elle, en son nom. »

Le scandale provoqué par ces propos, couchés sur le papier pour choquer, conduisent au désabonnement de nombreux lecteurs de *Fontaine*, au point peut-être de mettre en péril l'existence même de la revue, dont ce sera, de fait, l'avant-dernière livraison. Max-Pol Fouchet, dans un article sur les « Les poètes de la revue Fontaine » publié en 1978 dans *Poésie 1* (p. 407), évoque cette « violence d'Isidore Isou à l'égard d'Aragon [qui] fâcha Paul Éluard, dont, affirme-t-il, l'amitié ne me revint que plus tard ». Rien, cependant, ne l'atteste au cours du dernier lustre de la vie du poète.

28682

GRÈCE MA ROSE DE RAISON

PAUL ÉLUARD

K. YANNOPOULOS F. ASTERIS

réclame, paris

PAUL ÉLUARD, K. YANNOPOULOS & F. ASTERIS

84 Grèce ma rose de raison

200 €

Paris, Éditions Réclame, (10 septembre) 1949

1 vol. (215 x 190 mm) non paginé de 1 et [19] f. Broché.

Première édition mise dans le commerce.

Un des 115 premiers exemplaires sur Crèveceur (n° 69), avant un tirage commercial à 10 000 exemplaires !

Traduction par Melpo Axioti et Paul Éluard.

Poèmes d'Éluard, de K. Yannopoulos et de F. Asteris composés pendant la guerre civile grecque – ces deux derniers étant des poètes et révolutionnaires grecs, exécuté en 1948 pour le premier et condamné à mort pour le second.

Au printemps 1949, Paul Éluard se rend en Grèce accompagné de deux journalistes résistants, issus de la gauche socialiste : Jean-Maurice Hermann et Yves Farge, alors commissaire de la république. Ils y rejoignent les révolutionnaires grecs menés par le général Márkos. De son périple, le poète sortira ébloui : « Je fais un merveilleux voyage en Grèce libre, écrit-il à sa fille Cécile. Je vis là, réellement, toute une époque de ma vie. Les combattants et les combattantes sont prodigieux d'espoir, de courage et de beauté. [...] La nuit dernière, quatre mille paysans et soldats nous portaient en triomphe. On avait lu mon poème Athéna [cf. n° 59]. C'était un meeting pour la paix mondiale et tous chantaient, dansaient... » (cité dans la Pléiade, II, p. 1114).

À son retour, Éluard rédige plusieurs poèmes en hommage aux résistants grecs, d'abord publiés dans *Les Lettres françaises*, présentés par Claude Roy, puis dans une édition illustrée de 6 bois gravés en couleurs par « Z. Srnitch », imprimée à 50 exemplaires. On sait aujourd'hui, grâce à l'exemplaire n° 1 (collection Kahn, *Mille nuits de rêves*, I, 2019, n° 253), qui se cache derrière ce nom : une mosaïste et graveur franco-yougoslave née à Budapest en 1924, Zizi Makris, épouse du sculpteur Agamemnon (dit Memos) Makris, qui vint à Paris en 1946 où elle étudia la gravure et l'imprimerie à l'école des Beaux-Arts, sous la direction de Galanis. C'est vraisemblablement ce dernier qui lui présenta Éluard. Les Makris furent expulsés de France en 1951, en raison de leurs engagements politiques et rentrèrent en Yougoslavie, puis illégalement en Grèce en 1960, où elle fut arrêtée et incarcérée pendant un an. *Grèce ma rose de raison* est son premier livre.

Cette première édition réunit six poèmes : « Le soir recule » ; « Le Mont Grammos » ; « Prière des veuves et des mères » ; « Dans la montagne vierge » ; « Des yeux qui ont vraiment trop souffert de voir » ; et « Vieille jeunesse ». Éluard y ajoute, pour l'édition chez Réclame publiée dans la foulée, quatre autres poèmes : « Pour ne plus être seuls » ; « Athéna » ; « La Grèce en tête » ; et « Si la Grèce était délivrée ».

14755



[PAUL ÉLUARD] IZIS BIDERMANAS

**85 Photographie de Pablo Picasso, Claude Roy, Louis Aragon
et Elsa Triolet veillant le cercueil de Paul Éluard
avec le faire-part de son décès** 1 000 €

[Paris, Maison de la pensée, 21 novembre 1952]

1 tirage argentique (240 x 175 mm), en tirage de presse sur papier kodak, crédit au dos (Izis – Paris-Match).
+ 1 feuillet double (210 x 270 mm fermé).

Rare photographie des quatre plus proches amis d'Éluard au moment de sa mort, tous communistes, entourant et veillant le cercueil du poète, décédé trois jours auparavant.

Le 18 novembre 1952 à neuf heures du matin, Paul Éluard succombe à une crise cardiaque à son domicile, 52 avenue de Gravelle à Charenton-le-Pont. Si les obsèques nationales lui sont refusées par le Conseil des ministres présidé par Antoine Pinay (Paul Valéry est le dernier écrivain à en avoir bénéficié en juillet 1945 à la demande du général de Gaulle), des funérailles grandioses sont réservées à Paul Éluard au Père-Lachaise où il repose dans le « Panthéon communiste » (Danielle Tartakowsky) de la 97^e division du cimetière inauguré par le déplacement de la tombe de Barbusse devant le « mur des Fédérés » au premier anniversaire de sa mort en septembre 1936, suivi de l'inhumation à ses côtés de Paul Vaillant-Couturier en octobre 1937.

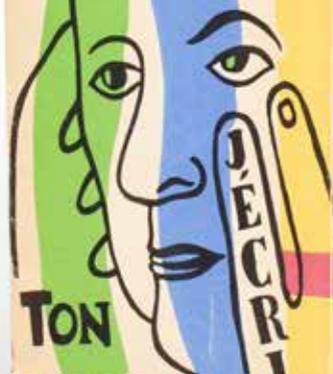
Le faire-part de décès précisait : « Le Comité National des Écrivains vous prie d'assister aux Convoi et Inhumation de Monsieur Paul Éluard, Médaille de la Résistance [...] qui se feront le Samedi 22 courant à 13h. 45 très précises, 37 rue du Louvre, Paris-2^e. Le Corps sera exposé le vendredi 21 de 10h. à 21 heures à la "Maison de la Pensée". » Dans ces mêmes lieux de la Maison de la pensée, sise avenue Gabriel, quatre ans plus tard, Louis Broder, accompagné de Picasso, Braque, Ernst, Léger, Miró et les autres artistes d'*Un poème dans chaque livre* présenteront l'ouvrage, ultime hommage des amis peintres d'Éluard, chacun ayant choisi et illustré l'un de ses poèmes.

Dans la chapelle ardente défilent nombre de proches d'Éluard, et d'autres prises de vues sont connues, notamment avec les dirigeants du Parti communiste. Ce cliché, pris par Izis pour *Paris-Match*, est publié à pleine page dans un cadrage serré, dans le n° 194 du 29 novembre 1952, avec cette légende : « La garde des militants : le parti communiste, représenté par son grand quatuor (Picasso, Claude Roy, Elsa Triolet et son mari Louis Aragon) a fait à Éluard des funérailles dans le style moscotaire avec masque du mort et portrait plus que nature ».

29118



LIBERTÉ



TON NOM

Sur nos tables d'écriture
Sur nos pages et les autres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages blanches
Sur toutes les pages blanches
Plein sans papier ni encre
J'écris ton nom

Sur les nappes détreu-
tes sur les traces des guerres
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la simple et la double
Sur les rails sur les ponts
Sur l'écho de nos relâches
J'écris ton nom

Sur les trottoirs les rails
Sur le plan blanc des chemins
Sur les visages émus
J'écris ton nom

Sur nos tables d'écriture
Sur nos pages et les autres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages blanches
Sur toutes les pages blanches
Plein sans papier ni encre
J'écris ton nom

Sur les nappes détreu-
tes sur les traces des guerres
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la simple et la double
Sur les rails sur les ponts
Sur l'écho de nos relâches
J'écris ton nom

Sur les trottoirs les rails
Sur le plan blanc des chemins
Sur les visages émus
J'écris ton nom

Monte clair accordée
Le front de mes amis
Maque main qui se tend
J'écris ton nom

la vitre des surprises
les livres attentives
au-dessus du silence
J'écris ton nom

mes refuges détruits
mes phares écroulés
es murs de mon chemin
J'écris ton nom

l'absence sans désirs
et la solitude nue
es marches de la mort
J'écris ton nom

et la santé revenue
et le risque disparu
l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom

TON
NOM

Sur le papier blanc
à l'encre ou au
à l'encre ou au
à l'encre ou au

PAUL ÉLUARD & FERNAND LÉGER

86 Liberté j'écris ton nom

9 000 €

Paris, Seghers, sur les presses de l'imprimerie Union, (22 octobre) 1953

Poème-objet (dépliant 32 x 127 cm) formé de 3 feuilles pliées de diverses largeurs (48, 48 et 31 cm) assemblées au dos, formant un accordéon en huit volets, emboîtement moderne avec premier plat en plexiglas.

Première édition illustrée et premier tirage.

Tirage limité à 238 exemplaires. Un des 226 sur papier d'Auvergne de Richard de Bas (après 12 exemplaires sur toile coloriés à la main), décorés au pochoir par Albert Jon d'après la composition originale de Fernand Léger.

Celui-ci est l'exemplaire « C » parmi les 26 hors commerce, justifié à la plume.

Paul Éluard et Fernand Léger se sont rencontrés après la Seconde Guerre mondiale. Plus encore que leur engagement politique – ils sont membres du parti communiste –, tous deux partagent la même inspiration artistique. Léger peint en 1947 un portrait d'Éluard qui, impressionné par *Les Constructeurs*, écrira « À Fernand Léger ». Il devait en résulter une collaboration, mais elle n'aura pas lieu du vivant du poète, qui s'éteint le 18 novembre 1952 (cf. n° 85). À l'initiative de Pierre Seghers, est décidée l'édition du poème emblématique d'Éluard résistant, « Liberté », dix ans après sa parution originale dans *Poésie et Vérité* 1942. Le texte est alors composé par les typographes de l'Imprimerie Union, dirigée par Louis Barnier depuis 1950, tandis que Fernand Léger travaille avec ses élèves à la grande illustration du poème sous la forme d'un dépliant en accordéon, illustré au pochoir.

Le tirage est limité à 238 exemplaires. Il sera augmenté d'un retraitage en sérigraphie réalisé à Marseille, à 2 000 exemplaires, dans un format plus petit.

Deux plus ont été restaurés et doublés au verso.

26559

[MAX-POL FOUCHET] JEAN QUEVAL

87 Max-Pol Fouchet

200 €

Lyon, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 106, (25 juin) 1964

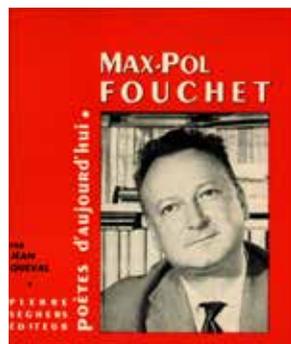
1 vol. (140 x 170 mm) de 189 p. et [1] f. Broché, non coupé.

Édition originale. Un des 8 premiers exemplaires sur Hollande – seul grand papier.

Exemplaire de passe, hors commerce, pour l'auteur. L'exemplaire de Max-Pol Fouchet.

La collection de monographies « Poètes d'aujourd'hui » est lancée en mai 1944 par Pierre Seghers avec un *Paul Éluard* présenté par son ami Louis Parrot qui avait fondé avec lui *L'Éternelle Revue* (cf. n° 29), suivi d'un choix de poèmes.

28970



Sources et bibliographie complémentaires

CHAR, *Dans l'atelier du poète*. Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1996.

CORON dir., *René Char [Exposition]*. Paris, BnF, 2007.

LECLAIR & NÉE dir., *Dictionnaire René Char*. Paris, Classiques Garnier, 2015.

Notices et maquette
Pierre Boudrot
Hervé et Eva Valentin

Photographies
Thomas Graindorge
@thomasgraindorgephoto

© Librairie Walden, 2023
© droits réservés

Ce catalogue a été imprimé à 900 exemplaires
vendredi 23 juin 2023 par l'imprimerie Paillart
à Abbeville dans la Somme.

Nous adressons nos plus chaleureux remerciements

*à Marianne Fouchet pour nous avoir ouvert les archives de son père
et avoir partagé avec nous ce qu'elle savait de son travail et de son engagement
tout au long de sa vie ;*

*aux trois bibliophiles qui se sont plus spécialement intéressés à nos travaux
et à celui qui parmi eux nous a aimablement ouvert les portes de sa collection ;*

*ainsi qu'aux institutions qui ont patiemment répondu à nos questions
et permis par leur diligence de reproduire les documents en leur possession.*

